SOUVENIR

DE LA

St. Jean-Baptiste de 1874

OFFERT AUX DIFFÉRENTES

Associations Canadiennes-Françaises

DU

CANADA ET DES ETATS-UNIS

PAR

"LA MINERVE."

MONTREAL, 1874.

FETE NATIONALE

DE LA

SAINT JEAN-BAPTISTE

24 JUIN 1874.

La fête mémorable qui s'est célébrée mercredi, restera longtemps dans le souvenir du peuple canadien et dans les annales de notre histoire. Elle sera une preuve manifeste de la vitalité de notre race et de la force de notre patriotisme. C'est un spectacle unique que celui offert avant-hier par Montréal, métropole du Canada, devenue pour un instant le rendez-vous et le foyer de milliers de Canadiens venus de toutes les parties du continent américain, pour retremper leur patriotisme et leur foi religieuse et nationale dans une étreinte commune, dans une fête de famille. Quel pays, quelle nation peut offrir l'exemple d'une manifestation semblable. Dans les annales de quel peuple trouve-t-on une preuve aussi frappante du véritable amour de la patrie et du sentiment national manifesté d'une manière plus noble, plus énergique! Nous le répétons, ce spectacle est unique au monde, et il est propre à causer l'étonnement et l'admiration des peuples qui nous entourent, et pour lesquels ce vif sentiment du patriotisme et de la nationalité est inconnu.

Si les fondateurs de notre pays, les Cartier, les Champlain, les Frontenac, les Maisonneuve avaient pu se transporter par la pensée à deux siècles dans l'avenir, et contempler en esprit le spectacle de cette race féconde et forte, qui d'un rejeton est devenue tige puissante et riche, réunie après deux cents ans dans une fête nationale commune, par un élan spontané et produit par un zèle tout patriotique; de quelle émotion leurs cœurs chevaleresques et devoués n'auraient-ils pas été remplis! La prevision d'une telle vitalité et d'une telle vigueur les eût récompensés de toutes leurs peines et de tous leurs sacrifices.

Fondé il y a deux siècles et demi par quelques centaines de colons, choisis parmi les classes les plus respectables et les plus pures de la France d'alors, le Canada, qui ne contenait lors de la conquête qu'une population de 60,000 âmes, pure de tout mélange et de toute alliance étrangère, offre dans son histoire tous les traits caractéristiques d'une nation privilégiée et d'un peuple choisi. Une destinée providentielle incessamment manifestée, a marqué tous nos pas sur cette terre d'Amérique, dont nous sommes le peuple le plus ancien, et, pour ainsi dire, le seul vrai peuple—les autres nations qui nous avoisinent n'étant que des agglomérations de races diverses, et devant leur formation aux hasards d'une émigration disparate et sans but. Tandis que la plupart des autres colonies du nouveau monde ont été établies par des aventuriers avides de lucre et de richesses, sans aucun but national ou religieux, le Canada a été fondé et colonisé dans un but tout évangélique et patriotique. Ses premiers colons ont été choisis parmi les classes les plus saines et les plus pures de la France. Une pensée de religion et d'honneur a presidé à l'établissement de notre pays, à la formation de notre peuple, peuple vraiment choisi, l'Israël de l'Amérique. Fondée et maintenue au milieu de difficultés et d'obstacles de toutes sortes, la nation canadienne a traversé deux siècles de luttes et de périls sans s'affaiblir, et en fournissant au contraire l'exemple d'un developpement vraiment miraculeux et d'une énergie extraordinaire. A chaque page de notre histoire, on peut dire que le doigt de Dieu est là. Soixante mille à peine, il y a un siècle, nous avons atteint dans ce court espace de temps le chiffre prodigieux d'un million et demi, par la seule vigueur et la seule fécondité de notre race, sans aucun secours de l'emigration européenne. Cette fecondité merveilleuse seule nous a permis de lutter contre le flot, sans cesse

montant de l'envahissement des races étrangères. Sans elle. nous serions noyés depuis longtemps, abandonnés que nous avons été par notre mère-patrie, devenue indifférente à notre égard et nous laissant à nos propres forces. Nous sommes donc un vrai peuple, issu d'une même souche, et tellement conservé qu'on a pu même après deux cent cinquante ans retracer, dans un livre qui est un monument unique dans l'univers, l'origine et l'histoire de tous les membres qui composent aujourd'hui notre race.

Par une destinée qui peut être envisagée de plusieurs manières, nous avons toujours manifesté une tendance extraordinaire à sortir de notre pays et à nous repandre dans les pays environnants, non contents de coloniser notre propre domaine Il n'est pas un coin de l'Amérique qui n'ait senti les pas du colon et de l'aventurier canadiens. Aux premiers siècles, cet instinct voyageur s'est manifesté par des établissements dans les parties les plus reculées du continent. La vallée du Mississippi, le Nord-Ouest et la partie occidentale de la Nouvelle-Angleterre elle-même ont été fondées par nous. Transportant avec eux leurs croyances et leur foi, nos pères ont été les véritables missionnaires de l'Amérique. De nos jours, le même esprit d'expansion et d'aventure, qui semble être un besoin de notre race, s'est manifesté par une émigration qui a pris des proportions inquiétantes dans le cours des dernières années. Pendant que les autres peuples d'Amérique se recrutent par l'immigration, il semble qu'il y ait chez nous un excès de fécondité qui nous pousse à sortir de notre sol et à coloniser les autres contrées du continent, avec les races étrangères. On calcule qu'il y a répandus aux Etats-Unis, des Canadiens au nombre d'un demi million.

Ces Canadiens, éloignés de nous, et séparés du foyer de notre nationalité commune par les distances et par des peuples étrangers, ont cependant conservé intact le sentiment du patriotisme et de l'amour de la patrie commune. C'est pour prouver la force de leur affection pour le lieu de leur naissance, et pour resserrer en même temps les liens qui unissent tous les enfants de la France americaine, du Canada, dispersés sur le continent, qu'ils se sont empressés de répondre hier à l'invitation qui leur a été faite de célébrer en commun la Fête nationale des Canadiens-Français, et qu'ils sont accourus en foule dans la métropole du Canada français, pour fraterniser avec ceux qui sont restés au pays et prendre part à la manifestation la plus solennelle dont cette partie de l'Amérique ait été témoin.

Honneur leur soit rendu pour leur zèle et leur bonne volonté. En ce jour de fête intime, tous les Canadiens doivent oublier tous motifs de division et se trouver heureux de pouvoir fraterniser et chômer en commun la Fête nationale de la St Jean-Baptiste.

Avant de donner les détails de la démonstration patriotique qui vient d'avoir lieu, et à laquelle plus de cent mille personnes ont pris part, nous croyons utile de faire en quelques mots une rapide esquisse de l'histoire de la fête elle-même et de celle société St. Jean-Baptiste jusqu'à ce jour.

Historique de la St Jean-Baptiste.

La société St. Jean-Baptiste a été fondée à Montréal en 1834, par M. Ludger Duvernay, rédacteur et propriétaire de la *Minerve*

Elle célébra pour la première fois la fête nationale le 24 juin de cette même année, sous la présidence de M. Viger, alors maire de Montréal. La célébration de la fête fut interrompue en 1837, et reprise en 1842 par M. Duvernay, qui réorganisa alors la société, dont une partie des membres avaient été dispersés après les troubles. Le but de la société était un but d'union et de patriotisme. L'association se mit sous la protection de St. Jean-Baptiste qu'elle adopta pour patron. Elle fut d'abord divisée en quatre sections, celles du clergé, des professions libérales, du commerce et de l'industrie, des arts et métiers.

Voici la liste des présidents depuis 1843 jusqu'à 1874:

9 juin 1843 l'Hon D. B. Viger.
2 juin 1845 l'Hon. J Masson.
1 " 1846 l'Hon A. N. Morin.
5 " 1848 l'Hon Joseph Bourret.
3 " 1850 M. G. R. Fabre.
2 " 1851 M. Ludger Duvernay.
6 " 1853 M C. S. Cherrier.
5 " 1854 Sir Georges Cartier.
2 " 1856 Le commandeur Jacques Viger.
1 " 1857 le Dr. Malleur.
7 " 1858 M. Damase Masson.
6 " 1859 le Dr P. Beaubien.
4 " 1861 L'Hon. F. A. Quesnel.
3 " 1861 M. R. Trudeau.
2 " 1862 l'Hon. G R. de Beaujeu.
1 " 1863 M O. Berthelet.
7 " 1864 M T. Bouthilier.
5 " 1865 l'Hon P J O Chauveau.
5 " 1867 M C A Leblanc.
4 " L'Hon Gideon Ouimet.
Juin 1871 M Chs S Rodier, jr.
" 1872 Son Honneur C. J. Coursol, maire de Montréal, réelu en 1873 et en 1874, et président actuel de la société St. Jean-Baptiste.

La société, fondée en 1834, subsista ainsi jusqu'à nos jours, en voyant augmenter le nombre de ses membres avec la population. Elle se subdivisa en un grand nombre d'autres sociétés dans les autres villes de la province et même aux Etats-Unis. C'est l'an dernier que quelques écrivains canadiens eurent la pensée de convoquer pour cette année une assemblée générale des différentes sociétés du Canada et des Etats-Unis, dans la metropole de la province et au lieu même de la fondation de la société. L'idée première de cette convention est due à M Rameau, qui l'exprima dans son ouvrage sur les " Colonies Françaises " il y a plusieurs années. Elle fut reprise l'an dernier par M. H. Stanislas Drapeau, M. l'abbé Casgrain, M Parent, M. l'abbé Primeau, etc. Enfin, cette année même, l'*Opinion Publique* proposa formellement l'organisation de la Convention pour le 24 juin. MM Loranger, Taillon et David furent mis à la tête d'un comité d'Organisation où se trouvaient aussi MM Larocque, Adolphe Ouimet, Drolet, Lachapelle, etc Des invitations furent adressées aux sociétés nationales de la Puissance et des Etats-Unis, et la belle fête qui a fini hier fut organisée

Nos frères des Etats-Unis répondirent à l'appel qui leur était fait avec un zèle dont on ne saurait trop les louer. Nous pouvons même dire qu'ils ont montré plus d'ardeur et de spontanéité qu'un grand nombre de sociétés de la province MM Primeau, Gagnon et Houde ont fait preuve d'une habileté et d'un zèle admirables. Tous ceux qui ont pris part à la fête, et contribué à son succès, méritent des remercements, surtout les organisateurs eux mêmes et les sociétés des Etats-Unis. Nous sommes heureux du succès signalé qu'ils ont obtenu.

LA PROCESSION.

La journée de la St Jean-Baptiste s'annonça par un temps superbe. Le soleil était éclatant et le temps frais. C'etait la température la plus favorable que l'on pouvait souhaiter. Celle du jour précédent ne l'avait aucunement fait prevoir et avait fait même redouter tout le contraire. La surprise n'en fut que plus grande.

Plus de 250 wagons, chargés de passagers, sont arrivés, mardi dernier, à la gare Bonaventure. Ces passagers étaient des canadiens-français, émigrés depuis plusieurs annees aux Etats-Unis, et qui revenaient saluer encore leur patrie bien-aimée et presser la main à leurs amis. Cependant, ce convoi n'était pas le dernier, et dans la nuit de mardi à mercredi, plusieurs sociétes St. Jean-Baptiste, avec des corps de musique arrivèrent à la gare Bonaventure. Tout ce monde fut bientôt logé dans les hôtels de la ville et au Palais de Cristal. Et dès six heures du matin, mercredi, les commissaires-ordonnateurs conduisirent au

CHAMP DE MARS

Les membres des sociétés. Alors, chacun se mit à son rang, et vers huit heures, au milieu d'une foule innombrable d'étrangers, les sociétés se mirent en marche dans l'ordre suivant :

DRAPEAU DE LA CONFÉDÉRATION.

Les Enfants des Ecoles de la Doctrine Chrétienne.

LES POMPIERS.

—Société St. Jean-Baptiste d'Haverhill, Mass., avec corps de musique.
Section du Cuir avec char allégorique.

—Union St. Jean-Baptiste de Vergennes, Vt., avec corps de musique.
Sect des Tailleurs de Pierre avec char allégorique.

—Union St. Jean-Baptiste de Montpellier, Vt.
—Union St. Jean-Baptiste de Middlebury, Vt.
—Union St. Jean-Baptiste de Keesville, New-York.
Sect. des Peintres, avec Char Allégorique et corps de musique.

—Union St- Jean-Baptiste de St. Johnsbury, Vermont.
—Union St Jean-Baptiste de Nashua, New-Hampshire.
—Union St Jean-Baptiste de Great Fall, New-Hampshire.
—Union St Jean-Baptiste de Malone, New-York.
—Societe St Jean-Baptiste de St Albans, Vermont, avec corps de musique.
Section des Forgerons et autres Travailleurs en Fer, avec Char Allégorique.

—Association Canadienne de Grove Lawrence, Massachusetts.
—Société St Jean-Baptiste de South Bridge, Mass., avec corps de musique.
Section des Carossiers avec Char Allégorique.

—Société St Jean-Baptiste de Westborough, Mass.
—Société St Jean-Baptiste de Fitchburg, Massachusett.
—Société St Jean-Baptiste de Cambridge, Mass, avec corps de musique.
Section des Typographes avec Char Allégorique.

—Société St Jean-Baptiste de Webster, Mass.
Société St Jean-Baptiste de Ware, Mass.
—Société St Jean-Baptiste de Malborough, Mass. avec corps de musique.
Section des Plombiers et Ferblantiers, avec Char Allégorique.

—Société St Jean-Baptiste de Millbury, Mass avec corps de musique.
Section des Briquetiers avec Char Allégorique.

—Société St Jean-Baptiste de Danielsonville, Connecticut.
Section des Beaux-Arts.

—Société St Jean-Baptiste de Lewiston, Maine.
—Institut Jacques-Cartier de Lewiston, Maine.
—Société St Jean-Baptiste d'Ansabl Forks, New-York.
—Société St Jean Baptiste de Springfield, Mass, avec corps de musique.
Section des Menuisiers et Charpentiers, avec Char Allégorique.

—Société St Jean-Baptiste de Troy, New-York.
—Société St Jean-Baptiste de Holyoke, Mass, avec corps de musique.
Section des Meubliers.

—Section St. Jean-Baptiste de Cohoes N. Y.
—Société St. Jean-Baptiste d'Albany, N.-York.
—Société de Secours Mutuel d'Albany, N. Y.
—Société St. Jean-Baptiste de Grosvenordale, Conn.
—Société St. Jean-Baptiste de Putnam, Conn.
—Société St. Jean Baptiste de Northampton, Mass, avec corps de musique.
Sect. des Bouchers, avec char allégorique.

—Société St. Joseph de Whitehall, N.-Y.

BANNIÈRE DU COMMERCE.

—Société St. Jean-Baptiste de Lowell, avec corps de musique.
—Société St. Joseph de Lowell, Massachusetts.
Section des Epiciers.

—Société St. Jean-Baptiste de Détroit, Michigan.
—Société St. Jean-Baptiste de Chicago, Illinois.
—Société de St. Jean-Baptiste de Baltic, Conn
Sect. de la Ferronnerie et Faience.

—Société St. Jean-Baptiste de Olborn, Conn.
—Société St. Jean-Baptiste de West-Meridan, Conn., avec corps de musique.
Section des Commis-Marchands.

—Société St. Jean-Baptiste de Mendota, Minn.
—Société St. Jean-Baptiste de Manteno, Ill.
—Société St. Jean-Baptiste de Manchester, N.-H, avec corps de musique.
Section de Nouveautés.

—Société St. Jean-Baptiste d'Artic, R. I.
—Société St. Jean-Baptiste de Rochester, N.-Y.
—Société St. Jean-Baptiste de Syracuse, N.-Y.
—Société Historique de Washington, D.C.

Les élèves de l'Ecole Normale.

Les élèves du Collège Ste. Marie.

Les élèves du Collège de Montréal.

—Société St. Jean-Baptiste de Platsburg, N.-Y., avec corps de musique.
—Société St. Jean-Baptiste d'Ottawa.
—Société St. Jean-Baptiste de Hull.
—Société St. Jean-Baptiste de Woonsockett, Mass., avec corps de musique.
—Société St. Jean-Baptiste de St. Hyacinthe.
—Société St. Jean-Baptiste de Sommerset.
—Société St. Jean-Baptiste de Sorel.
—Société St. Jean-Baptiste de Chambly.
—Société St. Jean-Baptiste de Lebanon, New-Hampshire.

DÉLÉGUÉS DE L'ACADIE.

Délégués de la Société St. J.-B. de Rouville.
" " " d'Arthabaska.
" " " de St. Zénique.
" " " de St. François de la Riv. du Sud.
" " " d'Acton Vale.
—Société St. Jean-Baptiste de Biddeford, Maine.
—Institut de Biddeford, Maine.
Délégués de la Société St J B. de Sherbrooke
" " " de St. Césaire.
" " " d'Iberville.
" " " de Grenville.
" " " de Coaticooke.
" " " de Victoriaville
" " " de St. Ours.
" " " de Vaudreuil.
" " " de St. François d'Essex, Ontario.

—Société St. Jean-Baptiste de Fall River, Mas., avec corps de musique.
—Institut Montcalm de Fall-River, Massachusetts.

LES ZOUAVES PONTIFICAUX.

—La Société St. Jean-Baptiste de Concord, N. H., avec corps de musique.

Section du Barreau,
Section des Notaires,
Section des Médecins,
Section des Instituteurs.

—Société St. Jean-Baptiste de Worcester, Mass., avec corps de musique.

LA BANNIERE DE L'ASSOCIATION.

Anciens officiers de l'Association St. Jean-Baptiste de Montréal.

Comité de Régie

Comité d'organisation.

Les Ministres du Gouvernement Fédéral et du Gouvernement Local.

Le Maire de Montréal.

Le Grand Aumônier.

Le Président et les deux Vice-Présidents de l'Association St. Jean-Baptiste de Montréal.

La procession se mit en marche à 8 heures et demie dans l'ordre que nous venons de donner, et les nombreux corps de musique qui accompagnaient les sociétés commencèrent à jouer leurs plus beaux morceaux. Les rues étaient encombrées ; la foule etait tellement grande, que l'on était porté à croire que la province de Québec tout entière se trouvait dans Montréal. Le mot n'aurait certainement pas été déplacé, car presque toutes nos paroisses des bords du St. Laurent comptaient des représentants à cette grande fête de la famille canadienne-française.

En tête de la procession, flottait un splendide drapeau de la Confédération et les deux commissaires-ordonnateurs en chef, MM L. N. Duvernay et L. O. Taillon conduisaient la marche.

Les mille bannières déployées dans cette procession, offraient un spectacle vraiment grandiose. Sur quelques-unes, on lisait des divises inspirées par le véritable amour de la patrie ; sur d'autres, c'étaient de simples mots, mais qui disaient plus que des volumes entiers.

Les élèves de

L'ECOLE NORMALE JACQUES CARTIER

portaient chacun un oriflamme sur lequel étaient inscrits les noms des principales familles qui ont illustre notre beau Canada. C'étaient les noms de de Laval-Montmorency, d'Iberville, de Contrecœur, Talon, Ollier, Jacques Cartier, Lévis, de Vaudreuil, de Frontenac, de Champlain, de Latour, Boucher de Boucherville, de Chambly, Hertel de Rouville, Briand, de Ramville, Dollard, Duquesne, La Corne St. Luck, de Beauharnais, de St. Ours et de Salaberry.

Au moment où les

ZOUAVES PONTIFICAUX

passaient à l'angle des rues Craig et St. Laurent, les milliers de personnes qui s'étaient réunies en cet endroit pour voir défiler la procession. ont poussé trois vigoureux vivats en l'honneur de ces braves enfants de notre Saint Père Pie IX. Parmi ces généreux jeunes gens, on remarquait M. Alfred LaRocque, le blessé de Mentana, dont la poitrine était constellée de trois décorations ; MM. M. J. Alfred Prendergast et Gédéon Desilets, chevaliers de St. Grégoire ; M. Gustave A Drolet, l'un des chefs de l'*Union-Allet* et l'un des principaux organisateurs de la fête nationale de cette année.

Les Zouaves Pontificaux Canadiens étaient au nombre de plus de cent, venus de tous les points de la province. Ils étaient formés sur deux rangs et M. le Chanoine Moreau, leur ancien aumônier, les accompagnait. Leur costume a été admiré de tout le monde, et le magnifique drapeau sur lequel a été inscrite pour la première fois en Canada la divise si belle et si noble "Aime Dieu et va ton chemin," les précédait. Ce bel étendard avait été confié à la garde de quatre anciens sous-officiers du régiment : MM. Joseph McGown, Euclide Richer, Eugène Brissette et A. Massicotte.

Plus d'une fois, le corps des zouaves a été applaudi sur le parcours de la procession. Sur la rue Visitation, au couvent des Révérendes Sœurs de la Charité, environ deux cents petits enfants, qui tenaient chacun un drapeau, ont salué le passage des soldats de Pie IX en chantant la cantate si connue :

" En avant marchons, (bis)
" Zouaves du Pape à l'avant-garde!"

Il nous est tout à fait impossible de donner des détails sur toutes les

BANNIERES

que nous avons vues à la procession. Néanmoins, nous dirons un mot de celles que nous avons le plus remarquées.

La bannière de la société St. Jean-Baptiste de Chambly est unique par sa forme et la nature de ses décorations qui appartiennent au genre héraldique. Elle a une longueur de 6 pds sur 4 de largeur au contour de soie blanche et croix d'azur dentelée. Sur le croisillon se trouve la vue du vieux "fort Chambly," seul monument militaire qui reste dans le pays et qui a été élevé par les français. Les rapides, les îles St. Jean, la montagne de Belœuil et le bassin ont été admirablement reproduits par l'artiste Hawksett. Le mot "Chambly" se déroule sur un parchemin retenu par deux sceaux en soie verte, portant l'un la fleur de lys "C J," "1665" sur l'autre deux coquilles renversées, le chiffre "1711," date de la fondation de Chambly, et celle de l'érection du fort actuel.

Au bas du médaillon se déroule la légende "Honneur et Loyauté."

Sur l'autre côté, est un écusson portant une guirlande de feuilles d'érable.

Au milieu, sur fond blanc, est le monogramme S. J. B. aux couleurs françaises et se dessinent élégamment les initiales des présidents de la société et des bienfaiteurs de Chambly : telle est la bannière de la société, tout à la fois locale et historique.

Sous ce drapeau marchait 80 membres venus de Chambly, pour saluer leurs frères des Etats-Unis. M. J. O. Dion, président, le rev. Messire A. Thibault Chapelain et les vice-présidents A. Mercille et J. Courtemanche marchaient en arrière. Plus d'une fois le drapeau de Chambly fut salué avec enthousiasme.

On remarquait aussi dans la procession deux drapeaux anglais donnés en 1775, à la milice du Canada. Ce sont deux glorieux témoins de bien des luttes, comme l'attestent leurs déchirures. Ils sont restés après la dissolution du régiment qui les avaient reçus, entre les mains de l'Hon. M. Panet de Québec. Ils sont devenus la propriété de M. Charles Panet d'Ottawa

La bannière de la Société St Jean-Baptiste d'Ottawa est aussi admirable de richesse.

Nous avons aussi remarqué quelques bannières de nos compatriotes des Etats Unis mais il nous est tout à fait impossible d'en donner une description.

LES CHARS ALLÉGORIQUES

Etaient admirablement décorés. On remarquait d'abord celui des tailleurs de pierre, audessus duquel flottaient les drapeaux tricolore, anglais et americain Dans le char, il y avait des guirlandes de fleurs puis quatre ouvriers, armés de marteaux et de ciseaux, travaillaient à polir un immense bloc de pierre.

Venait ensuite

LE CHAR DES PEINTRES.

Il était traîné par quatre chevaux. Une colonne octogonale de 20 pieds le surmontait. Sur l'un des côtés de cette colonne, nous lisions les mots :

"La peinture est le vernis de la civilisation," à chaque coin on avait tendu des toiles représentant des dessins admirables. Le pinceau, la palette et les autres instrumente dont se sert le peintre, complétaient l'allégorie.

LE CHAR DES FORGERONS

était tiré par quatre chevaux. Il renfermait l'enclume, le marteau et le soufflet emblematiques.

Les spectateurs ont souvent applaudi au passage de ce char.

Un travail réellement admirable, de l'avis de tout le monde, c'était

LE CHAR DES CAROSSIERS.

Ceux qui ont présidé à cet ouvrage n'ont épargné ni le temps ni les dépenses necessaires pour donner une idée de la carosserie canadienne. Il était surmonté d'une plateforme de 18 pieds de longueur, de largeur et 20 de hauteur. Sur les faces de ce char etaient peints les divers materiaux qui entrent dans la confection d'une voiture.

LE CHAR DES IMPRIMEURS

était très-élégant et décoré avec goût. Dans ce char, il y avait une presse en opération. Le typographe préposé à la charge de cette presse, imprimait le premier côté d'une feuille de quatre pages qu'il lançait ensuite à la foule ; ce travail était intitulé "*Souvenir de la St. Jean-Baptiste* 1874. *Chants dédiés à nos compatriotes des Etats Unis.* Sur le char on lisait :

Protéger c'est développer ; le plus fidèle gardien des libertés publics. La presse est la lumière du monde

LE CHAR DES PLOMBIERS ET DES FERBLANTIERS

venait après. C'était une large plateforme de vingt pieds de long, sur laquelle on remarquait une grande quantité de tuyaux à gaz, d'ustensiles de cuisine, etc. Le motto *le travail triomphe de tout*, se lisait des deux côtes du char.

Quatre chevaux traînaient

LE CHAR DES BRIQUETIERS

audessus duquel flottaient le drapeau tricolore et l'"Union Jack." Six ouvriers etaient occupés à élever une maison en miniature.

Dans

LE CHAR DES ENTREPRENEURS ET DES CHARPENTIERS

On remarquait un engin qui faisait mouvoir une scie circulaire. Le prix de ce char est de $400. Il était tiré par huit chevaux. Les mots *Dieu et Patrie* se lisaient sur l'un des côtés.

LE CHAR DES CONTRACTEURS ET DES MAÇONS

Avait vingt pieds de haut. Comme dans celui des tailleurs de pierre, il y avait un énorme bloc de pierre grise, que polissaient trois ou quatre maçons

Venait ensuite un autre char renfermant des blocs de marbre, de granit et de pierre de taille. Sur l'un des côtés, on lisait : *Nous développons les ressourees du pays ;* et de l'autre, *Encourageons l'industrie du pays.*

LE CHAR DES CORDONNIERS

était très long et renfermait entr'autres choses, de splendides machines à coudre et à tailler le cuir Les bannières qui flottaient sur le char étaient faites de peaux de mouton et portaient des inscriptions dans le genre de celles-ci ;

Notre industrie est ancienne ; elle se perd dans la nuit des temps ; Commerce et Industrie ; il n'y a rien tel que le cuir.

LE CHAR DES BOUCHERS.

a excité l'intérêt de tout le monde. Il y avait là, suspendues à ce char, une quantité considérable de provisions de bouche Boeuf, veau, agneau, etc, rien ne manquait ; et tout cela était orné de guirlandes de verdure entremêlées de fleurs L'intérieur du char représentait un étal de boucher.

La splendide

BANNIERE DU COMMERCE.

venait ensuite. Elle était suivie de près de quatre cents marchands et commis-marchands de cette ville, à la tête desquels se trouvaient MM. L Chaput, leur président, Chs. Lamoureux et C Melançon vice-président ; W. B Desmarteau, secrétaire ; J J Gauchier, E Mathieu, H Béliveau, O Lecourt, H Howison, A. Doyon. J. Duchesneau, etc.

LES PROFESSIONS LIBERALES

Venaient après le commerce. La section du barreau était présidée par M Rainer Roy ; celle des médecins, par M le Dr Rottot et celle des notaires, par M E Papineau,

L'Hon M Coursol, président de la Société St Jean Baptiste, et les deux vice-présidents, précedaient de quelques pas Sa Grandeur Mgr. Fabre et ses assistants En dernier lieu paraissaient les honorables ministres fédéraux et provinciaux ; les Honorables MM. Ouimet, Chapleau et Fournier, à la suite desquels étaient MM. W. Laurier, député d'Arthabaska ; Fréchette, M P, de Lévis ; Alph Desjardins, M P, d'Hochelaga ; Beaubien, David et Bisson, M P P

Enfin, les rangs de la procession étaient fermés par le petit

SAINT-JEAN-BAPTISTE.

C'était un jeune enfant, d'une beauté ravissante, vêtu de la toison d'un agneau. Il est âgé de cinq ans et demi et a nom Joseph Chalifoux. Il tenait à la main droite une petite hampe au bout de laquelle se trouvait, écrits sur un oriflamme, les mots : *Ecce Agnus Dei.*

La procession avançait à pas lents et souvent la foule s'arrêtait.

LES 31 CORPS DE MUSIQUE

qui accompagnaient la procession ont joué, pendant tout le temps qu'a duré le defilé, les plus beaux airs de leur repertoire.

LES RUES

étaient ornées de verdure et, de distance en distance, la procession passait sous des arcades élevées pour la circonstance.

LES ARCADES

étaient en très-grand nombre et nous voudrions en parler un peu plus longuement ici, mais il nous est impossible de le faire. Nous nous contenterons de mentionner les principales.

Sur les rues St. Laurent et Ste. Catherine, il y avait des arcades magnifiques. Une quantité innombrable de drapeaux flottait au-dessus de ces constructions elevées par l'amour de la patrie, Sur des banderoles blanches et bleues, nous lisions des mots comme ceux-ci : *Soyons-unis ; Avant tout je suis Canadien ; nous sommes heureux de revoir nos frères ; rien n'est si beau que son pays ; Loyaux mais Français ; O ! Canada, mon pays, mes amours ! !*

La bâtisse de l'Ecole des Frères de St. Jacques était toute pavoisée de petits drapeaux et ornée de guirlandes.

Devant l'église St. Pierre, rue Visitation, nous apercevions, à demi voilé par le feuillage et les étendards, le portrait du bon

PERE LAGIER

que la mort a enlevé il y a quelque temps, à l'affection des Canadiens. La vue de ce portrait a dû faire naître plus d'une pensée, plus d'un bon souvenir dans l'esprit de ceux qui suivaient la procession. En effet, il ne pouvait en être autrement, car le bon Père Lagier était l'ami de tous les Canadiens et tous devaient se rappeler avec quel zèle il travaillait pour notre pays.

Sur un des drapeaux qui flottaient en face de l'église St. Pierre, on lisait : *France renais dans tes enfants.*

Sur des estrades élevées en plusieurs endroits, dans la rue Ste. Marie, nous avons remarqué de petits enfants habillés en St Jean-Baptiste, qui lançaient des fleurs sur le passage de la procession.

Bien que les autres rues fussent pavoisées d drapeaux de diverses n tions,

LES RUES NOTRE-DAME ET ST. JOSEPH

étaient encore mieux ornées que les autres. Les détails seraient ici inutiles, car les riches magasins dont ces rues sont bordées disparaissaient entièrement sous des tentures de soie du plus grand prix. Les établissements de MM. Thibault, Lanthier et Cie., de *La Minerve,* de MM. Merrill et fréres, de MM. P. Benoit, Coutu, Villeneuve et Cie., F. X. Major, et une foule d'autres que nous ne pouvons nous rappeler, étaient ornés avec le goût le plus exquis.

L'ARCADE DES POMPIERS

de la Place Chaboillez, dont nous avons parlé mercredi, est unique dans son genre :. c'est un véritable chef-d'oeuvre et nous en félicitons ceux qui l'ont construite.

En passant sur

LA PLACE VICTORIA,

ceux qui formaient la procession ont pu admirer un beau panorama. Par une attention délicate, ceux qui sont préposés à la garde jardin Victoria ont fait jouer les eaux de la fontaine qui se trouve en cet endroit

Sur tout le parcours de

LA RUE ST. JACQUES,

les sociétés composant la procession ont été acclamées. Les dames américaines actuellement à l'hôtel " Ottawa " ont lancé des gerbes de fleurs ; vis-à vis du consulat américain, les corps de musique ont salué le drapeau de Washington, puis M. Dart, le consul des Etats-Unis, a fait pousser de vigoureux vivats en l'honneur de ceux qui fêtaient ainsi leur patron.

Enfin, tout le monde entra, au son des cloches, dans

L'EGLISE NOTRE DAME,

qui, pour la circonstance, avait revêtu des ornements de la plus grande richesse.

L'autel était étincelant de lumières et d'or.

Des banderoles tricolores couvraient la voûte de la vaste église.

Dès que les diverses sociétés eurent pris leur place, sa Grandeur Mgr Fabre, qui célébrait la cérémonie du jour, se rendit à l'autel et commença le saint sacrifice de la messe.

LE CHŒUR

puissant du Collége de Montréal, sous la direction de M. Larue, a chanté d'une façon admirable la messe du second ton.

Après l'Evangile, le Révérend M. Deschamps monta en chaire et prononça

LE SERMON

suivant, que nous mettons sous les yeux de nos leeteurs :

" *Leva in circuitu oculos tuos et vide, omnes isti venerunt tibi.*"

" Lève tes yeux, O Sion, regarde autour de toi et vois ces flots de peuples qui viennent à toi."

Isaie XLIX—18.

MONSEIGNEUR, MES FRÈRES,

J'aime à me rappeler en ce jour ces paroles du Prophète à la ville de Sion. Soulevant le voile de l'avenir, le Prophète voit les peuples qui se mettent en mouvement et se hâtent de toutes parts vers la cité de Dieu. Ils viennent de loin et sont en grand nombre — " *Venient de longè.*" C'est vers Sion qu'ils ont fixé leurs regards, Sion, l'objet de leur amour, Sion, leur patrie, la Ville du peuple choisi ! " *Exulta Sion !* " réjouis-toi, cité sainte. La multitude et la noblesse de tes enfants te parent comme d'un vêtement de gloire " *omnibus his velut ornamento vestieris.*"

O Canada ! O Montréal ! Sion, ma Patrie ! ne puis-je pas te dire avec le Prophète, en ce jour à jamais mémorable dans les pages de ton histoire : " Lève " ta tête et regarde autour de toi ! *Leva in circuitu oculos tuos.*" Vois tes enfants qui te viennent de tous côtés. " *Et vide,*" regarde." Ils n'ont compté ni les distances ni les sacrifices " *Venient de longè.*" C'est l'amour de la patrie qui les amène, mais c'est aussi un sentiment de foi qui les anime. Pourquoi viendraient-ils s'agenouiller devant tes autels ? Salut, frères Canadiens ! nous vous reconnaissons à la noblesse de vos sentiments. Soyez donc les bienvenus, compatriotes bien aimés ; ô ma Patrie, fais éclater ta joie, car jamais tu n'as été parée d'un plus riche et d'un plus superbe vêtement " *omnibus his velut ornamento vestieris.*"

Nouveau Peuple de Dieu, vous aimez à relire les annales de votre Patrie pour fortifier votre foi et raviver votre patriotisme. Laissez-moi alors vous dire ce que j'aime dans mon Pays, puis vous permettrez à mon amour filial de dire ce que je souhaiterais à cet aimé Pays.

Ce que j'aime, ah ! l'enfant pourra-t-il jamais dire tout ce qu'il aime dans sa mère ? Et qui le pourra, quand ce pays qu'on appelle sa mère, est un *Canada ?...*

Je m'arrête donc à deux traits caractéristiques, deux traits qui nous ont toujours distingués et qui éclatent plus que jamais dans ce grand et magnifique élan qui réunit tout le Canada sous mes yeux. Foi ! Patriotisme ! voilà les deux mots qui flottent sur cette immense assemblée, mais je les vois aussi flotter sur toute l'histoire du Canada. Ils expriment ce que j'aime surtout dans mon pays : *Son esprit de foi et son esprit de patriotisme.*

Son esprit de foi.—Il m'apparaît à toutes les époques de notre histoire.

N'en soyez pas surpris ; le cœur religieux des Rois très-Chrétiens, en dirigeant vers le Canada les premiers navires et les premiers colons, se proposait plutôt d'y envoyer des apôtres ,que des soldats : " Nous nous proposons de faire chanter les louanges de Dieu dans ces déserts où le nom de Jésus Christ n'est pas encore connu." Ainsi parlaient et voulaient François 1er, Henry IV, Louis XIII, Louis XIV.

Voyons comment leur dessein a été accompli.

J'aperçois un vaisseau qui remonte les eaux de notre grand fleuve—je suis à la distance de trois siècles en arrière, c'est-à-dire aux premiers jours de notre origine.

Le St. Laurent, comme étonné et saisi de respect à la vue de ces étrangers, semble s'incliner pour leur laisser un passage plus facile. Intrépide Capitaine, qui es-tu ? d'où viens-tu ? où diriges-tu ta course audacieuse? quel dessein t'a poussé vers ces plages inconnues et sauvages ?.. Il aborde la rive et son premier acte est de tomber à genoux. Il baise avec respect cette nouvelle terre, et en prend possession au nom de Dieu en y plantant une croix au pied de laquelle il se prosterne avec tous ses gens. Saluez-le, mes frères. C'est le premier canadien. Jacques-Cartier vient de prendre possession du Canada et de donner un nouveau monde à la France. Bientôt on le verra, ce nouvel apôtre, la croix à la main, parcourant les tribus sauvages, les catéchisant et les gagnant à Jésus-Christ, son Maître. Le plus beau jour de sa vie sera celui où il portera sur les fonds baptismaux le premier enfant qui reçoit la grâce du baptême dans ces terres infidèles. Et si vous me demandez où il a puisé ce courage et ce dévouement, pénétrez avec moi sous les larges voûtes de l'antique cathédrale de St. Malo. Voyez-vous ces soixante-deux marins, modestes et recueillis, à genoux à la table sainte et recevant leur Dieu ? C'est Jacques Cartier avec ses compagnons qui communient avant de quitter la France. Ah ! je ne m'étonne plus de leur force et de leur dévouement. Ils portent au cœur le Dieu qui donne la force aux héros et le zèle aux apôtres. La source n'est pas tari, mes frères. Puissent les défenseurs et les héros de mon Pays ne jamais l'oublier.

Voilà la première page de notre histoire, y respirez-vous assez l'*Esprit de foi?* Si vous lisez la seconde page de cette brillante histoire, vous subirez invinciblement une impression religieuse devant la calme et imposante figure de Champlain. C'est lui, ce grand chrétien qui fera la terreur des Huguenots et les chassera du pays pour les remplacer par une colonie française toute composée de catholiques. Dans sa dévotion pour la Reine du ciel il fera élever une chapelle qui portera le nom de *Notre-Dame de Recouvrance.* Lui aussi, il se fera catéchiste, et il écrira à Henri IV : " *La conversion d'un seul infidèle vaut mieux que la conquête d'un royaume.*" Il sera le premier qui fera sonner l'*Angelus* trois fois le jour—" afin, dit-il, de rappeler aux colons la pensée de Dieu." A sa table, nouvel Augustin, il se fera lire la vie des Saints, et quand viendra le soir, ce père de la colonie assemblera ses enfants autour de lui pour réciter la prière en commun et faire l'examen de conscience. Touchante et pieuse tradition de la France et de nos Pères ! puisse-t-elle se conserver toujours dans nos familles canadiennes.

O cité de Québec, ville canadienne, sois fière de ton noble et pieux Fondateur ; et puisses-tu toujours, comme tu l'as su faire jusqu'à présent, conserver intact et vif dans le cœur de tes enfants l'amour de ses rares vertus et de son noble dévouement.

C'est la deuxième page de notre histoire, *y respirez-vous assez l'esprit de foi?*

Il est une Vertu sur la terre qui grandit l'homme au-dessus de lui-même et le porte à la hauteur des anges ; une Vertu qui fait rayonner au front un trait de céleste beauté et commande le respect et l'admiration ; une Vertu au souffle de laquelle germent les affections pures et saintes qui inspirent les grands dévouements et enfante les héros et les saints ; une Vertu, rayon échappé du cœur de Dieu, qui conserve à l'intelligence toute sa limpidité et sa fraicheur, rien de terrestre : rien de souillé ne s'attache à son blanc vêtement Vestale sacrée, debout sur l'autel du cœur, elle entretient le feu du ciel en faisant épanouir autour d'elle le germe de toutes les vertus chrétiennes. Vous l'avez nommée cette fleur tombée des cieux en la saluant pour la première fois au front radieux de Celle dont Montréal s'honore de porter le nom, vous l'avez saluée brillant au front de notre glorieux Patron *Saint Jean-Baptiste.* Mais saluez-la encore au front du Fondateur de Mont-

réal. Apparaissez noble de Maisonneuve avec le blanc lis de votre chasteté ! Je ne veux plus d'autre éloge de votre esprit de foi, de votre religion.... On vous a vu à genoux faisant votre vœu héroique ! Relevez-vous, je comprends maintenant l'admiration et le respect qui vous accompagnent partout; je ne m'étonne plus de cette rare sagesse qui distingue tous vos actes et de cet ascendant que vous exercez sur tous ceux qui vous approchent. Je comprends ce généreux dévouement qui vous fait exposer mille fois votre vie pour les vôtres. Cette Place d'armes que j'ai sous les yeux, n'est plus une énigme pour moi. Nobles Compagnons de ce Héros chrétien, vos cendres ne frémissent-elles pas en m'entendant parler des vertus de votre héroique chef et ne me répondez-vous pas du fond de votre glorieuse poussière. "Oui nous étions chrétiens à la suite de M. de Maisonneuve ; nous avions *l'esprit de foi*, nous etions français ! "—Ecrivez donc à la mère patrie, missionnaires de Ville-Marie " Nous n'avons tous ici qu'un cœur pour nous aimer et pour servir Dieu. C'est le temps de la plus pure aurore de l'Eglise. Les demons ont fait place aux anges."—Salut noble et glorieux Fondateur de Ville-Marie ! à qui revient avant tout ce magnifique éloge ! J'incline devant vous le drapeau de mon pays sur lequel vous avez fait briller le rayon admirable de votre virginale pureté. A genoux comme vous et devant vous nous proclamons votre gloire et nous vous convions à n'être plus seulement le fondateur et le père de Ville-Marie, mais encore son patron et son gardien. Tant que nous verrons germer au cœur des Canadiens votre noble vertu, nous pourrons sans inquiétude contempler l'avenir. —Nous avons terminé notre troisième page d'histoire, y avons-nous assez respiré *l'esprit de foi ?* L'arbre est planté, grâce à ces trois hommes la foi a jeté ses racines dans le sol du Canada. Croissez, arbre magnifique, vos rameaux iront se développant et se multipliant jusqu'à cette époque où il nous a fallu changer de drapeau sans changer de croyance. La tempête sera longue et terrible, mais l'arbre ne sera pas déraciné, le Canadien ne se rendra qu'à la condition formelle qu'on lui " garantisse le libre exercice de sa religion."

La foi sera toujours la grande assise du Canada, et cette quatrième page de notre histoire n'est-elle pas encore toute embaumée du parfum de *l'esprit de foi ?*— Demandez-le à nos vainqueurs ? Depuis lors, cet esprit n'a pas disparu. Dans ce siècle d'apostasie des peuples, à cette époque où un grand nombre de nations ont renié Dieu, et levé l'étendard de la révolte contre le Christ et son Eglise, le Canadien n'a pas pris place dans leurs rangs, il n'a pas essayé de chasser Dieu de son foyer ; il est resté avec sa foi, on dirait même que les bornes de son pays sont devenues trop étroites pour contenir les battements religieux de son cœur. Voyez ses missionnaires abordant des plages inconnues et rivalisant de dévouement avec ceux de la mère Patrie. Contemplez ses légions de vierges affrontant les glaces du nord ; ou semant à pleines mains autour d'elles l'instruction et l'amour de Dieu ; ou prodiguant partout la charité de leurs cœurs qui panse les blessés et guérit les malades. Que ne dirais-je pas, si je voulais être infini ? mais c'est assez. Toutefois un rayon de cette couronne de foi qui brille au front de ma patrie, captive encore mes regards et me force à parler. Il est vivant dans votre souvenir ce jour d'impérissable gloire où nos jeunes héros, prenant la croix et l'épée du croisé, volèrent au secours de l'immortel Vieillard. Demandez à la France qu'ils ont traversée et qui a reconnu en eux le sang de ses anciens Preux ; demandez même aux ennemis frémissants de la papauté qui ont insulté peut-être ces Pellerins belliqueux; allez frapper à la porte du Vatican et demandez au cœur de Pie IX, car lui plus que tout autre a su apercevoir le motif qui conduisait nos Braves. Demandez à tous ces témoins quel feu brûlait aux cœurs de ces jeunes hommes, tous vous répondront jusqu'aux vagues de l'Océan qui les ont assaillis, tous vous diront queleurs cœurs étaient pleins de foi ; l'amour de l'Eglise en faisait des héros !

O Canada, incline ta tête ; avec quel bonheur je dépose sur ton front la couronne de la foi. Puissent tes enfants l'y soutenir toujours et n'en laisser jamais s'amoindrir le magnifique éclat. Car n'oublie pas que c'est à la religion que tu dois ta vie et la gloire de ton passé et que c'est sur Elle que doit reposer ton avenir.

Frères bien-aimés, peuple chrétien, de ton berceau chrétien jusqu'à ce jour, sois-le jusqu'à la fin, soyons comme nos Pères les missionnaires des Rois de France. Affirmons ici notre apostolat par une conduite franchement et noblement chrétienne. Et vous, frères qui ne vivez pas sous notre beau ciel du Canada, n'oubliez pas votre mission et exercez, en d'autres contrées votre noble ministère. Souvenons-nous tous et partout que nous sommes nés aux flots d'apôtres et que nous sommes un peuple d'apôtres. Nous tenons notre mission des Rois de France, et la leur ils la tenaient de Dieu.

Maintenant ai-je besoin de vous dire que notre Canada porte aussi la couronne du patriotisme ? Autant vaudrait vous

prouver que la fleur s'épanouit sur la tige, que le fleuve nait de la source. Tout peuple qui aime sa religion aime son pays. Qui dit " Religion," dit " Patrie" Aussi dès le commencement je vois le drapeau national se dresser à côté de la croix et ces deux invincibles Tuteurs de la Patrie soutiennent jusqu'à nos jours la marche du peuple canadien-français. Il faudrait recommencer la lecture de notre histoire si nous voulions tracer le tableau fidèle des œuvres d'éclat qu'a fait l'amour de la Patrie dès le berceau de notre nation. Vous apparaitriez encore, magnanimes figures de Jacques Cartier, de Champlain, et de M. Maisonneuve ; mais ce serait nous attarder dans une course qui deviendrait trop longue. Je ne vous parlerai pas même de cet Héroïque Lambert Closs et Charles Lemoine, qui portèrent si souvent la terreur dans le camp Iroquois. Saluons seulement en passant le dévouement national porté à son suprême héroïsme dans l'immortel Dollart qui meurt avec ses 17 braves pour sauver le pays ..... Saluons encore l'arrivée de cet intrépide de Denonville qui comptera bientôt autant de victoires que les ennemis comptent de postes armés dans le pays.

Partez, vaillant d'Iberville avec votre mesquin vaisseau, et revenez avec 3 vaisseaux conquis sur l'ennemi. Passez tout entière, brillante phalange de Héros, nous saluons à vos fronts vos couronnes de gloire, mais vous êtes à jamais des monuments immortels élevés au dévouement, à la patrie, à travers toutes ces gloires.

A travers toutes ces gloires, j'arrive au temps de la *Conquête* La conquête ne semblait-elle pas devoir marquer le terme de la nationalité canadienne ? Qu'est-ce que 70,000 âmes laissées seules loin de la mère-patrie, en face d'un puissant vainqueur qui a juré leur perte ! Mais un peuple ne meurt que lorsqu'il le veut Et le peuple Canadien ne voulut pas mourir. Il tombe, mais il dit en tombant, je ne meurs pas, et sa chute est plutôt celle d'un triomphateur que d'un vaincu. Aussi entendez la fierté de son langage : " nous nous rendons à la condition " qu'on garantira notre langue, nos usages, nos institutions " en un mot ce qui fait un peuple.... La nationalité ! Et le Canada ne mourut pas !

Il demeura comme un témoin irrécusable de ces nobles combats, ce Drapeau magnifique dont les *glorieux lambeaux* raconteront à la postérité un des plus beaux triomphes qu'ait enrégistrés notre histoire, le triomphe de *Carillon*. Salut, noble Drapeau de Montcalm et de De Vaudreuil !

C'est là ce que je pourrais appeler nos luttes de sang que notre esprit de patriotisme soutint avec tant d'énergie et de noble grandeur.

Abordons maintenant nos luttes morales ? Si le temps, si le lieu, si mille autres circonstances me le permettaient, je retracerais ici : devant vous, un long chapître de notre histoire, et vous verriez toujours à chaque page sous les efforts multipliés et sans cesse renaissants pour comprimer le feu de la nationalité canadienne, cette flamme, prendre un nouvel essor sous la pression qui la contient, et s'élever toujours aussi ardente et toujours aussi belle jusqu'à cette journée, où, réunis dans un même faisceau, vous venez affirmer aux yeux du pays tout entier que l'amour de la Patrie est immortel dans vos âmes. En effet, si je vous demandais aujourd'hui quel est le motif de votre démarche, à quelle voix vous avez répondu, Vous, infatigables, généreux et intelligents organisateurs de cette mémorable journée, pour appeler vos frères ; et vous, cœurs vraiment canadiens, pour accourir des quatre coins de l'Amérique, que me répondriez-vous ? Une voix s'échapperait de tous les cœurs pour me dire : ah ! la Patrie est une Mère, et quand elle ouvre ses bras en appelant ses enfants, toute distance disparait, toute difficulté s'évanouit, et l'on n'a qu'un cri, qu'un chant pour redire : amour à notre Mère ! fidélité à notre Patrie ! J'avais donc raison de saluer l'esprit de foi et l'esprit du patriotisme m'apparaissant brillant et pur à toutes les époques de notre histoire. O Canada, incline ta tête. Avec quel bonheur je dépose à ton front cette deuxième couronne, " *la couronne du patriotisme.*" Et pour que jamais cette double royauté ne tombe de ta tête, laisse-moi te dire rapidement les *vœux que je forme pour Toi.*

Le passé, quand je le considère à la douce lumière du foyer domestique qui est toujours le principe du flambeau national, ce passé se révèle à moi avec des traits que mon cœur admire. Humble simplicité de nos aïeux, que j'aime à vous contempler avec cette parure modeste que la vertu embellit bien plus que les dorures et les diamants ! Sobriété et tempérance admirable qui avez entretenu aux cœurs de nos pères et la force du corps et la noblesse des sentiments. Amour inviolable de la justice, détachement sacré de l'or qui me rappelle cette époque mémorable où l'on pouvait exposer sur le chemin public le trésor perdu, et où la porte n'avait pas besoin de serrure pour garder les richesses du foyer domestique ! " Amour sacré de la patrie, qui attachait au sol natal dont on s'éloignait que pour d'indispensables nécessités, et vers lequel on revenait toujours les larmes aux yeux et la

joie au cœur. Voilà quelques traits de ce passé que j'admire et qui a fait la gloire et le bonheur de nos ancêtres. Sortez de votre tombeau grande figure de Champlain et de De Maisonneuve ; je viens de dire ce que vous avez vu et fondé, dites-moi maintenant ce que vous voyez à votre tour, sommes-nous les enfants de nos pères ? Les fleurs de vertus qu'ils nous ont léguées ne se sont-elles pas étiolées dans nos mains ?....Je vois les Fondateurs de notre pays promener gravement leurs regards sur le Canada et de leurs lèvres tombent ces mots que de leur part je vous confie :

" Justice—Tempérance — Modestie—Simplicité " Puissent des lèvres sacrées de nos Pères, ces mots tomber dans vos cœurs !

Puisque j'ai évoqué de leurs tombeaux le souvenir de nos Pères, puisque ce sont leurs exemples qui doivent nous animer à l'accomplissement de nos devoirs et à la pratique de leurs vertus, que j'aimerais à voir s'élever au milieu de nous leurs vénérables images dont la présence serait pour nous un perpétuel enseignement, de même qu'elle redirait aux étrangers les principaux faits de notre gloire J'ai trouvé partout écrite sur l'airain et gravée dans le marbre l histoire des peuples de la terre ; et les cités et les nations montrant avec orgueuil les statues de leurs fondateurs et de leurs héros ; et moi, Canadien comme un pauvre orphelin qui n'a plus ni père, ni mère, je regarde et je cherche, je cherche e vain quelque monument qui me rappelle le souvenir de ceux qui m'ont donné le jour. Je vous cherche, intrépide Cartier ; je vous cherche, immortel Champlain ; je vous demande, pieux De Maisonneuve ; M. Olier, où êtes-vous ? vous le premier et le véritable fondateur de Montréal, puisque M. De Maisonneuve n'était que votre représentant. Ou êtes-vous ! ... Je regarde, j écoute, et je n'ai que le désert et le silence de nos places pour réponse. En vain je cherche sur la terre qu'ils nous ont donnée les images de ceux auxquels nous devons et la gloire du passé et l'espérance de l'avenir. Ah ! dressez donc sur vos places publiques des monuments qui parlent et qui racontent à nos neveux les grandeurs de notre histoire.

Laissez-moi vous exprimer un dernier souhait pour attacher à jamais les deux *couronnes* de la Foi et du Patriotisme au front de la patrie. Puisque la Fête d'aujourd'hui doit s'appeler vraiment une fête de famille et que le Canada peut saluer ses enfants venus de toutes parts...O qu'un lien de charité fraternelle et de la plus étroite union embrasse cette chère et bien-aimée famille canadienne; qu'elle confonde dans un même sentiment tous les cœurs et fasse sortir de toutes les bouches ce chant d'union : Soyons tous frères, et que dans l'unité, nous puisions à l'avenir une force invincible. Peut-être si quelque nuage a terni notre gloire il serait permis d'accuser le souffle de la discorde que nous avons laissé se glisser parmi nous... Mais, dites-vous, c'est une allusion politique.... Pardon. Prédicateur de l'Evangile par la grâce de Dieu, je n'ai pas de politique—ma politique est de n'en avoir pas—ou plutôt, oui, j'ai une politique, et je ne crains pas de vous l'offrir comme base de toute vraie et sage politique, car si la vôtre n'est pas fondée sur elle, quellequ'elle soit, elle ne produira que des ruines en attendant sa propre destruction.

Vous voulez savoir mon dogme politique ? le voici :

" Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! ! " Et comme toute politique se résume dans un drapeau, vous me demandez mon drapeau ? " Un jour, le St. Laurent débordait et menaçait d'engloutir au sein de ses flots les premières habitations de notre naissante colonie ; près de ses ondes furieuses un homme est à genoux. " O Dieu, s'écrie-t-il, sauvez Ville-Marie, et nos mains élèveront à votre gloire sur le sommet de la montagne la croix de votre Fils, témoignage de notre reconnaissance." Le flot s'arrêta et trois jours après, gravissant la montagne, monsieur De Maisonneuve portait lui-même sur ses épaules et plantait au sommet du " Mont Réal " cette croix qu'il avait promise à Dieu. Longtemps ce drapeau flotta sur la petite colonie. Il disparut depuis et il n'a pas reparu. Vous me demandez mon drapeau ? Le voici : et c'est ce drapeau planté par une main si chère que je viens vous offrir de relever aujourd'hui. Vous voulez un monument qui rappelle cette journée ? En élèverez-vous un plus noble et plus digne de vous? La croix est le symbole de la charité et de l'union. Elevez-la donc de nouveau sur le sommet de votre montagne et que de ses deux bras étendus, elle protège toujours Montréal, elle protège toujours le Canada et tous ses enfants quelque soit le pays ou la terre qu'ils habitent, cette pensée est vraiment religieuse et pleine de patriotisme, elle est toute canadienne, et la meilleure preuve que je puisse en apporter, c'est que, monseigneur, elle a trouvé un écho tout favorable dans votre cœur de père ; vous y avez souri avec bonheur et nous vous prions de la consacrer de nouveau en répandant sur nous votre bénédiction qui, en assurant la réussite de ce projet, donnera pour jamais au Canada le plus

beau symbole de foi religieuse et de patriotisme national,

Ce sermon éloquent et patriotique fut vivement goute et admiré de tout le monde. Ce discours, le premier qui fut prononcé, ce jour là, du haut de la chaire de vérité, inaugura dignement la fête, et ouvrit la voie aux autres orateurs, qui ont, en si grand nombre, pris la parole le jour même sur le Champ-de-Mars et au banquet, et le lendemain à la convention.

ASSEMBLEE DU CHAMP-DE-MARS.

Lorsque l'office divin fut terminé, l'immense multitude qui avait trouvé place dans la vaste nef de l'Eglise de Notre-Dame, s'écoula lentement. La plupart des sociétés canadiennes du Canada et des Etats-Unis, se rendirent sur le Champ-de-Mars. La population s'y porta aussi en masse et vers 2.50 heures P. M., les hons MM. Coursol, Ouimet, Chapleau, MM. l'échevin Loranger, J. Loranger, J. Perrault, Taillon, Gagnon, Houde et autres, montèrent dans le char allégorique des menuisiers et charpentiers, et les discours commencèrent.

L'hon. M. Coursol félicite l'assemblée du résultat du jour. Il remercie en termes chaleureux ceux à qui revient le mérite d'avoir organisé la grande fête nationale. (Applaudissements) Ne voulant pas retenir trop longtemps ses auditeurs qui ont pris part à la procession et qui ont assisté à l'office divin, il sera court. Qu'il lui soit cependant permis de dire que ceux qui, exilés sur une terre étrangère, sont venus prendre part à cette fête et en rehausser l'éclat, ont montré leur amour pour la patrie, cet amour ineffaçable chez les canadiens (Applaudissements.)

Ils ont conservé leur religion, leur langue et leur nationalité. Ils n'ont pas oublié leur patrie. Plusieurs d'entre eux ont prospéré dans les Etats-Unis. La fortune les a favorisés et l'on en a la preuve aujourd'hui. Espérons qu'ils reviendront nous visiter et que cette fois ils ne nous quitteront plus. Qu'ils reviennent parmi nous, sur la terre natale et qu'ils apportent avec eux ce qu'ils ont acquis sous le rapport matériel et moral pour contribuer au succès et au progrès de nos manufactures et pour affermir d'avantage les fondements de notre nationalité. Il finit en invitant tous les assistants à faire preuve de leur patriotisme par l'accomplissement fidèle du reste du programme.

L'hon. M. Gédéon Ouimet succède au président. Il dit qu'en voyant cette magnifique démonstration, il est fier d'être membre de la Société St. Jean-Baptiste et d'appartenir à cette belle race qui a peuplé ce pays. (Applaudissements.) Il est fier d'être du nombre de ceux qui ont pris part à cette fête nationale et patriotique et dont le souvenir restera longtemps gravé dans le cœur canadien. (Appl). Cette démonstration est un autre lien qui unira à jamais le peuple canadien et en fera un peuple indivisible. Il fait ensuite allusion aux améliorations de notre ville et déclare à nos compatriotes des Etats-Unis que les canadiens-français ont leur part dans ces améliorations, ainsi que dans le progrès général du pays Il a été heureux de voir inscrit sur un grand nombre de bannières le mot : " l'union fait la force." L'union de notre peuple rendra le Canada encore plus prospère qu'il ne l'est aujourd'hui, car l'union est véritablement la force d'un pays. Mais pour maintenir cette union, il faut un point de ralliement: c'est notre religion qui nous unit aujourd'hui et qui doit nous unir toujours. La démonstration d'aujourd'hui le prouve. Les Canadiens réunis n'ont pas étalé leur force aujourd'hui pour être admirés mais bien pour montrer combien ils sont étroitement unis. (Appl.) Il respecte les autres nationalités, et il demande en retour que le peuple canadien soit respecté. C'est en agissant avec harmonie et en respectant les autres que les Canadiens mériteront et obtiendront le respect des autres nationalités. La loyauté des Canadiens-Français a été souvent mise à l'épreuve et s'il est nécessaire, ils s'uniront de nouveau pour défendre leur pays. (Appl.) Il espère que la fête de ce jour ne sera pas sans fruit, et qu'un grand nombre de ceux qu'elle a fait revenir d'un pays étranger s'établiront au milieu de nous. Il les exhorte à rester sur la terre qui les a vu naître, au nom de la patrie commune, au nom du drapeau sous lequel leurs pères ont combattu, et au nom de tout ce qui est cher au cœur canadien. (Appl.) L'orateur termine en félicitant chaleureusement les organisateurs du mouvement patriotique.

L'échevin Loranger dit qu'il est heureux de constater que cette démonstration a eu un succès auquel on ne pouvait guère s'attendre. On n'a jamais vu une semblable démonstration en cette ville. Ce n'est pas une simple démonstration populaire organisée par les habitants d'une ville, mais c'est la voix d'un grand peuple proclamant hautement son patriotisme et son amour pour la religion. Il a profondément regretté de voir ses compatriotes s'expatrier mais il se réjouit en ce jour de les voir revenir et il espère qu'un grand nombre d'entr'eux ne songeront plus à nous quitter. (Appl.) et que ceux qui ne peuvent pas s'établir en Canada resteront toujours Canadiens. Il parle des efforts que l'on fait depuis quelque temps pour repatrier les Canadiens établis aux Etats-Unis et il est heureux de constater que deux cents familles sont revenues de l'exil. L'orateur termine en faisant allusion à la

convention qui doit être le couronnement de cette démonstration. A cette convention, on discutera le grand problème du rapatriement des Canadiens.

L'Hon. M. Chapleau appelé par de vives acclamations apparaît sur l'estrade et prononce une de ces brillantes improvisations dont il a seul le secret. Nous en donnons un bien pâle résumé.

Il dit que si son nom n'est pas inscrit sur le programme de la fête, il a droit de se regarder cependant comme une parcelle de la fête. Il sent que dans sa poitrine, le cœur qui bat est canadien comme chez tous les auditeurs et à ce titre il a droit comme eux, de se croire quelque chose dans la fête nationale.

Il remarque que sur le Champ de Mars, le champ des préparatifs militaires, au-dessous du palais des débats judiciaires, un grand Congrès de la paix s'est réuni. Ce Congrès est un gage de paix, d'harmonie et de prospérité.

Il parle de l'amour du canadien pour sa patrie. Il cite quelques paroles du grand O'Connell, ce patriote dévoué et sublime orateur et il trouve que sous le rapport du patriotisme la nation canadienne peut-être comparée à la nation irlandaise.

Il vante la loyauté Canadienne-Française. Du moment que trahis par le sort des armes, ils ont passé sous la domination étrangère, ils se sont montrés loyaux sujets. Mais ils ont combattu pour obtenir leurs droits et dans ce combat de la pensée, ils ont réussi. Alors l'Angleterre est devenue le pays de leur adoption. Or l'histoire n'a pas enregistré les noms des Montcalm, des Levis et des DeMaisonneuve pour que la loyauté et le patriotisme diminuent et pour que les canadiens se départent de leurs glorieuses traditions.

Vifs applaudissements.

Le pays auquel nous appartenons, à qui nous devons fidélité, porte comme devise de ses armes, des adages empruntés à la vieille France. N'est-ce pas que le "Honi soit qui mal y pense, est français?" Et est-ce qu'un canadien français ne pourrait pas s'écrier "Dieu est mon droit."

Ainsi notre patrie d'adoption se présente à notre affection avec une devise qui nous rappelle notre origine.

D'un côté nous sommes unis par les liens du sang; de l'autre par la loyauté. Il a été dit que le dernier coup de fusil tiré à la défense du pouvoir britannique serait tiré par un canadien-français et il ajoute pleinement foi à cette parole.

Applaudissements.

Plusieurs de nos visiteurs ont été témoins dans leur pays des ravages de la guerre. Ils sont restés fidèles à leur drapeau, car les sentiments de loyauté sont innés chez les canadiens-français.

Les amis de l'association ont pris pour devise "l'Union fait la force," et il espère que l'union s'établira partout et en toutes choses, union en patriotisme, en religion, (applaudissements.) Que nos compatriotes des Etats Unis soient reçus avec amitié, ouvrons nos bras pour les recevoir—que par cette chaleureuse marque d'estime et de patriotisme chez nous, nous les encourageons, eux qui vivent sur un sol étranger, à revenir parmi nous et à se joindre à nous. N'ayons pas le moindre doute que si nous voulons sincèrement arriver à ce résultat, nous réussirons, car ce que le peuple veut, Dieu le veut

Longs applaudissements.

D'autres orateurs succèdent à l'Hon. M. Chapleau. MM. Perraut, Taillon, Gagnon et autres firent aussi d'heureuses improvisations écloses sous le souffle patriotique canadien et vers 3.50 heures, l'assemblée commença à se disperser pour se reposer un peu des fatigues de la matinée.

LE BANQUET.

Dès sept heures, la foule des convives, délégués des Sociétés St. Jean-Baptiste, citoyens, membres de la presse arrivaient à l'Hôtel-de-Ville et attendaient que l'entrée fut permise. 1,200 à 1,300 convives se logèrent graduellement dans la vaste salle du banquet. Les décorations ne laissaient rien à désirer. Les pavillons nationaux et plusieurs pavillons étrangers abritaient la grande réunion. Des inscriptions étaient placées de chaque côté de la salle. Les noms de nos hommes illustres dans la politique, nos gloires militaires et les noms de ces hommes qui ont succombé en 37 et 38, martyrs de leur patriotisme apparaissaient aux yeux enthousiastes de leurs arrière neveux.

A la table d'honneur élevée sur une estrade où les orateurs devaient suivant l'ordre du programme venir parler le beau language français au nombreux auditoire se trouvaient l'Hon. M. J. C. Coursol, président; à sa droite Son Honneur le Maire, les Hons. M. Ouimet, Chauveau, Archambault, Ross, MM. Poirier, délégué de l'Acadie, l'échevin McShane; à sa gauche, l'Hon. M. Fournier, M. P., le consul américain, M. Dart; le vice-consul français M. Picault; les présidents des sociétés nationales étrangères, et le Dr. Boissy délégué de l'Acadie.

En face, on voyait échelonné sur des gradins, le corps de musique National de Montréal, dirigé par M. Boucher.

Il faut rendre cette justice aux organisateurs du banquet que la disposition intérieure était régulière et très-avantageuse. Les convives ne devaient pas perdre une seule parole tombée de la bouche des orateurs et l'on était parfaitement à l'aise.

Le dîner était de première classe, le menu préparé sous la direction de notre excellent restaurateur canadien, M. Ethier, lui faisait honneur. Il était reservé aux convives de le reconnaitre et à ce sujet, comme sous tous les autres rapports, personne ne peut revoquer en doute qu'ils n'aient rempli leur devoir.

Certes, l'apparence de cette réunion des représentants de tout un peuple avait quelque chose de grandiose et chacun se sentait fier d'appartenir à la jeune nation qui, à force de persévérance et d'énergie, jouissant de la liberté des nations, se gouvernant par elle-même était arrivée au grand jour de la manifestation de sa vitalité.

Le dîner commença vers 8 p. m. et à 9.50 le président se leva et porta les toasts d'usage.

Le toast à la Reine fut reçu avec enthousiasme et la fanfare joua le " Dieu sauve la Reine."

Suivirent les santés du " Prince et à la Princesse de Galles "

" A la famille royale," et chacune d'elles fut dignement accueillie.

Le président passa à la santé suivante " Au Gouverneur Général." Il fit en quelques mots l'éloge du représentant de Sa Majeste. C'est un gentilhomme environné du respect général, c'est un homme d'Etat d'une intelligence cultivée par l'etude des lettres et un voyageur illustre. Il a montré son habileté en gouvernant toujours ce pays d'une maniere constitutionnelle. Jamais nous n'avons eu un gouverneur plus populaire en Canada. Il est certain que cette santé sera chaleureusement reçue et bue par l'assemblée car tous les canadiens savent que Lord Dufferin à toujours été leur ami et qu'il a reconnu qu'ils étaient dignes de prospérer à l'ombre du drapeau Britannique [Applaud).

Après cette santé, le président proposa celle du President des Etats Unis.

Nos amis qui nous arrivent et nous mêmes ajouta-t-il, seront heureux d'honorer ce toast. Un soldat courageux et un politique distingué préside en ce moment aux destinées américaines. Il a conduit jusqu'ici les affaires d'une main sure et ferme Je suis heureux de proposer sa santé en présence de tant de Canadiens qui ont reçu l'hospitalite du pays qu'il gouverne. Aussi cette assemblée a parmi elle le représentant du président. M. Dart est mon ami personnel et j'associe dans cette santé son nom à celui du Président Américain.

La fanfare fit entendre l'air " Yankee Doodle.

Le Consul-Gén Dart s'exprima à peu prés en ces termes : Je regrette de n'être pas capable de m'exprimer en français, mais cela ne m'empêche pas de dire dans une langue qui, pour n'être pas la vôtre, est comprise par la plupart d'entre vous, que mes sympathies les plus cordiales vous sont accordées et que j'admire cette grande démonstration. Tout ce qui intéresse les Canadiens-Français, intéressent mes compatriotes. Je puis dire que les Etats-Unis ont été nourris dans leur enfance par une nourrice française (Appl.), et les noms de Washington et de Lafayette vivront dans l'histoire à côté l'un de l'autre. (Appl.) Après avoir été témoin de cette grandiose procession, en voyant aujourd'hui les drapeaux de l'Angleterre, de la France, du Canada et des Etats-Unis flotter à l'unisson, je me suis surpris à penser que j'assistais au Millennium.

L'orateur termina en formulant l'espérance que les trois plus grandes nations du monde, l'Angleterre la France et les Etats-Unis marchent de concert dans les sentiers de la paix.

A ce moment le Président de la Société reçut la réponse à la dépêche envoyée précédemment à Sa Sainté Pie IX, demandant humblement sa bénédiction apostolique. Il fit part du contenu de la réponse qui se lit comme suit : " Sa Sainteté Pie " IX apprend avec plaisir que les Cana- " diens se réunissent aujourd'hui pour célébrer la grande fête nationale et Il leur donne du plus profond de son cœur, sa bé- " nédiction apostolique."

D'immenses acclamations, couvrirent la voix du Président. Un frémissement d'enthousiasme parcourut toute l'assemblee. Le sentiment religieux se réveilla avec toute sa force dans le cœur Canadien et ce fut le plus beau moment de la fête.

Le Président proposa la santé du captif du Vatican, du noble Pie IX.

La fanfare entonna la marche pontificale " Viva Pio Nono."

Puis vint le toast du Lieutenant-Gouverneur. Le Président décerna des éloges mérités à ce grand jurisconsulte, à cet homme intègre et la fanfare fit entendre l'air canadien " A la Claire-Fontaine."

Le toast au " gouvernement fédéral " fut vivement applaudi et l'hon. M. Fournier fut chargé d'y répondre.

Il dit qu'il était heureux d'assister à une démonstration aussi patriotique et aussi grandiose Cette grande réunion de Canadiens-Français de ce pays et des Etats-Unis servira suivant lui à rattacher ces derniers au sol canadien, à les ramener pour toujours parmi nous. Le motto canadien " Liberté, Religion et Patrie " aura plus de force.

Parlant de l'affection que les canadiens français portent à la France, il exprima le regret qu'il n'y eut personne de ce pays pour être témoin de notre amour pour la mère-patrie. Il considère que le peuple canadien pour être satisfait de sa condition n'en conserve pas moins ces tradi-

tions Il ajouta que l'émotion qu'il ressentait l'empêchait de trouver des mots pour exprimer sa pensée. Il conclut en disant que cette fête maintiendra et augmentera le patriotisme canadien.

A la santé du gouvernement local, la fanfare joua " A la claire Fontaine " et l'hon. Premier Ministre, M. G déon Ouimet répondit. C'est avec reconnaissance et avec bonheur qu'il voit que le toast actuel est propose et accueilli avec autant d'enthousiasme et de sympathie. Il voit que le peuple canadien comprend sa position, et comme l'a dit l'hon. Mini tre de l'intérieur qu'il est sati fait de sa condition. Tels sont ses sentiments et ses opinions. Il y a un jour ou toutes les différences politiques doivent s'effacer, un jour ou tout canadien peut sans crainte et sans amertume venir proclamer " Je suis Canadien français." Ce jour est arrivé pour nous. Il aime à parler en cette occasion de l'excellence de son pays natal et de sa religion. (Applaud) I ne dira rien du cabinet local et de ses membres. Il ne fera que remercier l'auditoire pour sa bienveillante sympathie. L'on oublie enfin la politique, l'on oublie toutes les divisions et la grande image de la patrie est seule considérée. Qu'il lui soit permis de féliciter les organisateurs de la fête nationale, du succès qu'ils ont obtenus. Il apprécie comme canadien les sacrifices et les labeurs qu'ils se sont imposés et il les en remercie. Personne mieux que les membres du Cabinet Local ne reconnaissent ce grand-œuvre. (Applaud.)

Ce mouvement sera favorisé. Il recevra toute la protection et l'encouragement possibles.

" Je voudrais, ajoute l'orateur, faire comprendre aux canadiens émigrés que lorsqu'ils voudront revenir au pays ils trouveront ici, la protection sinon supérieure du moins égale à celle qui leur est accordée aux Etats-Unis.

L'hon. Monsieur reprend son siége au milieu des plus vifs applaudissements.

Le président proposa alors la santé du Clergé. Elle ne manqua pas d'être chaleureusement applaudie.

La fanfare joua la " Marche Pontificale " et le Révd. M. Valois fut appelé le premier à répondre à cette santé.

Revd. M. Valois: Une voix plus éloquente que la mienne devrait répondre à ce toast, mais ce que j'exprimerai viendra de mon cœur de canadien. Appl.

Depuis que Jacques-Cartier a fondé cette colonie, le clergé a toujours été le compagnon et le soutien du colon. Le peuple Canadien a reconnu les mérites de son clergé en lui accordant son respect et sa confiance.

Tel a été le gage de sa prospérité.

Telle a été la condition de son union.— O mon bon pays, puisses tu, persévérer et être fidèle à tes saines traditions.

Je suis fier ce soir de te voir comblé de la bénédiction pontificale. Des trésors de force et de richesses vont descendre de cette bénédiction. Desormais, tu seras invincible, Dieu est avec toi et tu es béni par son vicaire.

Le Révd. M. Primeau, appelé à parler après M. l'abbé Valois, prononça un de ces discours pleins de justesse et de patriotisme, qui produisent toujours tant d'effet sur le public. Les applaudissements ne cessèrent pas, et il fut même rappelé plusieurs fois, son discours est un des meilleurs que nous ayons rendus. Nous regrettons de n'avoir pu le prendre en entier. Nous ne pouvons qu'en reproduire les courts extraits suivants :

" Dominus fuit memor nostris, et benedixit nos." " Le Seigneur s'est souvenu de nous, et il nous a bénis." Chargé de ce précieux dépôt, j'ai voulu vous amener nos 300,000 Canadiens, et faire mes efforts pour décider une partie d'entre eux à revenir vivre au pays. Mais le Moise Canadien est peut-être encore au berçeau. Dieu veuille seulement que nous ayons écrit aujourd'hui la première page de l'exode Canadien.

Le Pape est le premier qui se soit occupé spécialement des Canadiens des Etats-.....Lorsque les évêques des Etats-Unis vont à Rome, il leur demande de converser en français. Un jour que l'un d'eux s'excusait d'ignorer notre langue, il lui répondit : " Comment, vous avez chez vous 400,000 Canadien, et vous ne connaissez pas la langue d'une partie si considérable de votre troupeau.

M Primeau parla ici avec une éloquence admirable de la mission du prêtre, missionnaire et émigré par excellence et des progrès de la religion aux Etats Unis. Le prêtre enseigne parce qu'il est apôtre

D'ailleurs, le mot d'émigré ne saurait être pris en mauvais sens ici. Ne sommes nous pas tous fils de français émigrés

L'Eglise Catholique des Etats Unis a été fondée par des prêtres du Canada et de la France En 1808, il n'y avait qu'un seul évêque dans la République, Mgr. Carroll, élevé et instruit en France Il eut pour successeur Mgr de Cheverus. 30 évêques français sont depuis passés aux Etats-Unis. Il y en a onze actuellement, et le nombre des prêtres canadiens-français est de 500. En 1808, il y avait 15,000 catholiques aux Etats-Unis ; aujourd'hui il y en a 8 ou 9 millions. En 1808, il n'y avait qu'un évêque, il y en a 66 à présent. Il y avait 150 prêtres, il y en a 6,000

Le prêtre canadien aux Etats-Unis est toujours patriote.

Si j'avais un conseil à donner aux Canadiens des deux pays, je leur dirais : Canadiens des Etats-Unis et du Canada

vous valez beaucoup mieux les uns et les autres que vous ne croyez.

Est-ce que le zèle déployé par les Canadiens des Etats-Unis ne nous prouve pas leur patriotisme. Ne se sont-ils pas montrés pleins d'ardeurs. Voyez leurs bannières et leurs insignes. Elles portent des inscriptions françaises et canadiennes. Je dis, et j'ai le droit de dire que le patriotisme des Canadiens des Etats-Unis ne saurait être mis en question. C'est la première fois que vous leur faites un appel ; pouvait-on y répondre mieux ?

Canadiens des Etats-Unis et du Canada, je veux vous faire une prière. Avant de nous séparer, signons le véritable *Traité de Réciprocité.* Signons la Ste. Alliance avec le sceau de la Religion, et malheur au canadien qui brisera ce sceau et violera cette sainte alliance.

Le Président proposa la santé à "la Fête du Jour." MM. Chapleau et Fréchette y répondirent.

M. Chapleau,

M. le Président

Je ne dirai pas que j'ai été trompé par le programme de cette fête et par l'ordre dans lequel les santés avaient été indiquées, ordre qui a été quelque peu modifié depuis ; car chacun doit être capable de trouver dans son cœur sans avoir besoin d'être préparé quelques paroles pour peindre les sentiments qu'il éprouve dans un jour comme celui-ci. Déçu par le programme, j'avais lu le nom de M. Fréchette comme celui qui devait proposer cette santé et je m'etais proposé de cueillir parmi les belles fleurs d'éloquence que ce monsieur ne pouvait manquer de semer, de quoi orner le bouquet qu'à mon tour je vous devais présenter.

Je croyais que M. Fréchette l'un de nos plus distingués littérateurs, parlerait avant moi, mais on a décidé autrement et on me demande de parler d'abord.

Si je voulais imiter les orateurs populaires, je pourrais vous dire que du haut de cette enceinte quarante années contemplent pour la première fois la première grande Société St. Jean-Baptiste, fondée depuis quarante années.

Il y a quarante ans qu'un patriote dont je vois le portrait devant moi, l'immortel Ludger Duvernay fondait cette société à Montréal, et ces quarante années sont représentées ici par les emblèmes et les noms qui ornent cette salle et qui nous rappellent de si glorieux souvenirs.

Hier, j'essayais de fouiller le passé pour y choisir quelque trait ou quelque fait qui pût échauffer et inspirer mon patriotisme, je parcourais des journaux, des livres. Je voyais de beaux et grands noms.

Mais ce matin, quand le son des instruments de musique de nos sociétés sœurs, qui venaient d'arriver, sont venus m'éveiller dans cet hôtel qui porte le nom de notre grand fleuve, j'ai fouillé dans mon cœur et j'ai trouvé les quelques mots que je vais vous dire N'attendez pas de moi de l'éloquence. Soyez sûrs d'une chose, c'est que ces mots sortent du cœur. S'ils sont éloquents, ce sera parcequ'ils sont ceux d'un frère qui embrasse un frère.

Messieurs, c'est à la santé de la fête de ce jour que vous m'appelez à répondre. Je voudrais être un historien pour vous faire l'histoire de cette belle fête. Je ne le suis pas. Je ne puis que vous parler des événements du jour.

La coupe de l'harmonie, la coupe de l'union, que nous avons tous bue et vidée ce soir ; cette coupe, je l'ai plongée aux sources de la St Jean-Baptiste de 1834

Il y a aujourd'hui quarante ans, cette fête se célébrait, non pas dans une salle qui abritait des citoyens de toutes les origines, où tout le monde pouvait exprimer ses idées avec liberté ; mais en particulier dans le jardin d'un patriote, le noble et brave M. MacDonnell, où l'on buvait et mangeait avec les étoiles et le firmament pour toit. Sous cet immense drapeau, en ces temps d'épreuves, on cherchait les moyens d'obtenir une liberté que le Canada, depuis lors, a conquise, parceque depuis trente ans nous avons toujours fêté St. Jean Baptiste, qui a été et sera chaque année le signe de notre ralliement. Quelques patriotes avaient alors formé une association de la Société des Fils de la liberté.

Je me rappelle que, dans le temps, cette société, présidée par un noble citoyen dont le nom est inscrit en face de moi, avait été inaugurée dans ce même jardin, où les Fils de la Liberté et les pères de la Liberté se réunissaient à cette St. Jean Baptiste de 1834. Cette St.Jean Baptiste se célébrait dans le temps que deux hommes, deux patriotes étaient en Angleterre et essayaient d'obtenir les libertés que la mère-patrie nous a accordées depuis cette époque.

Je lisais une des santés que l'on portait alors. C'est une santé à l'emigration, c'est-à-dire, à ceux qui fuyaient l'oppression par un exil volontaire.

Aujourd'hui les temps sont bien changés, et c'est heureux pour nous de pouvoir le constater. Aujourd'hui, si nous avons l'émigration, c'est une émigration volontaire, une émigration libre dans un pays libre. Nos compatriotes qui laissent la patrie, ne le font pas parcequ'ils veulent fuir l'oppression, ni pour chercher ailleurs une liberté qu'ils ont pleine et entière ici.

L'on proposait ensuite comme santé en 34, une autre santé, c'était celle de l'immortel fondateur qui faisait alors partie d'une société qu'on appelait ; "Aide-toi, et le ciel t'aidera." Ce curieux programme et la santé qu'on portait au président de cette

société résume parfaitement l'histoire de nos luttes. Nous nous sommes aidés, nous avons vu l'horizon obscurci, nous avons été obligés de trouer avec nos balles le drapeau qui nous abritait alors; nous nous sommes aidés et le ciel nous a aidés La Reine à laquelle nous adressions-a ors nos plaintes et nos reproches, est devenue la souveraine aimée de nous tous, et puisse-t-elle vivre longtemps pour nos libertés. c'est le vœu que nous faisons de tout cœur en ce jour.

Cette fête, dont le but est de cimenter l'union entre les canadi ns, elle sera célébrée annuellement dans l'avenir comme fête nationale. Puissent nos petits neveux comprendre et réaliser, par leur union, l'idée qui l'a présidee.

En 35, une année après la fonda ion de la Société St. Jean-Baptiste, les patriotes se réunissaient dans un hôtel dont les murs existent encore aujourd'hui, l'hôtel Rasco , qui r ppelle de si vifs souvenirs. En 35 l'on proposait encore d'autres santés. On faisait des vœux pour la liberté du pays. On exprimait les plaintes et les prières de la population, on les faisait porter au pied du trône.....

La St. Jean-Baptiste a réussi avec l'union, qui fait la force. L'hon, D. B. présidait encore, et, en 1836, il disait " chassez les soucis politiques de cette enceinte."

Les banquets d'alors, pour être ainsi organisés, n'en étaient pas moins gais et brillants. La lutte n'attriste pas outre mesure les vrais braves. Bien que les articles de l'étranger fussent alors volontairement proscrits par les patriotes, leurs festins, faits avec les seuls produits du pays, n'en étaient pas moins goûtés.....

Aujourd'hui nous mettons ce récepte en pratique. Les deux gouvernements, fédéral et local, se sont donné la main ici. En ce jour, nous devons oublier tous sujets de division et nous rappeler que l'union seule fait la force.

Après toutes les luttes que nous avons soutenues, peut-on perdre confiance dans l'avenir de notre race? Dira-t-on qu'un tel peuple pourra mourir ? Nous ne voulons insulter aucune des races qui nous entourent. Nous sommes les frères aînés de toutes les nations qui habitent avec nous sur ce continent.

Nos pères ont été vaincus glorieusement par la nation qui a mis plus d'efforts, de générosite pour nous combattre que notre mère n'en avait malheureusement mis pour nous défendre. Nous n'avons pas pour cela perdu l souvenir de notre mere. L'Angleterre a droit à nos affections comme la patrie qui nous a donné nos grandes et belles institutions.

Noble Angleterre, qui a assez de gloire dans son drapeau pour abriter même les fils des croisés. Nous sommes véritablement les fils des Croisés, et nous descendons des Croisés. Nous avons conservé précieusement l'hér tage de nos pères, et nous arrivons jusqu'à Pie IX par nos Zouaves Pontificaux.

Il n'y a pas de pays où le canadien ne se soit porté... Les échos de toutes les parties de l'Am rique ont redit la valeur et l'héroïsme de nos ancêtres. Partout nos pères ont laissé des traces de leur grandeur et de leur courage. A Carillon ils ont combattu les ennemis de la France. A Chateauguay, ils eurent le cœur assez loyal pour défendre de la même manière le drapeau de l'Angleterre. (Applaudissements.).....

Et de nos jours. lorsque l'Italie révolutionnaire déclara la guerre au Pape, les Canadiens furent les premiers à voler au secours du Chef de la Religion. Ils prirent les armes pour défendre le Sait-Siège et eurent à affronter vailllamment la mitraille piémontaise, comme nous le prouve le bras mutilé du noble soldat que je vois devant moi en ce moment (allusion à M. le chevalier La ocque qui se trouvait près de M. Chapleau.)..... Animons-nous des belles traditions du passé, dont nous avons droits d'être fiers.....

Soyons-unis, et nous verrons encore de beaux jours. Si on émigre, c'est que le nid est trop étroit pour contenir les petits. Malgré leur jeunesse ils ont déjà l'œil assez grand et assez fort pour envisager l'a gle de la République américaine et les étoiles du drapeau étoilé.

M Frechettz. C'est un grand honneur pour moi de prendre la parole dans cette journée qui est estinée à laisser des souvenirs vivaces dans la mémoire de tous ceux qui y auront participe. Cette belle démonstration a éveillé en moi des souvenirs bien cuisants, car elle m'a rappelé l'époque où les circonstances m'ont forcé à aller chercher du pain dans la république voisine. Aussi, lorsque je voyais ce matin la belle réception fait aux Canadiens des Etats-Unis, je ne pouvais maîtriser mon émotion. Les autres n'accueillaient que nos compatriotes, pour moi c'était plus, c'etaient des compagnons d'exil, et Dieu sait si la parenté du malheur créé des liens chers pour le cœur humain. (App.)

En voyant ces magnifiques bannières, ces sociétés que le souvenir national a formées à l'étranger, et dont j'ai eu l'honneur de faire partie, en voyant ce spectacle, je n'ai pu maîtriser mon emotion, et je me suis rappelé les cinq belles années que j'ai passees aux Etats-Unis. (Appl)

Ces fanfares, je les connaissais, ces bannières je les avais vues, elles me rappelaient non-seulement la patrie que j'ai pleurée à l'étranger, mais la patrie si noble et si hospitalière, cette Amerique que j'aime encore et que tous, les canadiens

auxquels elle a donné abri ne peuvent se défendre d'aimer.. (Appl.)

L'amour de la patrie ne doit pas nous rendre injuste envers les autres peuples, il existe aussi le patriotisme de la philosophie celui qui animait Lafayette lorsqu'il venait défendre la cause de l'émancipation de l'Amérique et qui inspirait nos pères lorsqu'ils sont venus porter la civilisation au Canada. (Adpt.)

J'étais appelé à répondre à la fête du jour, ce toast prime tons les autres et il me faudrait faire un long discours pour rappeler tout ce qui s'y rattache ! C'est un toast à notre histoire de trois cents ans d'héroïsme et de gloire, c'est un toast à la patrie et aux canadiens qui ont su conserver le souvenir sacré de la patrie.)Applaudissements redoublés.

L'enseignement que nous devons tirer de cette solemnité, je ne le dirai pas aujourd'hui, je craindrais d'aborder le terrain de la politique, et dans un jour comme celui- i on doit oublier les divisions. Je vous dirai seulement : travaillons à réunir les tronçons épars de notre nationalité, car ce n'est que lorsque nous serons réunis que nous pourrons former un peuple célèbre et fort.

La santé de la France fut bue avec empressement et émotion. La fanfare joua la " Marseillaise."

Le président proposa la santé " A nos frères des Etats-Unis."

La fanfare joua l'air touchant : " Un canadien errant banni de ses foyers " et M. Gagnon, rédacteur de l'*Etendard National* et l'un des organisateurs de la démonstration répondit d'une manière vraiment admirable.

M. Gagnon s'exprima en ces termes :

M. le Président,

Compatriotes,

Depuis quelques années les Canadiens des Etats-Unis lisaient avec une émotion bien vive, avec un sentiment de joie et de tristesse tout ensemble le compte-rendu de vos banquets patriotiques. Fiers et heureux, ils étaient, en voyant qu'ils n'étaient pas oubliés et qu'à chaque retour du 24 Juin, on avait une bonne parole à leur adresse. Cette marque d'attention fraternelle allait à leur cœur et leur rappelait la patrie avec ses joies et ses fêtes, ils s'attristaient de n'avoir pu chômer avec vous ce jour béni de la St. Jean-Baptiste, qu'ils celèbrent avec tant d'éclat sur la terre étrangère. Aussi, dès que leur est parvenue votre invitation de venir se joindre à vous pour faire du 24 juin 1874 une démonstration nationale proprement dite, y ont-ils répondu avec enthousiasme? Ils sont venus 18,000 et 60 sociétés sont ici représentées.

A la suite d'un hiver exceptionnellement difficile sous le rapport financier, ils n'ont pas craint les frais des préparatifs, mais spontanément ils ont dit : On nous invite au pays, la patrie nous appelle, Allons ! Et de l'Est, de l'Ouest, du Nord, du Sud, des Etats Unis, ils sont accourus à Montréal, et par ma bouche, ils vous offrent leurs remérciements pour l'estime que vous leur témoignez en présentant une santé en leur honneur.

Vous avez bu à leur prospérité, à leurs succès, à leur bonheur, merci pour eux.

Ils méritent, messieurs, cette attention de votre part, car ils sont vos frères par l'origine, par la foi, par le patriotisme. Je me permets de vous les faire connaître tels qu'ils sont, afin qu'on ne puisse les accuser de forfanterie. Je laisse là le rôle officiel qu'on m'a confié, et je m'adresse à vous comme journaliste canadien. Comme tel je suis de leur nombre sans être avec eux, car avant de leur appartenir j'appartiens à mon pays.

Vivant depuis six ans au milieu de mes compatriotes émigrés, ayant pris part à tous leurs mouvements patriotiques depuis cette époque, et je les connais, je les comprends et je puis, comme je viens de le dire, être leur panégyriste sans qu'on les accuse de se glorifier eux-mêmes.

Les jugeant tels qu'ils sont, sans recher cher les causes et les raisons plus ou moins plausibles de leur émigration, je vous dis en toute sincérité que vos frères des Etats-Unis méritent l'estime que vous semblez vouloir leur accorder et qu'ils font honneur à la nationalité qui les a produits comme au pays qui les a adoptés. Jetés au milieu de 38 millions d'hommes de croyances et d'origines différentes, leur patriotisme s'est développé et ils n'ont rien perdu de leur foi religieuse.

Hommes sans instruction, pour la plupart, venus des paroisses, car l'émigration des villes est la moins considérable, ces gens n'avaient jamais sondé leur cœur pour savoir si le patriotisme y avait de profonde racines.

Mais, à l'étranger, messieurs, ce qui était à l'état de rudiment est devenu action, le sentiment est devenu puissance.

L'association inconnue dans nos campagnes, fait leur force là bas. On s'associe dans les grands centres pour lutter contre les forces occultes, le travail lent mais sûr de l'élément étranger qui nous enveloppe, et pour conserver ce trésor précieux que nous a confié notre patrie, notre foi et notre langue.

Il y a aux Etats-Unis 85 Sociétés nationales Canadiennes-Françaises et 60 d'entre elles ont envoyé des représentants à cette grande fête. Lorsqu'il s'agit de démonstration propre à jeter de l'éclat sur la nationalité canadienne-française, toujours,

messieurs, vous trouverez vos frères des Etats-Unis au premier rang.

Ils ont le cœur canadien et dans le cœur du travailleur émigré il y a des vertus chrétiennes et des vertus sociales qui prennent de jour en jour leur expansion. Ces enfants si nombreux dont la patrie pleure l'absence, sur le sort desquels elle s'inquiète à bon droit, ne l'oublient pas dans leur exil, mais au contraire, leur patriotisme s'épure et lorsqu'ils pourront y revenir, ils n'en auront que plus de dévouement pour leur pays. Compatriotes, ne nous désespérons pas. Notre nationalité subsistera malgré les jours d'orage qui semblent poindre à l'horizon de son existence.

Tant qu'une nationalité produira des hommes qui, sur la terre étrangère, répondent à l'amalgame des croyances et des origines par ces devises qu'ils placent sur leurs drapeaux : " Avant tout soyons canadiens," Notre Religion, Notre Langue et Notre Patrie." Tant qu'une nationalité produira des hommes comme ceux du 24 Juin 1874, jamais, non jamais, cette nationalité ne disparaitra

La religion et la patrie béniront ces enfants dévoués qui, à l'étranger, professent si pieusement leur culte, et nous, messieurs, nous les estimerons davantage, et de plus en plus ardemment, nous souhaiterons leur retour.

Si nous voulons subsister comme nationalité distincte en Amérique, si nous voulons que les luttes héroïques de nos ancêtres n'aient pas été vaines, il nous faut l'union de toutes nos forces.

Si nous parvenions à grouper 1,200,000 des nôtres dans la province de Québec sur cette terre rougie du sang de nos pères, illustrée par leurs travaux et leurs vertus, nous formerions un noyau d'hommes qui, sous l'égide de la religion, prouverait au monde entier que l'esprit religieux et chevaleresque de la France du 15e et du 16e siècle a survécu, quelque part, à trois siècles d'impiété et d'égoisme. Dispersés aux quatre points de l'Amérique nous serons de plus en plus impuissants. Que cette grande réunion de notre peuple nous profite, formons en ce beau jour l'alliance nationale. La main levée vers les noms de nos gloires nationales, qui ornent les murs de cette enceinte, jurons d'être toujours unis dans l'avenir. Depuis un demi siècle nous nous sommes faits les bienfaiteurs d'autres nationalités qui, aujourd'hui, méconnaissent et foulent aux pieds nos droits. Jusqu'à ce jour nous avons été un peuple de sacrifices.

Travaillons maintenant, un peu pour nous. Il en est temps, car notre prestige s'en va. Puisque dans ce siècle positif le nombre, la force priment le droit, devenons forts par l'union, par la concentration. Les hommes revivent dans leurs actions. Les fruits de leur vie sont la nourriture de leur postérité.

Ceux qui dorment dans la poussière, dont nous célébrons aujourd'hui les vertus et dont nous honorons la mémoire, nous ont légué l'histoire de toute leur vie pour modèle. C'est notre devoir de faire en sorte que notre nation soit digne de leurs travaux et de leurs vertus, si nous voulons que leur mémoire soit immortelle, assurons l'existence perpétuelle de l'élément canadien français.

Pour cela, il nous faut grouper nos forces, il faut le retour au pays de la majorité de ceux qui l'ont laissé ; à cette grande œuvre les canadiens des Etats-Unis s'associeront de tout cœur, ils seront toujours prêts à revenir à la patrie quand celle-ci sera prête à les recevoir.

Compatriotes de la Province de Québec, unissez-vous, ne vous divisez pas sur des questions de troisième et de quatrième ordres, lorsque l'existence de notre nationalité est menacée.

Travaillez tous ensemble à la prospérité de votre Province, et vous parviendrez à y créer l'abondance et l'industrie.

Vos frères des Etats-Unis s'empresseront alors de revenir vers la patrie.

Saluant avec respect le glorieux drapeau de la nation qui les a si généreusement accueillis, ils prendront la route de la frontière, apportant avec eux leur expérience dans les arts et l'industrie. Ils viendront offrir à leur pays la force de leurs bras, le dévouement de leur cœur et de leur intelligence.

M. Houde, rédacteur du *Foyer Canadien* et l'un des membres du comité, répondit aussi à la même santé. Il s'attira de vifs applaudissements et sut entretenir très-éloquemment son auditoire.

Le président fit part à l'assemblée d'une dépêche qu'il venait de recevoir des Canadiens de Vancouver.

Cette dépêche est conçue en ces termes : Les Canadiens-Français du Pacifique se joignent à leurs frères de l'est dans la célébration de la fête nationale.

Applaudissements.

A la santé " à nos sociétés nationales " la fanfare joua " Vive la Canadienne " et M. Oscar Dunn, rédacteur de l'*Opinion Publique* prononça le magnifique discours qui suit :

M. le Président, Messieurs,

En ce jour unique qui voit réunis sous les mêmes étendards les représentants de tous les groupes canadiens-français disséminés, dispersés par la fortune sur ce vaste continent une pensée a dû venir également à tous les esprits et pénétrer tous les cœurs : en célébrant cette fête nationale, nous portons naturellement nos re-

gards vers le passé, nous nous souvenons des hommes courageux qui ont fait notre nationalité ce qu'elle est aujourd'hui, qui ont combattu pour nos droits, qui, en un mot, ont préparé le présent dont nous jouissions et sur lequel nous rêvons d'asseoir un avenir brillant pour nos successeurs dans la vie ; nous pensons à " nos gloires nationales."

Autrefois, dans les repas solennels, après avoir fait des libations aux dieux de l'Olympe, on buvait aux mânes des aïeux et des citoyens dont le génie, les vertus les grandes actions avaient honoré la patrie. Cette coutume traditionnelle de l'antiquité a-t-elle sa raison d'être chez un peuple naissant, dont les annales datent d'hier dans la chronologie des siècles? Avons-nous, nous aussi, dans notre patrimoine national, des noms illustres, avons-nous des "gloires ?" Oui, MM. et ne craignons pas de nous en vanter. Depuis Louis Hébert, le premier colon du Canada, jusqu'à George Cartier, le dernier de nos morts illustres, la liste est longue de ceux qui ont bien mérité de ce pays.

Livré, sous la domination française, aux vicissitudes de mille événements divers mal gouverné, exploité le plus souvent au profit des mignons du pouvoir ; et, sous la domination de l'Angleterre, abandonné de ses principaux citoyens, oublié de son ancienne mère-patrie, en butte à la malveillance, même aux persécutions de ses nouveaux maîtres, le Canada-Français a présenté durant cette période mouvementée le spectacle le plus étrange comme le plus beau. Amant passionné de la liberté, qui est pour ainsi dire le culte naturel de tout cœur français, mais sage et fidèle observateur des lois, le peuple n'a cessé de réclamer le respect de ses droits, en donnant lui-même l'exemple du respect de l'autorité constituée. L'amour de la patrie est un sentiment inné chez l'homme, et nos ancêtres en ont donné des preuves qui ne diffèrent pas de celles que chaque nation met à son propre compte ; mais où se manifeste l'originalité de leur patriotisme, c'est dans la persévérance de leur foi nationale après la cession du Canada à l'Angleterre. Montcalm, Lévis, et tous les hommes de cœur que la France nous a fournis, sont des grands noms sans doute et dont nous sommes fiers à juste titre, parce qu'ils appartiennent bien à notre héritage, mais, permettez-moi de le dire, MM., à cette gloire gagnée sur les champs de bataille, à ce patriotisme exprimé par le combat, c'est-à-dire d'une manière dont chacun trouve l'inspiration dans son cœur, à laquelle suffit parfois la seule impulsion d'une nature généreuse, je préfère la résolution calme du citoyen qui, se voyant abandonné par le chef de la nation, séparé par les mers du foyer où la colonie pouvait trouver chaleur et vie, laissé à ses seules ressources, ne désespère pas cependant de cette petite famille française, de ce rameau séparé de son tronc. Il a foi en Dieu, il a confiance en lui-même, et il se dit que le rameau, planté dans cette terre féconde d'Amérique, pourra non-seulement conserver sa verdeur, mais devenir par la suite un arbre puissant. Il sait que la conquête n'a pas altéré le sang de ses veines, et il se dit, lui aussi, que le mot impossible n'est pas français. Il se met à l'œuvre. Mais quelle oeuvre, Messieurs ! Il n'est plus ici question de courir au devant des canons et de vaincre ou mourir. Cette action paraîtrait toute simple à leur valeur et satisferait leur amour de la gloire en leur promettant une place dans l'histoire ; mais leur tâche est différente. Ils ont maintenant à lutter jour par jour, d'une année à l'autre, sur des questions étroites, toutes locales, sans bruit, avec la certitude que seule une poignée de français saura ce qu'ils font et leur en sera reconnaissante, et, par contre, avec l'incertitude du succès, sans voir distinctement dans l'avenir possible de leur nationalité. Ah ! MM, voilà où il fallait du courage, ce véritable courage civique qui naît de la solidité des convictions soutenue par le patriotisme Honorons la mémoire des grands hommes qui ont combattu pour notre cause les armes à la main ; ils ont à nos yeux le double mérite de nous rappeler directement la France et d'être pour nous la plus noble ascendance : mais gardons-nous d'accorder une moindre estime aux citoyens indomptables qui, sous la domination anglaise, ont fait à notre nationalité la position qu'elle occupe maintenant. L'histoire des peuples n'offre peut-être pas un autre exemple de tant de courage et de bon sens, ces deux qualités mères de l'homme politique. Jetez un coup d'œil en arrière, comptez et mesurez les obstacles, puis voyez le présent, et dites-moi si jamais peuple en danger de périr a été mieux servi par ses chefs ! Assurément ceux qui croient à la protection de la Providence sur notre famille nationale ne manquent pas de faits pour justifier leur croyance.

Après la conquête nos pères ont montré un attachement inébranlable à leur nationalité, une foi constante en l'avenir, et une habileté consommée dans la conduite ; désintéressés, et, par suite, facilement unis pour la lutte, ils ont été forts, ils ont pu accomplir de grandes choses. Ils ont fait souche de peuple, de nationalité française sur ce continent anglais, et il me semble que cette gloire est une des plus nobles qu'il soit possible d'envier. Gouverner un pays puissant et dont la grandeur est solidement assise depuis des siècles, est sans doute une tâche digne des ambitions éle-

vées : mais *faire une nation*, attacher son nom à la naissance, au développement, à chaque progrès d'un peuple, voilà une fortune rare qui peut tenter les meilleurs génies. Washington est plus grand dans l'histoire que le plus célèbre des premiers ministres d'un vieux pays. Tel a été le rôle des hommes que nous honorons Non seulement ils ont *conservé* la Nouvelle-France dans ses traditions, pendant que la Louisiane, l'Illinois, le Michigan devenaient anglais ; mais de plus ils ont *fondé* une nationalité qui va tous les jours s'affermissant et se développant. Honneur à eux, cent fois honneur !

En rappelant la mémoire des pères de la nationalité, nous ne pouvons nous empêcher de partager les regrets que doivent éprouver nos frères qui, laissant les foyers de la famille canadienne-française, ont cessé de travailler au champ paternel et vivent aujourd'hui sur la terre étrangère. Ah ! messieurs, vous qui êtes venus ici pour nous prouver que le nom de la patrie reste toujours gravé dans vos cœurs, vous comprenez comme nous la grandeur de la mission accomplie par ces hommes vénérés et vous regrettez sans cesse que leurs nobles actions ne puissent vous servir d'exemples dans votre vie nationale A votre respect pour leur mémoire se mêle un profond sentiment de tristesse, car le sol que vous habitez est stérile pour vous en souvenirs nationaux Il vous rappelle un passé glorieux sans doute, mais auquel vous êtes étrangers, votre patrie est ailleurs, et votre patriotisme, ce sentiment si naturel, ce besoin du coeur, doit traverser la frontière pour trouver son aliment. Vous vivez sur les rivages des fleuves de Babylone en pensant à Jérusalem. Je ne discute pas ici les circonstances qui vous ont conduits en exil ; je me dis seulement : Comme vous devez être malheureux de ne posséder point chez vous ces traditions nationales qui forment en quelque sorte le complément des affections de famille et qui donnent au foyer domestique sa plus grande noblesse en le constituant le sanctuaire de la patrie et l'ecole des devoirs publics ! Votre travail est stérile au point de vue national, et je me figure votre désir incessant de venir de nouveau habiter le Canada.

Que de forces, MM., nous jetons à tous les vents ! Et quel surcroît de puissance nous aurions si nous étions tous groupés dans cette province de Québec, assez vaste pour contenir une grande nation, assez riche pour la nourrir ! Le fait de notre dissémination constitue pour nous le principal problème national. On a dit parfois qu'en nous répandant sur tout le continent, nous étions des précurseurs J'avoue que j'ai peu de confiance dans une armée qui s'éparpille ainsi, et je préfère celle qui s'adosse de près à un quartier-général et dont les mouvements rayonnent d'un centre unique au lieu de partir de plusieurs centres isolés les uns des autres. Au milieu d'une société démocratique surtout, il ne faut pas oublier que l'on n'est fort que par ses représentants élus, c'est-à-dire par le nombre dominant sur un point donné. Si vous étiez tous avec nous dans cette province, votre influence serait directe et immédiate sur le parlement.

Au fait la question est de savoir si nous voulons, oui ou non, fonder un peuple indépendant. Si nous n'entretenons pas cette noble ambition, si nous consentons à tourner le dos à notre passé, si tous les travaux, les luttes et les souffrances de nos glorieux devanciers ne nous obligent pas en honneur ; dispersons-nous, c'est bien ; promenons notre fortune dans tous les pays étrangers. Mais si nos regards portent plus haut, et si nous voulons être quelque chose par nous-mêmes et pour nous-mêmes, et avoir une patrie qui soit bien réellement à nous, songeons-y bien, il faut serrer nos rangs, il faut nous réunir tous sur un même point de territoire. A cette condition seule nous donnerons notre pleine mesure parmi les peuples, car la première condition d'existence nationale pour un peuple, c'est d'être localisé, fixé au sol. Une patrie est un domaine borné par une frontière ; choisissons la nôtre.

Le problème est simple pour nous : être ou ne pas être. Etre, c'est établir nos demeures dans un rayon déterminé, exploiter les richesses naturelles du sol, diriger nos pensées vers une même aspiration de grandeur, aimer et servir le même pays. Ne pas être, c'est nous disperser à l'étranger, travailler toujours sans fruit pour la patrie, conserver, il est vrai le respect des ancêtres, parceque ce sentiment s'impose à tout homme qui a conservé la dignité de sa nature, mais rompre forcément la chaîne de leurs traditions. De notre réunion dépend l'avenir. Il faut, MM. que nous allions à vous ou que vous veniez à nous. Portez la conviction dans nos esprits, nous dirons adieu à ces campagnes qui nous ont vu naître et grandir, que nous avons fécondées de nos sueurs, et, comme Enée emportant *les restes de Troie*, nous nous acheminerons vers des régions nouvelles pour y asseoir notre fortune ; mais si vous croyez au contraire que ce pays témoin de la vie et des luttes de vos pères, a droit encore à votre travail comme à l'affection que vous ne cessez de lui porter, n'hésitez pas, hâtez-vous, revenez à nous, revenez au Canada !

Je comprends MM., l'attrait que possède la république américaine. Tout homme qui a respiré l'air d'Amérique a été vivifié, captivé par cette égalité et cette liberté qui y règnent. Mais le Canada est-il inférieur sous ce rapport aux Etats-Unis ? Je ne le crois pas. Si l'on s'en

tient aux mots, on dira sans doute qu'il y a là une république, tandis que nous vivons sous le régime monarchique ; mais les esprits sérieux qui étudient le fond des choses savent que la monarchie dans de certaines conditions peut être " la meilleure des républiques," et si l on recherche la forme républicaine parce qu'elle assure au peuple sa souveraineté et un contrôle réel sur son gouvernement, je ne crains pas de dire que notre constitution est plus républicaine que celle des Etats Unis. D'abord, retranchez de nos institutions le nom du souverain anglais—et c'est à peu près le seul lien qui nous reste—supposez notre Gouverneur élu tous les dix ans par les grands corps de l'état, et vous avez une république de droit : or, quelle différence cela ferait-il, pour la question de gouvernement, avec l état de choses actuel, avec la république de fait que nous avons aujourd'hui ? Ensuite, aux yeux des écrivains les plus autorisés, la constitution des Etats-Unis possède un défaut considérable : la responsabilité personnelle du Président et l'irresponsabilité de ses ministres. Je ne puis qu'indiquer ici cette question ; mais on comprend de suite que, malgré les restrictions constitutionnelles, le Président, durant toute la durée de son mandat, est plus indépendant du peuple que ne le sont les ministres responsables sous notre régime.

J'irai plus loin, et je dirai : Lisez les auteurs, compulsez les qualités et les défauts qu'ils trouvent dans les diverses constitutions des peuples, et vous verrez que la nôtre possède presque toutes ces qualités, échappe à presque tous ces défauts. J'oserais dire qu'elle touche à l'idéal rêvé par les esprits éclairés. Ainsi en France on est à la recherche d'une " république conservatrice ; " ce mot est l'exacte definition du système canadien. Et cette *France Nouvelle* dont Prévost-Paradol, dans une page admirable, traçait le plan, elle existe ici, libre, heureuse, solidement organisée.

Eh bien ! Messieurs, cette constitution modèle, c'est à nos illustres devanciers que nous en sommes redevables. Le premier qui ait parlé de " gouvernement responsable " dans ce pays, est un canadien-français, c'est Pierre Bédard, et celui qui a le plus contribué à l'établir, c'est encore un canadien-français, c'est Lafontaine. Notre nationalité a eu cet honneur de fournir les hommes d'état qui ont intronisé la liberté anglaise dans ce pays : c'est la seule vengeance que nous ayons tirée des conquérants. La tradition parmi les nôtres n'a pas cessé d'être une tradition de liberté, liberté sage, légale, respectant les droits d'autrui, ne réclamant pour elle qu'une place au soleil. Nous n'avons jamais été agresseurs ; toujours sur la défensive, nous avons traités autres comme nous voulions être traités nous mêmes. C'est la liberté qui nous a sauvés, et c'est peut-être là ce qui explique qu'elle ait pu avoir des citoyens anglais pour ennemis à une époque de luttes que le présent nous fait oublier

Je dis que certaines luttes sont oubliées. Par exemple, ne croyez pas que les noms des victimes de 37 que vous lisez sur ces murs, soient nos emblèmes du jour ; s'ils l'étaient, nous aurions mauvaise grâce à conjurer nos frères exilés de revenir au Canada. Nous respectons ces hommes de cœur, victimes de l'amour de la patrie, mais ils ne sont point les modèles de notre temps, et cela, pour la bonne raison que nous sommes satisfaits de l'attitude de l'Angleterre à notre égard. Nos vrais modèles sont les grands parlementaires, depuis Bédard jusqu'à Cartier,—le premier entre tous—qui ont su chercher et trouver le salut dans le développement régulier des libertés constitutionnelles. 37 n'est pas une tradition. L'Angleterre, trompée pendant quelque temps nous a ensuite rendu justice, et maintenant le bonheur est notre hôte habituel. La réunion actuelle est elle-même un éclatant témoignage en faveur de nos libres institutions.

Dans une fête comme celle-ci, à tous les titres nous devons honorer nos morts illustrés Leur vie est le plus noble exemple que nous puissions suivre. A vous, Messieurs, exilés d'un jour, elle rappelle des traditions que vous ne voulez ni ne pouvez abandonner sans vous manquer à vous-mêmes. A nous, elle enseigne la persévérance, la liberté, l'union entre nous Puissions-nous un jour, vivant tous dans cette belle province de Québec, poursuivre en commun les traditions du passé, et nous retrouver tous, à pareille date chaque année, pour honorer " nos gloires nationales." !

M. L. O. David appelle à répondre après M. Dunn, à la santé " à nos gloires nationales," s'exprima de la manière suivante :

M. le Président et Messieurs,

En me levant pour répondre au toast porté à nos gloires nationales, je me figure que je suis dans le panthéon que le peuple canadien élevera un jour à ses grands hommes. De tous côtés s'offrent à mes regards des statuts et des tableaux représentant ceux qui ont illustré le nom canadien et les grandes choses qu'ils ont accomplies.

Sur le frontispice de ce temple je reconnais, à ses traits hardis, à ses yeux pénétrants, l'immortel navigateur qui vint le premier prendre possession du

Canada au nom de Dieu et du roi de France.

Voici groupés autour de lui ceux qui continuant son œuvre, bâtirent des villes et des colonies où il avait planté le drapeau de la France. C'est Champlain, digne de jeter les fondements de la ville la plus française de l'Amérique, de cette glorieuse citadelle dont chaque pierre chante la gloire de nos ancêtres C'est Maisonneuve, l'illustre fondateur de Montréal qui avait les vertus d'un saint et le courage d'un héros, et qui méritait qu'on choisit la ville qu'il a illustrée par ses vertus et ses exploits pour être le théatre de la plus belle démonstration nationale et religieuse qui ait jamais eu lieu dans ce pays. C'est De la Verenderie Joliet, de la Broquerie, de Varennes, tous ces hardis découvreurs et pionniers de la civilisation, qui, des bords du St. Laurent portèrent le drapeau de la France dans toutes les parties du continent américain et ouvrirent à la civilisation, des territoires immenses, où des millions d'hommes viennent de toutes les parties du monde bâtir des villes, où ils avaient planté leurs tentes et laisser quelquefois leurs os.

A côté des fondateurs, des pères de la patrie, il me semble voir expirant au milieu des tortures les plus terribles ces héroïques missionnaires, martyrs de leur amour pour Dieu et pour la France, les Brébœuf, les Lallemant, les Lejeune et plusieurs autres ; tous ces prêtres admirables, qui à l'exemple des Ollier, aidèrent nos pères à endurer leurs misères et leurs souffrances en les partageant, et furent les anges-gardiens de la nationalité canadienne française.

Ces grands évêques les Laval, les Brianel, les Plessis, les Lartigue, dont le dévouement n'a cessé de produire des œuvres et de créer des institutions qui sont autant de boulevards destinés à conserver l'héritage sacré de nos pères.

Quels sont donc ces hommes à l'air chevaleresque, qu'ombrage un drapeau français troué par les balles, déchiré par la mitraille ?

Ce sont ces guerriers si braves et si glorieux, tels que la France sait les produire ; ces dignes compatriotes des Bayard, des Duguesclin, des Jean Bart et des Tourville, qui ont répété sur le sol de la Nouvelle-France, l'histoire des exploits et des faits d'armes de la vieille France, chevaliers sans peur et sans reproche dont le sang a coulé pendant plus d'un siècle dans les champs glorieux de la vieille Acadie, aux bords de la Rivière Rouge, dans des combats gigantesques où ils avaient pris l'habitude de se battre un contre dix, un contre vingt, et de remporter la victoire.

Voyez au premier rang Lemoyne et ses sept fils, les Macchabés de la Nouvelle-France, qui presque tous périrent les armes à la main en vendant chèrement leur vie. Celui-ci est d'Iberville, le plus illustre de la famille, qui rendit les armes de la France si redoutables depuis la Baie d'Hudson jusqu'à la Louisiane, passa sa vie à gagner des victoires, se battait en canot d'écorce contre des navires de guerre et prenait presque seul des villes.

Auprès de ces héros, voici les d'Aillebout, les Daulac, les Lambert Closse et les Lebert qui vinrent à bout d'empêcher les Iroquois d'étouffer la petite colonie de Ville-Marie dans son berceau en lui faisant un rempart de leurs corps, en s'exposant vingt fois par jour à la mort et au martyr. On ne peut faire un pas dans Montréal, à l'endroit même où nous sommes en ce moment, sans mettre le pied sur de la terre arrosée par le sang de ces héros.

Mais continuons. Voici les Vaudreuil, les de Rouville, les de Chambly, les de Montigny, les de Boucherville, les d'Eschambault, les de Contrecœur, les Juchereau, les de Gaspé, les de St. Ours et combien d'autres.

Quel est donc ce brave qui tombe frappé d'une balle au moment, ou à la tête de 200 Canadiens et de 900 sauvages, il se précipite sur trois mille hommes de troupes aguerries ? C'est de Beaujeu, le vainqueur de la Monongahéla.

Quelle est cette jeune fille qui du haut des remparts tire sur les Iroquois et les met seule en fuite ?

C'est l'héroine de Verchères qui

prouve que non-seulement on trouve en Canada, à toutes portes, les saintes femmes et les mères chrétiennes qui ont fait la France si grande, mais encore des Jeanne d'Arc.

Et ce champ de bataille où deux à trois mille hommes battent dix à douze mille ennemis, contemplons-le avec orgueil, car s'est Carillon.

Nous voici en face des plaines d'Abraham : une lutte effrayante est engagée ; des deux côtés on se bat avec acharnement, car l'issu de la bataille décidera si le Canada doit appartenir aux anglais ou rester à ceux qui l'ont découvert et conservé au prix de si héroïques sacrifices.

Ils sont là, les braves de Cariilon,les débris de cette héroïque noblesse française, décimée dans les derniers combats, mais décidée à conserver même dans la défaite l'honneur du drapeau.

Quelle lutte grandiose et tragique que celle où l'on vit les deux chefs des armées ennemies, le vainqueur et le vaincu tomber ensemble sur le champ de bataille, presque enveloppés dans le même linceuil. O Wolfe et Montcalm vous étiez dignes qu'on vous élevât un monument commun sur les lieux témoins de votre mort et de votre valeur.

A côté de ce tableau j'en vois un autre aussi émouvant : il représente la dernière victoire que nos pères remportèrent un an après, sur ces mêmes plaines d'Abraham, sous les ordres de Lévis, victoire glorieuse, mais inutile, puisque la France ne vint pas à leur secours.

Saluons en passant le Colonel de Salaberry qui prouva à Chateauguay que les Canadiens Français n'avaient pas perdu l'habitude de se battre et de vaincre un contre dix et passons à un autre groupe.

Voici les grands citoyens qui ont si vaillamment continué dans l'arène politique les luttes que nous avions faites sur les champs de bataille pour la conservation et l'honneur de notre race. Le drapeau anglais a remplacé sur la citadelle de Québec le drapeau blanc : Nous somme devenus sujets de l'Angleterre. D'autres luttes commencent. Cette fois il s'agit de disputer à un pouvoir arbitraire nos libertés politiques , nos droits religieux et nationaux ! ! !

Voici les patriotes !

Saluons les avec respect, car ils ont prouvé que dans les luttes politiques comme sur les champs de bataille, le nombre pouvait nous écraser, mais nous déshonorer jamais.

J'apperçois dans ce groupe Joseph Papineau, le patriote loyal et désintéressé, Pierre Bédard, l'un de nos plus grands hommes d'état, qui comprit, le premier, que, dans le gouvernement responsable se trouvait notre salut, et la paix du Bas-Canada ; Bédard qui fut jeté en prison pour avoir reclamé les droits de ses compatriotes et refusa d'en sortir tant qu'on ne lui ferait pas subir son procès ; Louis Joseph Papineau, le grand orateur, le tribun populaire dont la voix éloquente nous a autant fait respecter que l'épée des d'Iberville, des Montcalm, et des de Salaberry, Norbert Morin, l'honnête homme, le citoyen vertueux dont le génie égala la modestie ; Lafontaine qui sut tirer d'une constitution faite pour nous perdre les germes de liberté qu'elle contenait ; Sir Paschal Taché, Drummond et plusieurs autres morts ou vivants dont les noms seront historiques. Parmi ces défenseurs de nos libertés politiques, je reconnais aussi Ludger Duvernay l'un des premiers de la Presse dans ce pays, le fondateur de la Société St. Jean-Baptiste dont le souvenir doit occuper la première place dans un jour comme celui-ci.

Mais quel est donc ce groupe en deuil dont la vue arrache des larmes aux âmes sensibles patriotiques ?

Ce sont les victimes de 37.

C'est Chénier, tombant à St. Eustache comme un héros, Chénier qui dit aux braves qui lui demandent des armes, " Attendez, vous prendrez les fusils de ceux que nous aurons tués. " Chénier dont les ennemis auraient dû manger le cœur, au lieu de le porter au bout de leurs baïonnettes, afin de s'en donner. C'est Cardinal, De Lorimier, Duquette, Narbonne expiant sur l'échafaud le crime d'avoir aimé la patrie. On appelle leur dévouement une

folie ! Plût au ciel qu'il n'y eût dans le monde que de ces folies sublimes qui font les héros et sauvent les nations.

Oh ! oui, à vous ce toast, nobles victimes de la liberté, infortunés compatriotes arrachés si jeunes encore aux affections de la famille, aux illusions de la vie ! Honneur à l'échafaud sur lequel vous êtes morts, car de cet instrument de supplice et d'infamie vous avez fait un piédestal de gloire.

O généreux patriotes et vous tous vaillants guerriers, fondateurs de la nationnalité Canadienne-française, qui avez souffert pour la patrie, puisse la démonstration dont Montréal est le théâtre, en ce moment, vous récompenser un peu de vos sacrifices et de votre dévouement.

Voyez comme ils sont venus de toutes les parties du continent américain, ces Canadiens-Français pour affirmer aux pieds des autels de la patrie, leur foi et leur fidélité aux nobles exemples que vous leur avez donnés.

Voyez comme ils sont restés dignes de vous, ces canadiens des Etats-Unis, comme ils ont conservé au milieu des nations étrangères les traditions de la patrie, le souvenir des lieux sacrés qui les ont vu naître. Leur première pensée en mettant le pied sur le sol étranger a été d'élever des autels à leur Dieu et de consacrer certains jours au culte de la patrie.

Voyez ces nobles enfants de l'Acadie, les martyrs, inébranlables aujourd'hui comme autrefois en face de la persécution, et les représentants de cet autre petit peuple de la Rivière Rouge, persécuté lui aussi parcequ'il veut conserver le sol et les traditions nationales que ses pères lui ont légués. N'êtes-vous pas contents de vos descendants ?

Il me semble que s'il leur était permis de répondre à cette question, ils nous diraient :

"Nous sommes satisfaits, nous avons " aujourd'hui la preuve que notre saug " n'est pas tombé sur une terre ingrate. " Mais rappelez-vous que si vous n'a- " vez pas à lutter comme nous sur les " champs de bataille pour la patrie; il " est d'autres dangers moins apparents " mais aussi funestes qui menacent vos " destinées. Ce grand danger, c'est " l'émigration, fléau plus terrible que " la guerre, torrent dévastateur qui " mutile l'arbre national et menace de " le faire mourir.

" Ce ne sont plus des guerriers qu'il " vous faut maintenant, mais des légis- " lateurs qui sachent détruire ce fléau, " arrêter ce torrent.

" Faites votre devoir et soyez con- " fiants dans l'avenir. La race fran- " çaise ne périra pas plus en Amérique " que dans l'Europe, car elle a pour " mission de porter à travers le monde " les lumières de la foi et de l'intelli- " gence ; *Gesta Dei per Francos.*

Le Président lut ensuite une dépêche conçue en ces termes, venant de Kankakee, Illinois : " 5 000 canadiens se joignent à leurs frères du Canada pour célébrer de coeur la fête de la St. Jean-Baptiste."

Le président de la société St. Jean-Baptiste de Manitoba, a aussi envoyé la dépêche suivante qui fut reçue avec de vifs applaudissements. " Les canadiens de l'ouest félicitent sincèrement leurs frères du Canada." *Vive la canadienne !*

Une dépêche de circonstance arriva des canadiens de New-York et eut le même accueil.

Alors le Président proposa la santé " Aux sociétés sœurs de la Puissance."

M. HECTOR FABRE.

M H. Fabre, invité à répondre à son tour à la santé des sociétés sœurs de la Puissance du Canada s'exprima en ces termes :

M. le Président,—Messieurs,—L'heure avancée de la soirée ne me permet pas de répondre longuement à la santé à laquelle vous me faites l'honneur de m'inviter à répondre. Comme représentant de la Société St. Jean-Baptiste de Québec, je dois cependant vous apporter l'expression des souhaits et des vœux de mes concitoyens en ce beau jour de Fête Nationale. On a parlé d'une espèce de division, de jalousie, qui existerait entre Montréal et Québec, à l'occasion de cette démonstration. La preuve que cette jalousie n'existe pas, c'est que la Société de Québec a envoyé ici des représentants pour assister à la Grande Fête Nationale, et qu'elle a même choisi pour son délégué un ancien Montréalais. La ville de Québec nous a chargés de remercier les citoyens de Montréal de l'initiative qu'ils ont prise en cette circonstance, en offrant leur ville pour lieu de réunion des Canadiens et en organisant cette manifestation admirable.

Pour la gloire de Québec, je ferai cependant une réflexion à ce propos. Si nos amis, les Canadiens des Etats-Unis, veulent retrouver le Canada d'autrefois, ils devront pousser jusqu'à Québec. Québec est la ville vraiment française et canadienne par excellence de toute la Puissance. Montréal, c'est déjà l'Angleterre, et un peu même les Etats-Unis.

Dans les familles, il y a ordinairement deux sortes de membres; les membres aventuriers et voyageurs, et les membres sédentaires. La famille canadienne a eu ces deux classes d'enfants. Nos frères des Etats-Unis sont les plus aventuriers, les plus audacieux, nous, citoyens de Québec, sommes des sédentaires. Nous n'avons pas changé. Nous avons conservé ici ce que nos frères se sont chargés de répandre au dehors. Nous sommes restés au foyer, vous en avez répandu la flamme au dehors.

Vous vous trouvez dans un excellent moment, un moment d'union et de concorde. Mais je ne vous garantirais pas que, si vous reveniez la semaine prochaine, vous ne verriez pas un spectacle différent. Ce soir, nous avons vu le gouvernement local et le gouvernement fédéral fraterniser ensemble. J'ai remarqué que M. Fournier, notre nouveau ministre de la Justice, avait été applaudi par les conservateurs, et M. Ouimet, premier-ministre de Québec, par les rouges. Moi-même je me suis surpris à applaudir M. Ouimet, (applaudissements et rires) et j'ajoute qu'après l'avoir entendu, je ne m'en suis pas repenti.

Le spectacle que nous offrons aujourd'hui, en ce moment d'union et de concorde, j'espère que nous pourrons l'offrir encore à nos compatriotes des Etats-Unis. Eux sont unis, ils nous en ont donné des preuves aujourd'hui; ils sont tellement unis qu'ils me font douter qu'ils soient encore français (rires). Essayons de lui emprunter cette qualité, qui nous a fait plus ou moins défaut jusqu'ici. Ils font honneur à notre pays à l'étranger, par leur esprit de patriotisme et d'union. Remercions-les pour la manière dont ils font honneur à notre patrie commune. Si nous représentons le passé, ils représentent l'avenir.

M. JOSEPH TASSÉ.

M. le Président, Messieurs,

J'ai lu quelque part que les tourments de la parole publique arrachèrent un jour à Cicéron ce cri plaintif : " Quel est l'orateur qui, au moment de parler, n'a senti ses cheveux se roidir et ses extrémités se glacer ? " Si le célèbre orateur romain, avec son incomparable talent, a pu faire un pareil aveu, vous ne serez pas surpris qu'en présence d'une réunion aussi imposante, qu'en présence de centaines de représentants de la grande famille franco-canadienne, venus pour ainsi dire de tous les points de ce vaste continent, je me sente dominé par une invincible émotion et surtout par le profond sentiment de mon impuissance à remplir dignement la tâche, que l'on m'a fait l'honneur de me confier.

Or, M. le Président, si jamais j'ai ambitionné le don de l'éloquence, si jamais j'ai désiré de pouvoir dérober un instant aux princes de la parole quelques-uns de leurs subtiles élans, quelque étincelle de leur feu sacré.—c'est bien en cette mémorable circonstance, où je voudrais pouvoir faire entendre des accents mieux inspirés, des accents dignes de cette grandiose manifestation, dignes de ce vaste auditoire, dignes des sociétés St. Jean-Baptiste—des sociétés sœurs—à la santé desquelles on m'a prié de répondre. Mais laissons là ces regrets superflus, et permettez à un ami sincère de son pays de vous exprimer quelques-uns des sentiments, que lui ont inspirés le grand événement, qui nous a valu l'être conviés à ces agapes véritablement fraternelles, à ces agapes véritablement nationales.

Je dois tout d'abord, M. le Président, au nom des sociétés sœurs, féliciter l'association St. Jean-Baptiste de Montréal d'avoir pris l'initiative de cette grande démonstration, qui porte assurément dans ses flancs d'immenses conséquences, et dont l'idée a été suggérée, il y a plus de dix ans, par un homme cher aux Canadiens-Français, M. Rameau. Si j'ai été de ceux qui ont regretté l'inactivité relative de la Société St. Jean-Baptiste de Montréal pendant bien des années, si j'ai été de ceux qui ont cru qu'elle eut pu tenir plus fermement le drapeau national en maintes circonstances importantes, je n'ai pas été non plus le dernier à applaudir lorsque je l'ai vu courageusement à l'œuvre pour s'infuser une nouvelle vie, pour agrandir le théâtre de son action et pour s'asseoir sur des bases larges et durables. Si on a pu croire que son patriotisme a été à l'état latent pendant trop longtemps, il a éclaté tout-à-coup comme la flamme qui, après avoir couvé sous la cendre, éclate soudainement avec une force irrésistible. Si son inactivité a pu paraître trop prolongé, c'était—si vous me permettez cette comparaison—à la manière du roi de la forêt, qui ne semble s'arracher à un long repos, que pour montrer sa force et sa toute puissance.

Oui, ce réveil de la Société St. Jean-Baptiste de Montréal fera époque non seulement dans les annales de cette association, mais dans l'histoire de notre pays, dans l'histoire de la race française tout-entière en Amérique. Car, non content d'avoir entrepris la tâche difficile de la réorganisation de cette société, non content

d'avoir constitué dix-neuf sections, dont une seule compte quatre cents membres, vous avez voulu, infatigables organisateurs de cette fête, que toute la nationalité canadienne vint pour ainsi dire saluer votre glorieux réveil et passer en revue, au jour de la célébration nationale, les forces dont nous pouvons disposer pour combattre les nobles combats de la patrie. Et de suite, comme par un mouvement électrique, sans songer aux obstacles, à la grandeur des difficultés, regardant seulement à l'immensité des résultats à atteindre, oubliant vos divisions ordinaires et n'écoutant que la voix puissante de votre patriotisme, vous fîtes un chaleureux appel à tous les membres de la nationalité, à nos compatriotes dispersés sur la vaste surface du Canada et des Etats-Unis, les invitant à accourir de tous les points, du nord et du midi, de l'orient et de l'occident, pour se réunir à vous, au jour de la St. Jean Baptiste, dans cette belle et grande cité de Montréal, afin de nous prosterner tous ensemble aux mêmes autels, afin de resserrer nos rangs, afin d'affirmer notre union, notre vitalité, comme notre foi invincible dans les destinées des enfants de la France, des descendants de la grande nation sur ce sol d'Amérique.

S'il appartenait, Messieurs, à une société nationale de prendre l'initiative de cette grande croisade, s'il appartenait à une société nationale de convier tous les membres de la famille canadienne à cette fête de la patrie, c'était bien à l'Association St. Jean-Baptiste de Montréal. Car, votre cité l'emporte non seulement sur toutes les autres par son développement commercial et industriel, par la splendeur de ses édifices, par le chiffre de sa population ; non seulement elle renferme le groupe franco-canadien le plus populeux du continent, s'il n'est pas le plus ancien ; mais elle peut encore revendiquer la gloire d'avoir été le berceau des sociétés St. Jean-Baptiste, et d'être l'*Alma Mater* de toutes nos associations nationales, qui nous ont donné en ce jour solennel une si haute idée de leur vitalité et de leur importance.

Oui, c'est ici qu'à germé et que s'est développée la patriotique idée de réunir tous les Canadiens-Français sous une même bannière, sous la protection de St. Jean-Baptiste, afin de pouvoir aux jours de luttes et d'épreuves, se compter, se mesurer, pour défendre leurs libertés civiles, leurs libertés religieuses et leurs libertés politiques, chaque fois qu'elles seraient menacées. La Société St. Jean-Baptiste, une fois fondée, ne tarda pas sans doute à se ramifier, et aujourd'hui elle est devenue un arbre puissant dont les rameaux détachés croissent çà et là depuis les bouches du St. Laurent jusque sur les bords de la Rivière-Rouge, depuis les pittoresques montagnes du Vermont jusque sur les rives lointaines du majestueux Mississippi.

Mais répétons-le hautement, c'est Montréal qui a vu naître l'idée de nos sociétés St. Jean-Baptiste, et c'est M. Ludger Duvernay, l'un de ses plus nobles citoyens, l'un des plus vaillants défenseurs de la cause canadienne, qui a eu le mérite de la mettre le premier à exécution. Nous pouvons même voir de cette salle le vieil édifice de l'hôtel Rasco, où eu lieu plus d'un banquet national en ces jours tourmentés, où le patriotisme se traduisait par des luttes à outrance et de tous les jours contre les ennemis de nos droits, — luttes non moins ardentes, non moins vives, que celles des premiers jours de la colonie, où nos valeureux ancêtres tenaient d'uue main la charrue et de l'autre le fusil pour défendre leur sol sans cesse envahi.

S'il appartenait, M. le Président, à la Société St. Jean-Baptiste de Montréal de prendre l'initiative de ce grand mouvement patriotique, elle peut s'énorgueillir aujourd'hui avec raison du succès éclatant, du succès inespéré, qui a couronné ses efforts. Son appel à tous les Canadiens-Français, son appel à toutes les sociétés soeurs, a produit l'un de ces frémissements électriques, qui remuent spontanément tout un pays, toute une nationalité. Son appel a trouvé partout de l'écho, et les milliers de compatriotes qui n'ont pu participer à ces grandes réjouissances de la patrie, n'en sont pas moins animés des mêmes sentiments, du même patriotisme, et leurs cœurs, j'en ai la certitude, ne battent pas avec moins de force à l'unisson des nôtres.

Les messages de congratulations patriotiques que viennent de nous adresser nos compatriotes de l'île lointaine de Vancouver, comme nos compatriotes de Manitoba, de Ste. Anne, de l'Illinois, et de New York, sont, du reste, la meilleure preuve de l'unanimité des sentiments qui dominent aujourd'hui toute la race franco-canadienne.

Non seulement nous avons vu des milliers de compatriotes venir de tous les coins de la province de Québec—ce boulevard inexpugnable de la nationalité—; non seulement nous avons vu des centaines de canadiens de la province d'Ontario et des représentants du noble peuple acadien venir resserrer les liens politiques et nationaux qui les unissent à nous ; mais nous avons pu contemplersurtout le spectacle inespéré de milliers de compatriotes, expatriés de l'autre côté de la ligne 45ème, partis des régions manufacturières de la Nouvelle Angleterre comme des vastes prairies de l'Illinois et du Minnesota, de l'extrême est comme du *far west* des Etats-Unis, pour venir attester en ce jour leur invincible attachement au sol natal. Oui, c'est avec un indicible

bonheur que nous avons vu un si grand nombre de ces compatriotes émigrés figurer, ce matin, dans les rangs de notre immense procession, revêtus de magnifiques costumes, des insignes de leurs sociétés respectives, défilant fièrement dans nos grandes rues, si bien pavoisées, si richement décorées, à l'ombre des couleurs nationales, au son joyeux de nos vieux airs canadiens, répercutés par tous les échos du Mont-Royal, par tous les échos de notre grand fleuve, et donnant un cachet si particulier et si touchant à cette imposante manifestation.

Car, nous qui avons tant de fois gémi sur l'émigration des Canadiens aux Etats-Unis ; nous qui les avons vus si souvent s'arracher à tout ce qui leur était cher, à tout un monde de souvenirs, à leurs parents, à leurs amis, pour aller manger le pain del'exil ; nous qui les avons vus si souvent se disperser, comme autrefois les Troyens, aux quatre vents du ciel, nous étions loin de nous douter que nous serions un jour les heureux témoins d'une pareille réunion de frères. Nous étions loin de caresser l'espoir qu'un jour ils nous reviendraient en légions, pour chômer avec nous la fête de St. Jean-Baptiste, pour discuter avec nous les graves intérêts de la nationalité, pour retremper leur patriotisme à ses sources les plus vives, et pour respirer durant au moins quelques jours, les brises embaumées de la patrie.

Notre cœur saignait alors à la vue de leur éloignement, car nous savions que le Canada perdait en eux la sève, la fleur de sa jeunesse, beaucoup de ses meilleurs enfants, beaucoup de ses plus dignes citoyens, et nous craignions qu'une fois enserrés dans l'étreinte de 36,000,000 d'âmes, qu'une fois jetés çà et là au milieu des flots de ce peuple envahisseur, ils n'y perdissent leur caractère national, leur foi, leurs mœurs et leur langue, qui, suivant l'expression d'un grand poète, sont "les trois nobles joyaux de leur bel héritage."

Dieu soit béni! Toutes nos sinistres prévisions ne se sont pas réalisées, grâce à la vitalité, grâce à la force de conservation de l'élément franco-canadien partout où il s'implante.

Le séjour aux Etats-Unis a été funeste à un grand nombre de nos compatriotes — je ne crains pas de l'affirmer, — mais il n'a pas eu toutes les conséquences désastreuses que l'on en appréhendait. A fur et à mesure que les Canadiens émigrés ont pu s'agglomérer, ils se sont efforcés en beaucoup d'endroits de se donner une organisation sociale complète, ils ont fait élever des églises, des maisons d'écoles, des couvents, et ils ont soutenu leurs prêtres avec beaucoup de libéralité. Leur développement a été tel durant les dix dernières années, qu'ils sont en voie de franciser certains états, de franciser les bords du magnifique lac Champlain, regagnant par leur pacifique envahissement ce que le sort des armes nous a fait perdre, et les seuls districts manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre joints au grand état de New-York comptent, à n'en pas douter, une population franco-canadienne d'environ 300,000 âmes. Les Canadiens de l'ouest sont au nombre d'à peu près 250,000, et tous les voyageurs s'accordent à dire qu'ils ont en général bien conservé les principaux traits du caractère national. Je lisais tout récemment que certaines paroisses de l'Illinois ressemblent en tous points à nos vieilles et bonnes paroisses de la province de Québec, et qu'elles semblent avoir été transplantés comme par enchantement dans cet état.

Nos compatriotes ont acquis tellement d'importance politique, qu'ils ont élu le premier lieutenant-gouverneur de l'Illinois, le regretté Colonel Ménard, et qu'ils ont élu tour à tour plusieurs sénateurs et membres des législatures d'état. Il n'y a pas longtemps, le Michigan envoyait au Congrès de Washington, un sénateur d'origine canadienne, M. Loranger, et l'un des rares sénateurs catholiques, qui siégent actuellement dans cette importante chambre, est un homme qui a également du sang canadien dans les veines, l'honorable M. Bougy, du Missouri.

Dans l'est comme dans l'ouest fleurissent un grand nombre de sociétés St. Jean-Baptiste, et tous ceux qui, comme moi, ont pu assister à quelques-unes de leurs démonstrations patriotiques, peuvent dire avec quel éclat et avec quel enthousiasme, ils savent chômer la fête de la patrie—dont on ne comprend jamais mieux les charmes que lorsqu'on est éloigné.

Somme tout, 500 à 600,000 Canadiens, au moins, sont éparpillés d'un océan à l'autre, dans l'immense rayon que couvrent les Etats-Unis, et il est facile de voir quelle serait notre force, quelle serait notre influence dans les conseils de la nation, si les Canadiens-Français unis aux Acadiens, aux métis du Nord-Ouest, au lieu d'être 1,110,000 âmes, atteignaient le chiffre imposant de près de 2,000,000 d'habitants.

Sans doute il ne sera jamais possible de les faire revenir tous au pays, ceux de l'ouest surtout, vu qu'un grand nombre sont ancrés dans le sol, et sont propriétaires d'une partie de ces vastes étendues de terres, sur lesquelles les LaSalle, les Joliet, les Marquet, sont allés planter les premiers, au nom du roi de France, le drapeau aux fleurs de lis, le drapeau de la civilisation. Mais comme il est bien constaté que des milliers de ces compa-

triotes désirent reprendre le chemin de leur pays, et que le manque de ressources est souvent la seule raison qui les retient sur la terre étrangère, la question de leur rapatriement s'impose forcément à nous et mérite qu'on lui donne la plus sérieuse attention. Mieux vaut favoriser de toutes nos forces leur retour au Canada, que d'encourager, à prix d'or, une émigration étrangère,dont les avantages sont trop souvent problématiques.

Notre pays, je suis heureux de le proclamer, a bien grandi et a bien prospéré depuis le départ du plus grand nombre de nos compatriotes, et beaucoup de ceux qui ont assisté à cette fête, n'ont pas dû être peu surpris de notre progrès et de notre développement depuis un certain nombre d'années. Nous sommes fiers, et avec raison d'être déjà la troisième puissance maritime, en attendant que nous arrivion au second plan; nos ressources naturelles de tout genre sont illimitées et nous commençons à les exploiter sur une grande échelle; notre industrie fait de rapides progrès, notre pays est en voie de se couvrir d'un réseau de chemins de fer, et le sifflet de la locomotive se fera entendre avant longtemps dans les gorges les plus reculées de nos montagnes. Notre Nord-Ouest renferme les terres les plus fertiles de l'univers, dont elles deviendront l'inépuisable grenier, et les bords de ses grandes rivières, de ses lacs géants, se garniront plus tard de belles et importantes cités, les futures rivales de Chicago, de St. Louis et de Milwaukee ; et avant qu'une autre décade ne s'écoule, un chemin de fer sillonnera la région de la Saskatchewan, s'il n'escalade même pas les sommets neigeux des Montagnes Rocheuses.

Nous sommes en mesure de donner du pain, de l'espace et de la liberté—suivant un mot fameux du trop célèbre Chiniquy—et ceux qui voudront revenir au pays n'auront pas à regretter les oignons d'Egypte. La patrie qui, comme une autre Rachel, demande à grands cris les milliers d'enfants arrachés de son sein, leur tend aujourd'hui les bras : qu'ils ne soient pas sourds à ce pressant appel ! Ils doivent y être d'autant sensibles, que le Canada marche aujourd'hui sûrement dans la voie de ses destinées, qu'il est en train de former une grande nation au nord de ce continent, et de réaliser la prédiction du célèbre Montalembert, que notre pays sera un jour le digne rival des Etats-Unis.

Quand bien même, M. le Président,cette grande réunion des Canadiens-Français n'aurait pas pour effet de faire revenir au pays un grand nombre de nos compatriotes des Etats-Unis, elle n'en serait pas moins féconde en résultats.

Cette imposante manifestation a d'abord un caractère unique, un caractère exceptionnel. L'idéede réunir les membres épars de la nationalité canadienne en un jour donné, sur un même point, a été caressée depuis longtemps par plusieurs d'entre nous mais elle avait paru n'être jusqu'à présent qu'un beau rêve, qu'une chimère. Aujourd'hui, grâce à la haute intelligence, au zèle inaltérable de la Société St. Jean-Baptiste de Montréal; grâce au patriotisme et au généreux concours des Canadiens des Etats-Unis; grâce au dévouement des sociétés sœurs, ce rêve n'en est plus un, cette chimère est à jamais passée dans le domaine des faits.

On pouvait d'autant plus regarder ce projet comme irréalisable, que je ne connais pas dans toute l'histoire moderne, le seul exemple d'une nation qui aît mis à effet une aussi patriotique et aussi large idée. Si mes souvenirs ne me trompent pas, tout ce qui dans l'histoire du monde entier, a pu ressembler de près ou de loin à cette réunion de tout un peuple, à cette manifestation de toute la nationalité, ce sont les fêtes olympiennes à Athènes, auxquelles participaient non seulement les habitants de la Grèce, mais ceux des îles voisines, qui s'énorgueillissaient d'appartenir à la même origine qu'Homère et Démosthènes.

Cette manifestation, Messieurs, aura du retentissement non seulement sur les bords du St. Laurent, non seulement dans toutes les colonies françaises du Canada et des Etats-Unis, mais même de l'autre côté de l'Atlantique. La France, j'en suis sûr, tressaillera de bonheur, lorsque le fil électrique lui apportera l'écho bien affaibli pourtant de cette grande fête, elle se sentira fière de ce million et demi de ses enfants, restés invinciblement fidèles à ses nobles traditions, et c'est après cette éclatante démonstration de la nationalité canadienne, que le poète français, qui a salué en vers si éloquents, le passage de nos zouaves à travers l'ancienne mère-patrie, pourrait s'écrier de nouveau :

Français du nouveau monde allez votre chemin.

Cette grande réunion nationale aura d'abord pour effet de nous mieux faire connaître, de nous mieux faire apprécier de nos compatriotes des Etats-Unis, qui certainement n'ont jamais vu notre pays à une époque plus florissante. Elle devra faire disparaître tout sentiment d'infériorité qui aurait pu se glisser dans leurs esprits, et resserrer les liens qui les unissent à nous. Elle nous inspirera à tous une haute idée de notre force, de notre vitalité, de nos moyens d'action, et en ramenant la confiance dans nos rangs, elle contribuera puissamment à nous faire craindre et respecter de l'étranger. Car, les autres races qui ont pu contempler notre immense procession de ce matin, ont dû se dire qu'il

ne ferait pas bon d'attaquer impunément une nationalité qui a pu, avec tant de spontanéité grouper sous son drapeau d'aussi gros bataillons.

Elle nous démontrera surtout l'importance de nous unir, l'importance d'oublier au besoin nos dissentions ordinaires, l'importance de nous rallier comme un seul homme sur les questions d'intérêt vital, à l'ombre du drapeau national, à l'ombre de la bannière de St. Jean-Baptiste. Car l'union ne nous fut jamais plus nécessaire qu'à cette époque. Nous ne sommes plus sans doute au temps où il nous fallait sceller de notre sang l'acte de nos libertés politiques, mais nous n'en avons pas moins des luttes importantes, des luttes difficiles à soutenir, luttes où nous combattons un contre trois, un contre quatre, à l'instar de nos pères sur les champs de bataille, mais dont nous finirons par sortir victorieux, si nous savons montrer toujours un invincible dévouement à la cause de la patrie.

Nous avons jusqu'à présent, M. le Président, mérité l'admiration du monde entier par notre prodigieux développement, par notre attachement à la foi de nos pères, par la manière dont nous avons su conserver les plus beaux joyaux de notre couronne nationale Eh ! bien, ne laissons pas notre tâche à demi, redoublons d'efforts, redoublons d'énergie, afin d'asseoir l'édifice de la nationalité sur des bases telles qu'il ne pourra plus être ébranlé par les tourmentes, qui aujourd'hui balayent tant de sociétés. Continuons de rester fidèles à tout ce que nos pères nous ont légué au prix de tant de sacrifices, et sachons de temps à autre attester notre union, notre force, notre importance, par d'imposantes démonstrations comme celle d'aujourd'hui, où nous viendrons raviver notre patriotisme.

Continuons de nous grouper sous la bannière de St. Jean Baptiste et fondons, dans tous les centres canadiens, des sociétés nationales, qui nous tiendront forts et unis, et contribueront puissamment à la conservation de toutes ces belles et grandes choses qui, après avoir fait notre force par le passé, peuvent seules assurer notre grandeur future. Et en terminant, Messieurs, laissez-moi espérer que le jour n'est pas éloigné où nous verrons nos compatriotes des Etats-Unis se joindre encore à nous en nombre important pour chômer la célébration nationale, pour entonner ensemble une hymne de gloire en l'honneur de la nationalité, pour ratifier d'un commun accord—comme l'a dit en termes si émus M. l'abbé Prineau—le pacte de la Sainte Alliance que nous avons signé aujourd'hui—et pour attester à la face de ce pays, à la face du monde, que les Canadiens-Français, sous les couleurs étoilées comme sous celles d'Albion, reconnaissent avant tout pour drapeau celui là seul qui renferme dans ses plis la conservation de la race franco-canadienne en Amérique.

Le Président proposa la santé "Aux Sociétés Nationales Etrangères."

M l'échevin McShane, au nom de la société St. Patrice de Montréal, répondit. Il remercia l'assemblée de l'honneur qu'on lui avait fait en l'invitant à venir au banquet et à répondre à la santé des sociétés étrangères. Il dit que les sociétés St. Patrice de Montréal, l'avaient chargé de les représenter à cette fête et d'exprimer leurs sympathies aux Canadiens.

En apercevant les bannières des sociétés américaines et en voyant ces insignes de paix et ces inscriptions religieuses, il a constaté que les Canadiens des Etats-Unis ont conservé la foi de leurs ancêtres. Il exprima le souhait de voir le gouvernement fédéral adopter une politique protectionniste et modifier le tarif de manière à protéger nos manufactures Ce qui cause l'émigration aux Etats-Unis, c'est le manque d'emploi dans les manufactures. Ils vont chercher cet emploi aux Etats-Unis.

M. Mercer, président de la société anglaise de St. George de Montréal, prit ensuite la parole, et exprima les sympathies de la société qu'il représente, pour le peuple canadien-français. Quoique nous soyons d'origine différente, dit-il, nous sommes compatriotes, nous vivons dans le même pays, nous avons le même attachement pour notre Souveraine.

La loyauté des Canadiens est connue. Elle a été consacrée dans le sang de leurs ancêtres. Tout sujet de division entre les deux nationalités a disparu. Nous sommes unis comme un seul peuple, et nous travaillons ensemble à fonder un grand empire sur ce continent

M. D. McKay, président de la Société écossaise St. André, exprima à peu près les mêmes idées, en français. Il dit qu'il avait droit de fraterniser avec les Canadiens-Français. Il est à Montréal depuis cinquante ans, il y est chez lui au même foyer avec la famille canadienne. Toutes les sociétés canadiennes sympathisent parfaitement, comme les races diverses qui composent le peuple canadien. Elles sont sœurs.

Le consul d'Allemagne, M. Bucher, parla à son tour en français et avec beaucoup de tact. Il fit l'éloge des Canadiens-français et des Français. Il parla des héroïques fondations du Canada et dit que les nationalités qui composent le peuple canadien devaient être unies et vivre fraternellement. Avant d'être écossais, anglais, irlandais, français ou allemands, nous sommes des hommes, et nous devons nous aider et nous aimer les uns les autres.

La France a été malheureuse, mais ce qu'elle a fait pour la civilisation et le progrès restera toujours dans l'histoire en caractères indélébiles. Et, bien qu'elle ait été battue par la nation que je représente ici, cela ne saurait m'empêcher de reconnaître sa grandeur et d'exprimer les sympathies que j'éprouve pour la nation canadienne-française qui a si glorieusement perpétué ses traditions sur ce continent.

Le Président — " A la santé de la Presse."

MM. A. Dansereau et Beausoleil répondirent.

M. Dansereau.

A cette heure avancée de la soirée, dit-il, je me garderai bien de donner cours au flot de pensées qu'une telle santé fait naître dans la tête d'un journaliste. Et je vous avoue que je ne reviendrai pas de l'horreur qu'il y a de faire l'éloge de cette chose effroyable qui s'appelle la presse, si je ne m'en consolais par l'idée que la presse est aussi la plus digne, la plus noble et la plus glorieuse des branches de l'activité humaine. Le journalisme est la pire et la meilleure des carrières, parcequ'il peut être un fléau ou un bienfait. Et les journalistes en savent quelque chose, puisque tous les matins ils ont à choisir selon la classe de lecteurs qu'ils rencontrent ou l'opinion des journaux qu'ils ouvrent, entre un brevet de sublimité ou de scélératesse. Ils connaissent bien le nombre de veilles qu'un écrit leur coûtera, mais ils ne savent jamais si les tresses qu'ils préparent leur serviront de couronnes ou de verges.

C'est dans notre pays surtout que les membres de la presse ont le privilège insigne de passer tous les jours par le supplice. Mais quand on vient à considérer la somme de libertés dont jouit la presse en Canada, l'on finit encore par donner la préférence à cette guerre sauvage que la presse se fait à elle-même, si on la compare à la guerre que le pouvoir lui fait dans d'autres pays.

Un grand écrivain anglais, May fait remarquer que les seuls jours difficiles pour la presse furent ceux où elle eût à lutter contre la tyrannie des Stuarts, et que, du moment que ses rédacteurs ne furent plus exposés qu'aux coups de bâtons dus à l'esprit de parti, elle éprouva le plus grand soulagement.

Jamais institution n'a eu une enfance aussi orageuse que celle de la presse, de même que jamais classe n'a montré autant d'énergie et de force de résistance que les journalistes.

L'histoire de la presse est partout la même, et celle du Canada n'a pas échappé à cette persécution. Ce n'est pas sans émotion que ces souvenirs reviennent à ma pensée, car je n'oublie pas que si j'ai aujourd'hui l'honneur de parler pour la presse le jour de notre fête nationale, c'est parceque je représente l'œuvre d'un grand martyr de la presse, qui fut aussi le fondateur de la St. Jean-Baptiste.

Ce n'est point par égoïsme et par une arrière pensée de réclame déplacée que je cède à ce rapprochement. La sœur doit avoir le droit de saluer en passant sa sœur vénérée, et je ne pense pas que des hommes de cœur me permettraient d'ignorer, en ce jour, le nom de celui qui, tout entier à son pays, complétait sa noble idée, non seulement en trouvant une formule à ce patriotisme qui devait sauver la nationalité mais en lui donnant dans la presse d'alors une défense efficace et énergique.

M. Ludger Duvernay nous offre dans sa personne la preuve de la puissance de la presse. Homme du peuple, M. Duvernay s'est par la presse élevé en un jour à la hauteur des premiers hommes de son époque, et c'est de lui que disait un journal étranger le *Louisiannais*, en date du 4 octobre 1839 : " On se rappellera que c'est au patriotique dévouement de ces deux illustres proscrits, Papineau et Duvernay, que les Canadiens doivent les quelques réformes que le Parlement de la Grande-Bretagne a décrétés de loin en loin en leur faveur."

Je fais abstraction du présent, auquel je n'ai pas le droit de faire allusion, pour contempler un instant cette belle figure qui n'appartient ni à un parti, ni à un journal, mais à la cause sacrée de la presse, dont il a réclamé les droits, au prix de la ruine, de l'exil et de la prison.

C'est Goldsmith qui disait qu'un homme en état de bien écrire a plus d'importance pour le gouvernement d'un pays que vingt fonctionnaires de la Chambre des Communes.

C'est un grand bonheur pour un pays de posséder une presse libre, parceque ce n'est pas tant un gouvernement irréprochable qu'il faut ambitionner, que les moyens de faire entendre les justes plaintes contre les actes l'un gouvernement.

La presse est devenue le grand auxiliaire de la pensée. Autrefois les idées faisaient lentement leur chemin. Il fallait l'éloquence de Demosthène, l'excentricité de Diogène, la sagesse et l'autorité de Socrate, ou plus tard, le courage héroïque des apôtres et des martyrs pour semer les idées nouvelles parmi une population.

Laissez tomber la moindre parcelle d'idée sur le bout des ailes de ce rapide oiseau, il ira en quelques jours le semer à l'autre bout du monde et porter à des régions inconnues une semence nouvelle et bienfaisante.

La pensée a fait une grande conquête en s'adjoignant la presse. D'impuissante qu'elle était, elle a pris des allures de

flamme, et dans un siècle où l'on n'a pas le temps d'être patient, l'instrument moderne de la pensée est une prolongation de la vie La presse a créé des jouissances et des facultés que la pensée ignorait. Elle a tellement modifié les formes de gouvernement qu'aujourd'hui l'absolutisme serait chose impossible. La presse est la nation qui pense tout haut, et l'on sait qu'elle ne se gène pas de penser.

Autrefois, on était obligé d'instituer des censeurs, comme à Rome, pour corriger les abus que la loi ne pouvait atteindre. La presse se charge aujourd'hui de cette magistrature avec un zèle dont personne ne saurait douter.

Lorsque les citoyens romains voulaient discuter sur les affaires du pays ils se rendaient au forum. La presse est maintenant le vrai forum où tout le pays peut en même temps entendre et discuter.

Les sages de l'antiquité n'avaient d'autres ressources que d'enseigner dans les rues. C'est la presse qui se charge aujourd'hui de ce rôle. Les malins même pourraient ajouter que si autrefois Démosthène aimait à se remplir la bouche de cailloux pour rendre son organe plus puissant devant les mas es, aujourd'hui les Démosthènes de la publicite quoditienne se contentent de loger ces cailloux dans la bouche de leurs adversaires. Ils pourraient dire qu'au lieu de Diogène se promenant avec une lanterne, les Diogènes d'aujourd'hui donnent bien souvent des vessies pour des lanternes; et que si de son temps Socrate ne pouvait survivre à la cigüe, les Socrates de la plume ont appris à se jouer de tous les venins que peuvent inventer des adversaires.

Il suffisait autrefois d'être tribun pour jouer un rô e en politique; aujourd'hui il faut être homme d'etat. L'homme politique qui a le monde entier pour auditoire ne manque pas de tomber, s'il n'unit le fonds de la pensée à la forme du langage. Nous avons la preuve de cette vérité en Angleterre qui, selon l'expression de Milton, a été la première à apprendre la vie aux nations.

Là, grâce à la presse, le talent d'un seul à souvent triomphé contre toute une chambre. Shéridan disait : " Donnez-moi seulement la liberté de la presse ; de mon côté, je concéderai au ministère une chambre des pairs nouvelle ; je lui donnerai une chambre des Communes servile et corrompue : je lui donnerai la libre disposition des emplois ; je lui donnerai tout le pouvoir de l'influence ministérielle; je lui donnerai tous les moyens dont peut disposer un homme en place pour acheter la soumission et intimider la résistance Pour moi, armé de la liberté de la plume, je m'avancerai sans crainte à sa rencontre ; j'attaquerai le puissant éd fice qu'il a élevé avec cet engin plus puissant encore ; j'ébranlerai la corruption sur la hauteur qu'elle occupe ; je l'en ferai tomber et je l'ensevelirai sous les ruines des abus qu'elle était destinée à abriter. Comme la goutte d'eau qui finit par creuser la pierre, la presse finit par miner les échafaudages qu'elle attaque. *Gutta cavat lapidem, non vi, sed sæpe cadendo.*

Je ne voudrais pas être taxé d'exagération en ne voyant que les côtés favorables de la presse. La presse est bonne plutôt par le mal qu'elle empêche que par le bien qu'elle fait. C'est une puissance extraordinaire, si étrangement mêlée de biens et de maux, que, sans elle, la liberté ne saurait nuire et qu'avec elle l'ordre peut à peine se maintenir.

C'est ce qui faisait dire à un député anglais en plein parlement : " Nous voulons bien admettre que la voix du peuple soit la voix de Dieu ; mais ce n'est pas tous les jours le bon Dieu qui converse avec nous par l'organe du *Times*. Messieurs, j'admets tout cela ; la presse est sujette à l'erreur ; mais nul ne niera l'immense influence qu'exerce sur les destinées du monde entier un journal comme le *Times* par exemple de qui le *Saturday Review* disait, il n'y a pas très longtemps : " Le premier ministre actuel, le futur premier et le *Times* qui les gouverne tous deux.

Le *Times* est devenu le génie familier du peuple anglais. En 1834, lors de la loi sur les pauvres, la question n'était pas de savoir si la loi devait être adaptée ; mais si le *Times* la supporterait. Le sort de générations futures était au bout de la plume d'un journaliste.

La licence est, sans doute, inséparable de la liberté de la presse, pour la même raison que le soleil qui nous éclaire peut aussi parfois nous brûler les yeux. De même qu'un gouvernement vicieux est impuissant à étouffer la presse; de même la presse vicieuse est impuissante à attaquer un bon gouvernement. Il arrive que des individus sans mission, sans talent et ne représentant rien se mettent à écrire dans un journal. Ils ne donnent aucune garantie comme guide de l'opinion. Ils sont faux, traitres, hargneux et malfaisants. Ne nous en effrayons pas trop. La presse porte le remède en elle-même.

Plus il y aura d'éducation, plus la mauvaise presse deviendra impossible. Avec l'education, l'on ne verra jamais un faux journaliste obtenir beaucoup de crédit. Le succès du scandale ne dure qu'un jour. Il ne laisse ni sillon, ni écho, ni souvenir.

Quoiqu'il en soit des mérites de la presse, je puis constater une chose, c'est lorsqu'il s'agit de patriotisme, toute la presse du pays est unanime. L'on n'entend de toutes parts qu'un cri d'enthousiasme et les journalistes de toutes nuances s'accor-

dent et s'unissent pour célébrer la patrie.

C'est un bon signe, Messieurs ; cela prouve que s'il y a une classe d'esprits convaincus, c'est celle des journalistes. Et dans ce beau jour consacré à la nationalité, dans cette véritable fête des journalistes, tous sont prêts à se donner la main afin que le spectacle d'aucun différend ou d'aucune aigreur n'affige la patrie triomphale.

M. Beausoleil.

Monsieur le Président,

Je vous remercie de l'honneur que vous faites à la presse, d'avoir proposé sa santé, et vous messieurs, de l'avoir reçue avec autant d'enthousiasme. Je dois dire néanmoins que le compliment lui était dû et que la presse française, les services qu'elle a rendus autrefois et qu'elle rend encore aujourd'hui, ne sauraient être oubliés dans une fête nationale.

Car, Messieurs, la presse française a été fondée dans un moment où une politique maladroite exploitait les haines nationales engendrées par les longues guerres passées, et travaillait à faire disparaître le nom français du continent américain. Quarante-cinq années de possession paisible, le dévouement et la loyauté dont les canadiens avaient fait preuve durant la guerre d'indépendance, n'avaient point suffi à faire taire les craintes et à réconcilier le gouvernement colonial à l'idée d'une nationalité française au milieu d'une colonie britannique.

Toute la politique anglaise s'inspira donc de ce mauvais sentiment. Les gouverneurs qu'elle nous envoya prirent tâche de détruire l'une après l'autre les clauses du Traité de Paris qui garantissait à la fois nos droits religieux et nationaux. Ce n'est qu'au moment où le danger extérieur devenait pressant qu'elle changeait de tactique et tentait de concilier le peuple dont elle avait besoin.

Les gouverneurs qui jouissaient alors d'une autorité presqu'absolue, exagèrerent cette tendance et ils trouvèrent dans la plupart des journaux anglais publiés à cette époque, des auxiliaires et des instruments serviles de leurs desseins.

La population toute entière, les prêtres à sa tête, résista courageusement à toutes les agressions et repoussa energiquement toutes les attaques.

Les feuilles hostiles représentèrent la résistance du bon droit à l'injustice comme autant d'actes séditieux et signalèrent les prêtres comme des conspirateurs. L'éternel refrain était toujours qu'il fallait que la province devint anglaise et protestante pour calmer les frayeurs d'Albion. On se mit à l'œuvre.

Pendant que le gouverneur établissait des écoles anglaises et qu'il se préparait à faire déclarer que personne ne pourrait prendre le soin des âmes sans obtenir une licence du gouverneur, et à faire disparaître l'autorité du Pape, le *Mercury* écrivait : " *Cette province est déjà trop française pour une colonie anglaise.* Que nous soyons en guerre ou en paix, il est absolument nécessaire que nous fassions tous nos efforts par tous les moyens avouables, pour nous opposer à l'accroissement des français et de leur influence. Après une possession de 47 ans, il est juste que cette province devienne anglaise."

Voyant qu'il importait de ne point laisser accréditer en Angleterre des calomnies que l'on ne pourrait détruire et s'enraciner des préjugés qu'il serait plus tard impossible de faire disparaître ; considérant qu'il leur fallait un moyen de communication, un signe de ralliement, une voix par laquelle ils pourraient avertir les soldats des dangers qui les menaçaient, les patriotes d'alors, les Bédard, les Taschereau et les Blanchet décidèrent de fonder un journal français qui serait à la fois un instrument pour détruire l'oligarchie qui écrasait notre race ; un moyen de réfuter les calomnies et de répondre aux attaques et un drapeau autour duquel tout sauraient se rallier. C'est dans ces vues aussi nobles que patriotiques qu'en 1803, le *Canadien* fut établi.

L'œuvre que ses fondateurs entreprenaient était rude. Il y allait alors de la liberté, de l'honneur et, j'oserais dire, de la vie si l'on s'avisait de critiquer les actes d'une oligarchie infatuée d'elle-même et d'exercer le premier droit du libre citoyen anglais.

Les fondateurs du *Canadien* ne tardèrent pas à l'apprendre à leurs dépens quand ils allèrent gémir pendant des mois sous les verrous de la prison de Québec.

La voie était ouverte, et bien qu'elle fut rude, d'autres athlètes se jetèrent à la suite du *Canadien* et partagèrent avec ses pères l'honneur de la victoire. Celui qui est seul resté sur la brèche, et dont le fondateur, M. Ludger Duvernay, a laissé un souvenir inséparable de cette fête, est la *Minerve*. Cette feuille eut, comme le *Canadien*, à subir les avanies du pouvoir ; mais l'oligarchie d'alors est tombée pour ne se relever jamais ; une nouvelle ère s'est levée sur notre pays, et les persécutés d'autrefois ont reçu leur récompense. Voilà quels furent les glorieux commencements de la presse canadienne-française.

Aujourd'hui, elle est devenue une puissance réelle. Elle a pris des développements que ses fondateurs n'avaient pas rêvés. Nous possédons sept grands journaux quotidiens, et toutes les localités un peu importantes ont des organes qui leur font honneur.

Malgre nos divisions politiques, Messieurs, je suis persuadé que la Presse fran-

ç'ise est toujours et avant tout patriote ; qu'elle place avant tout le reste, la conservation de " notre religion, de nos institutions, de notre langue et de nos lois."

Le concours qu'elle a donné à cette grande démonstration en est la preuve.

La période des luttes dangereuses est passée pour elle ; elle n'a plus à craindre les rigueurs d'un gouvernement arbitraire. Elle est libre et justiciable seulement du tribunal de l'honneur, de la conscience et de la loi Mais sa mission n'est pas terminée. Le peuple a besoin encore de ses travaux, de ses veilles et de ses études pour s'éclairer, se mettre au courant des évènements et pour se former une opinion intelligente des hommes et des choses. Elle doit travailler au développement de nos immenses ressources de toutes sortes, et surtout aux repatriement des canadiens émigrés.

Et à propos de repatriement, je ne puis terminer sans vous dire un mot de nos confrères canadiens des Etats-Unis. Au milieu de difficultés sans nombre qui auraient fait reculer les plus braves, ils se sont implantés au milieu de la population française, l'ont ralliée autour du drapeau national, ont rétabli les liens de la fraternité, et si nous avons aujourd'hui l'avantage de voir figurer dans nos rangs nos frères des Etats-Unis en nombre imposant c'est à leurs efforts que nous le devons Ils continueront aussi leur œuvre patriotique et avec des hommes comme MM. Gagnon, Houde, Lefœuf et Beaugrand que je vois autour de ces tables, il n'y a pas à douter qu'elle sera poussée énergiquement jusqu'au bout. Telle est l'œuvre à laquelle la presse canadienne du Canada et des Etats-Unis doit vouer ses efforts.

La santé des Dames fut ensuite proposé et M. L. O. Taillon y répondit par une heureuse improvisation, qui lui valut des applaudissements plusieurs fois répétés, et qui fut écoutée attentivement, malgré l'heure avancée.

Les convives se dispersèrent alors. Il était deux heures du matin.

CONVENTION CANADIENNE.

La réunion des Canadiens des Etats-Unis et du Canada, n'avait pas seulement pour objet l'immense démonstration de mercredi dernier : elle en avait un autre au moins aussi important : celui de discuter les questions d'un intérêt général pour notre race.

Aussi après la fête, les membres des sociétés de St. Jean-Baptiste des Etats-Unis et du Canada, au nombre d'environ quatre cents se réunissaient dans la salle académique du Collège des Jésuites.

M. Houde prit la parole pour expliquer qu'il y avait deux conventions présentes dans la salle et M Gagnon proposa de les fusionner. La proposition fut acceptée. M. Houde nous fit un historique des conventions américaines qui s'étaient déjà réunies pendant dix années successives. Il fit voir le bien qui était résulté de ces réunions. Avant ces assemblées les Canadiens, étaient isolés, et partant sans force. Depuis ils sont devenus puissants et peuvent se défendre.

Après le discours de M. Gagnon, il fut résolu que la réunion prendrait le nom de Convention générale des Canadiens-Français.

Appelé à prendre la parole, l'Hon. M. Chauveau traita en maître la question de l'Instruction Publique en Canada. Bien souvent les applaudissements de la foule réunie vinrent interrompre la voix de l'orateur, et rendre justice à ce discours si fortement pensé et si rempli de renseignements.

M. le Président et Messieurs,

En plaçant au nombre des sujets qui devaient être traités dans cette convention—celui de l'éducation du peuple, vous avez par là même proclamé toute l'importance que vous attachez à ses progrès, toute la prééminence que vous lui donnez dans votre pensée sur une foule d'autres matières, toute l'anxiété que vos cœurs éprouvent à l'égard de cette grande cause qui est à la fois celle de la religion, de la société, de la famille.

Le choix de ce sujet vaut à lui seul un discours ; et cependant un tel discours pour être complet devrait être

tout un traité. Vous avez montré en le plaçant, pour bien dire, au premier rang que vous savez apprécier, d'un côté tout ce que l'éducation a fait pour le Canada, de l'autre tout ce que le Canada a fait pour l'éducation ; et quant à vous, Messieurs, qui de toutes les parties de l'Amérique vous êtes rendus à l'appel de la vieille patrie, vous nous avez déjà prouvé par des faits bien éloquents que vous comprenez tout ce que l'éducation pourra faire pour vos jeunes et florissantes populations ; et que par conséquent vous ne lui marchanderez jamais ce que vous devez faire pour elle.

Ce que l'éducation a fait pour nous, Messieurs, notre histoire est là pour le dire. En très grand nombre, les premiers colons étaient instruits ; nos vieux régistres en font preuve, le relevé qu'en ont fait M. Garneau, M. Ferland et l'abbé Tanguay constate qu'une très-forte proportion d'entr'eux savaient écrire. Mais ils avaient mieux que celà, c'était une générarion forte et formée aux traditions religieuses et sociales du pays à cette époque le plus civilisé et le plus éclairé de l'Europe. L'éducation domestique la première, la plus essentielle, celle à laquelle l'instruction n'importe à quel degré ne supplée que difficilement, ne supplée aucunement si elle n'est appuyée sur l'idée religieuse, l'éducation domestique de ces premiers colons était excellente et c'est elle, qui transmise d'âge en âge a valu à leurs descendants le titre de peuple gentilhomme, titre qui je ne me trompe pas leur fut décerné pour la première fois par le célèbre Andrew Stuart. Permettez-moi de le dire en passant—il y a dans ce mot de quoi répondre à bien des dénigrements, de quoi nous cousoler de bien des injustices ; il est à la fois un héritage à conserver et un glorieux trait d'union entre nous et la population britannique s'il nous a été décerné comme je le pense par un homme qui fut une des gloires de l'autre race, qui dans tous les cas fut le loyal et sympathique rival de nos tribuns de cette époque.

Ce que nous avons fait pour l'éducation notre histoire est là pour le dire : soyons heureux si nous le voulons de ce qui se fait de nos jours, félicitons-nous des progrès que nous avons vu se réaliser dans un très court espace de temps ; aspirons généreusement à de plus grands progrès ; mais si nous nous intéressons au présent, si nous espérons beaucoup de l'avenir, soyons justes envers le passé, surtout lorsque ce passé est celui de nos héros, de nos missionnaires, de tous ces vaillants pionniers, braves enfants de la vieille France qui n'ont pas eu peur de ce rude et sauvage pays où les Français d'aujourd'hui ne s'aventurent qu'en hésitant ; qui n'ont craint ni ses hivers, ni ses forêts, ni ses terribles indigènes dans un siècle où les armes que l'homme avait pour lutter contre la nature étaient si faibles auprès de celles qu'il possède aujourd'hui.

La pensée qui portait le plus grand nombre d'entr'eux vers ces rives en apparence si inabordables était une pensée de civilisation et par consequent d'éducation. C'était la conversion et l'éducation des peuples sauvages de ces contrées, population dont la foi robuste de nos ancètres comptait bien faire suivant l'expression consacrée dans tous nos vieux récits, de bons enfants de l'Eglise et de fidèles sujets du Roi très-chrétien.

Admirons, Messieurs, la récompense de cette héroïque charité envers ces peuples barbares, car si les établissements fondés surtout pour eux n'ont pu accomplir que d'une manière très imparfaite cette partie de leur sublime mission, c'est de là que sont sorties, pour neus, la force la lumière, la vie, le salut de notre race ! C'est là que s'est formé ce clergé nombreux, zélé, moral et instruit qui a été la pierre fondamentale de notre nationalité, qui se répand aujourd'hui comme notre race elle-même sur toute la surface de l'Amérique, portant avec lui partout la consolation, la suprême philosophie, la science de la vie en vue des véritables destinées de l'homme. (App.)

C'est de là qu'est sorti ce barreau, cette magistrature, intègre, éclairée, patriotique, qui nous a donné les Bédard, les Moquin, les Papineau, les Vallières, les LaFontaine, les Morin,

les Cartier, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus ; qui a toujours été à l'avant-garde pour la défense de nos libertés.

De là est sorti tout le corps professionnel, hommes de science et de travail, médecins, notaires, arpenteurs, ingénieurs, fonctionnaires et employés publics de tout genre, si utiles à la société et remplissant quelquefois dans des conditions bien pénibles de bien honorables fonctions et parfois s'élevant par leur seul mérite aux premières charges de l'Etat.

C'est là que se sont formés les premiers instituteurs laïques peu nombreux à cette époque, dont la tâche a été si difficile, si ingrate si on la considère au point de vue matériel, si grande et si belle, si on l'envisage d'uu point de vue plus élevé.

De ces institutions viennent aussi nos littérateurs, nos écrivains, poètes, historiens publicistes, journalistes, qui ont défendu et défendent si bien notre cause et commencent déjà à révéler à la France l'existence de sa fille aînée, la Nouvelle France si longtemps oubliée.

C'est de là qu'est sortie aumoins en partie cette bourgeoisie active, industrieuse, économe, persévérante, qui s'est fait peu à peu une place dans le commerce et l'industrie, malgré l'isolement auquel nous ont si longtemps condamnés notre brusque séparation de notre ancienne mère patrie et les préjugés mutuels qui nous éloignaient de ceux qui tenaient entre leurs mains le seul capital étranger accessible à notre pays.

C'est des premières institutions qui ont été fondées spécialement comme le disaient elles-mêmes ces femmes héroïques la Mère Marie de l'Incarnation et la Sœur Bourgeois, pour la conversion et l'éducation des petites sauvagesses, que sont sorties ces femmes admirables qui ont béni et purifié le foyer de la famille canadienne, qui ont fait nos aïeules et nos mères ce qu'elles ont été et à qui nous devons peut-être ce qu'il y a de mieux en nous (vifs applaudissements.)

Se multipliant avec une prodigieuse rapidité ces institutions répondent à tous les besoins, à toutes les aspirations depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles, s'implantent et se propagent sur tous les points de l'Amérique suivant—que dis-je ?—précédant même les populations catholiques qui s'y groupent de toute part et renouant aux extrèmités du monde, dans les régions polaires même les traditions des premières héroïnes de notre histoire. Humbles, s'ignorant elles-mêmes, ces femmes dévouées marchent les premières à la conquête de ces pays lointains, et préparent les germes de la prospérité pour des sociétés nouvelles qui se demanderont peut-être un jour avec indifférence, comme d'autres l'ont fait souvent, à quoi de pareilles choses peuvent être bonnes ?

Le génie de la nationalité et de la religion n'ignora rien de ce qui était nécessaire ou utile à cette époque éloignée ; il prévit ce qui devait se développer plus tard, et l'immortel Laval dans son plan d'éducation avait fait une place pour une école normale d'instituteurs et pour une école des arts et métiers qui existèrent même pendant quelque temps à St. Joachim.

Le peuple sut en général répondre à ces généreuses aspirations. Que de nobles sacrifices se sont imposés tant de nos bons cultivateurs pour faire instruire quelques-uns de leurs enfants ! Que d'efforts ont été faits dans ces temps reculés pour se procurer ce qui aujourd'hui est mis à la portée de tous !

En ce qui concerne l'instruction primaire il y eut sans doute comme une lacune, comme un temps d'épreuve ; mais comparée à l'étendue et à la durée de l'œuvre, cette période n'est pour bien dire qu'un moment d'hésitation causé par nos luttes politiques, par l'injustice des gouvernements et ne saurait être mis au compte ni du clergé ni des populations.

Les Frères Charaons, les premiers instituteurs des écoles avaient été remplacés quelquefois par les franciscains, quelquefois par des instituteurs laïques subventionnés par les jésuites, les sulpiciens, les curés et les fabriques. Mais déjà les besoins dépassaient les ressources du clergé, des particuliers et

des fondations. La question de l'instruction publique fut quelque temps à l'ordre du jour, mais le gouvernement était aux mains d'une oligarchie locale peu scrupuleuse et il faut le dire peu intelligente. Si l'Angleterre sut être juste pour nous dans plusieurs grandes occasions, si elle fut souvent inspirée par une politique intelligente et libérale, l'oligarchie s'était décidée à nous débarrasser de ce qui cependant ne nous gênait aucunement, notre langue et notre religion,—elle essaya d'importer tout d'une pièce un système d'écoles; elle fit venir des maîtres dont quelques-une ignoraient la langue du pays pour enseigner dans des écoles où la religion du pays serait également ignorée : en un mot elle tenta d'établir ici le système que l'on veut imposer à nos frères les Acadiens du Nouveau Brunswick, et que nous avons repoussé comme ils le repoussent eux-mêmes. Avec une population homogène comme l'était alors celle de nos campagnes la lutte fut bien courte : les prêtres défendirent aux familles d'envoyer leurs enfants à ces écoles et vous le voyez : point d'enfants, point d'écoles. (Rires et app.)

La législature s'alarma avec raison de cet état de choses; elle fit diverses tentatives pour y remédier et elle eut des écoles assez nombreuses subventionnées en partie par elle et par les fabriques : c'était alors l'âge d'or de l'instruction publique, les membres du parlement étaient eux mêmes inspecteurs d'école gratuitement et distribuaient des récompences aux élèves. (Rires et app.)

De grands efforts furent faits dans ces temps par des citoyens généreux et influents qui prodiguaient leurs soins et leur argent pour fonder des sociétés comme la société d'éducation des *Messieurs* et celle des *Dames* de Québec, dont les écoles laïques ont été plus tard remplacées par celles des Frères et des *Sœurs de Charité*. Au premier rang parmi ces hommes zélés figurait M. Joseph François Perrault, dont nous voyons aujourd'hui le petit fils au nombre des organisateurs de cette grande démonstration nationale. (Vifs appl.)

Non content d'avoir publié un grand nombre de traités élémentaires sur la jurisprudence, l'agriculture, l'histoire du Canada et un grand nombre de livres d'écoles, M. Perrault, établit à ses frais plusieurs écoles où il fit même des essais d'horticulture, d'enseignement pratique des arts et métiers et où il introduisit le système lancastérien ou d'enseignement mutuel qui faisait alors fureur, mais qui est moins en vogue aujourd'hui. Je crois même que ce système a fonctionné en Canada avant que d'avoir été introduit aux Etats-Unis. Si c'est le cas, messieurs de la république, c'est toujours quelque chose que d'avoir devancé vos concitoyens sur un point. (Rires.)

Il en est des systèmes d'enseignement comme de bien d'autres choses, comme des systèmes politiques qui passent..... et repassent ; et vous vous souvenez de cet homme d'esprit qui disait en parlant d'un remède : surtout servez vous-en pendant qu'il guérit. Si vous voulez me permettre de faire le savant, je vous dirai qu'il y a quatre systèmes d'enseignement : le premier, le système individuel n'est pas un système du tout, les autres sont le système mutuel, le simultané et le simultané-mutuel ; c'est ce dernier que l'on suit aujourd'hui chez les Frères des écoles chrétiennes et dans nos écoles normales.

Mais cette loi de l'instruction primaire qui tirait tout son appui de la législature, dans laquelle les municipalités n'avaient aucun intérêt pécuniaire, cette loi, en vertu de laquelle chaque école recevait une subvention du gouvernement, en proportion du nombre d'enfants qui figuraient sur les rapports des instituteurs, était sujette à bien des abus. Tout imparfaite qu'elle fut cependant elle faisait un grand bien ; mais il arriva ce qui se voyait souvent alors, dans ces temps de défiance mutuelle, les lois ne se passaient que temporairement et il y avait le système des *lois expirantes*. A la veille de nos troubles politiques, la vieille oligarchie représentée dans le Conseil Législatif, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui nous accusaient sans cesse d'ignorance

dans les termes les plus insultants, refusa de renouveler la loi de l'éducation et elle *expira !* Pour tout cela toutefois l'instruction publique ne mourut point ; elle eut seulement une subite défaillance.

Mais jamais à aucune époque les Canadiens-Français ne gémirent sous cette ignorance absolue que des touristes et des écrivains plus ou moins officiels et plus ou moins préjugés n'ont cessé de proclamer. Dans un excellent livre publié à Londres en 1830, M. Pierre de Laterrière a fait bonne justice de ces assertions et en particulier de celle qui a été si souvent répétée que la majorité ou un très-grand nombre de nos représentants était tout-à-fait illettré. Malheureusement, il l'a traitée avec trop de dédain et n'est pas entré dans des détails qu'il serait très utile de constater maintenant. Cette vieille fable reparaît de temps à autres, dans les livres et les journaux ; mais j'ai entendu dire moi-même à l'hon. L. J. Papineau, dont elle excitait justement l'indignation que le nombre de ceux qui se trouvaient dans ce cas était en réalité très-minime.

Après l'union sous la constitution de 1841, l'instruction primaire a pris les plus grands développements. A quelque chose malheur est bon, et l'exemple du Haut-Canada dont la population récemment venue d'Europe avait apporté avec elle le goût des institutions libres et du régime municipal, mit bientôt au nombre des compensations à ce régime injuste au moins dans le principe, une excellente loi d'éducation d'après laquelle le gouvernement, les municipalités et les pères de famille étaient appelés à faire chacun leur part au moyen de l'octroi public, de la cotisation foncière et de la rétribution mensuelle. Mais un obstacle formidable se dressa tout d'abord à l'exécution de cette loi.

Ici, messieurs, en vous disant ce que nous avons fait pour l'éducation et ce qu'elle a fait pour nous, si les bornes imposées à ce discours me le permettaient, j'aimerais à vous décrire cette lutte longue et opiniâtre d'un patriotisme plus éclairé contre les préjugés qu'un patriotisme véritable et relativement juste dans le principe avait implantés et développés au cœur même des populations. De l'ancien régime français et des exactions de l'Intendant Bigot, l'*habitant canadien* avait conservé une sainte et légitime horreur de toute espèce d'impôts, horreur que les patriotes de toutes les nuances avaient cultivée avec soin sous l'ancienne constitution pour en faire la base de la résistance à l'oligarchie. Il fallut un grand courage à ceux qui les premiers bravèrent le mécontentement public et tentèrent de vaincre cette résistance des populations agricoles si difficile à combattre dans tous les pays, et dont nos voisins des provinces maritimes nous ont donné tout dernièrement un notable exemple.

A ceux qui les premiers se lancèrent avec les nouvelles lois de l'instruction publique sur ces vagues populaires si facilement soulevées, si difficilement apaisées, peut s'appliquer avec une justesse peu commune les vers si souvent cités qu'Horace a dédiés aux premiers et audacieux navigateurs :

> Illi robur et æs triplex
> Circa pectus erat.

A M. Morin et à M. LaFontaine qui firent voter les deux premières lois de l'instruction primaire, au Dr. Meilleur qui fut chargé de leur exécution, le pays doit une éternelle connaissance.

Mais de cette lutte à laquella prirent part et les curés et nombre de citoyens zélés dans toutes les parties du pays sortit un résultat beaucoup plus grand que celui que l'on avait droit d'attendre. Rien ne réussit si bien que ce qui est contesté et discuté ; rien n'est apprécié comme ce qui est le prix des plus grands labeurs, des plus vives contradictions Un élan puissant fut imprimé et il ne se bornera pas à l'instruction primaire et à l'action du gouvernement et des municipalités. Le clergé dont les ressources augmentaient et dont la sollicitude s'accroissait en proportion de sa tâche, multiplia les institutions de haute éducation et l'on en vint même à se demander si l'on n'avait point dépassé le but et à s'occuper sérieusement d'un genre d'institutions que l'on appelle en

Belgique l'enseignement moyen, et qui tient le milieu entre l'éducation classique et l'instruction primaire.

A mesure que l'œuvre s'étendait, à mesure qu'elle se développait, des besoins nouveaux se faisaient sentir, besoins qui rencontrèrent chaque fois et qui rencontrent encore aujourd'hui plus d'un formidable obstacle dans la concurrence que leur font d'autres nécessités publiques. Remarquez-le bien, messieurs, tandisque tous les autres services qui émargent au budget sont anciens et depuis longtemps jugés indispensables ou bien sont appuyés par de puissants intérêts locaux ou individuels, le chapitre de l'instruction publique se présente avec son seul mérite, et charge nouvelle et croissante, il a encore à lutter contre toutes les critiques plus ou moins fondées auxquelles son administration est nécessairement exposée. Il y a plus, les subventions des écoles communes et celle de l'éducation supérieure ont pour les protéger, la première l'intérêt des masses qu'elle soulage directement pour autant au moins en apparance; la seconde, l'intérêt des corporations et des localités, tandis que les mesures administratives, les institutions spéciales du gouvernement, l'organisme même de l'instruction publique n'obtiennent et ne conservent que difficilement des allocations qui semblent être autant d'enlevé à des demandes qui jouissent d'une plus grande faveur.

Malgré ces difficultés sans cesse renaissantes et quelquefois aggravées par les passions politiques, l'instruction publique a pu obtenir et conserver jusqu'ici quelques-uns des moyens d'action indispensables à son développement et qui existent sous diverses formes dans tous les autres pays. C'est ainsi que nous avons eu successivement les bureaux d'examinateurs pour l'admission des instituteurs, l'inspection des écoles, le conseil de l'instruction publique, les deux journaux de l'instruction publique, les conférences d'instituteurs, les écoles normales, la caisse d'économie des instituteurs, les écoles d'agriculture, les écoles de réforme et d'industrie, et tout dernièrement les écoles de science appliquées aux arts. Par ces divers moyens d'action une meilleure méthode pédagogique se répand graduellement, une classe d'instituteurs mieux préparés à leurs importantes fonctions se forme et lutte avec courage contre les difficultés de leur état, les branches plus pratiques tels que les leçons de choses, le calcul mental, la tenue des livres recrutent un plus grand nombre d'élèves et le niveau de l'enseignement s'élève graduellement quoique pas aussi rapidement qu'on pourrait le désirer.

Ce n'est pas à dire qu'il ne reste beauceup à faire et des choses très-importantes, urgentes même. L'enseignement du dessin, de l'algébre et de la géométrie ont à se propager et à s'élever davantage dans nos écoles-modèles ; celui de la lecture expressive et de la lecture raisonnée, et les leçons de choses, dans nos écoles élémentaires ont à faire des progrès analogues à ceux que l'analyse grammaticale, les dictées orthographiques et la calligsaphie ont faits depuis quelques années, enfin l'ensuignement moyen ec l'enseignement spécial déjà représentés jusqu'à un crrtain point dans notre système par les écoles normales, les académies commerciales de nos grandes villes, par un certain nombre de nos colléges industriels et de nos écoles modèles dans les campagnes, l'enseignement moyen et l'enseignement spécial ou professionnel ont un très-grand besoin d'être développés.

La tendance des choses sur ce continent poussera nécessairement dans cette voie où l'on ne fait que d'entrer. Mais il ne faut point non plus rien exagérer et ne pas trop restreindre notre enseignement classique et superieur auquel nous devons tant de succès Nos rivaux des autres origines ont fait d'heureux efforts pour faire disparaître la supériorité qu'ils admettaient chez nous sur ce point et que Lord Durham lui-même a constaté dans son rapport ; ne nous hâtons point de déposer une si belle couronne ; parons-la de tous les accessoires utiles que nous voudrons ; mais de grâce ne la laissons pas tomber du front de notre jeune nation.

C'est la culture des lettres, c'est l'en-

seignement classique qui élève les idées, qui fortifie les plus généreuses dispositions de l'homme, c'est elle qui, combinée avec l'éducation domestique de nos pères et rayonnant de nos colléges dans nos familles a conservé la distinction et la véritable noblesse des sentiments et a été l'une des sources les plus vives du patriotisme et de l'honneur civique. Cet enseignement n'est pas non plus aussi dédaigné qu'on le suppose, même chez les peuples les plus mercantiles, les plus pratiques. Le Haut-Canada a ses écoles de grammaire préparatoires à ses colléges, les Etats-Unis ont leur *High Schools*, et vous seriez étonnés du nombre auquel se tirent les éditions des classiques que Harper et Appleton impriment à l'usage de ces institutions. L'Ecosse passe à bon droit pour contenir le peuple le plus apte au progrès moderne, le plus âpre aux choses de la vie; industrieux et commerçants, les Ecossais sont répandus sur tous les points du globe et l'on a dit de cette race hardie et aventureuse que partout où un chardon pouvait pousser un Ecossais pouvait prospérer; eh bien, daus un grand nombre d'écoles de paroisse en Ecosse on enseigne encore les rudiments des langues mortes comme préparation au collége. La Belgique est bien certainement le pays le plus industriel, le plus progressif de tous ceux où se parle le langue française; cependant ses écoles moyennes se divisent en deux classes, les athénées et les écoles moyennes proprement dites, et dans les premières on enseigne les littératures grecque, latine et française. Enfin la Prusse, le pays par excellence du positivisme, la Prusse a conservé l'enseignement classique jusque dans ses *real shule* ou *écoles pratiques*. Permettez-moi à ce sujet une anecdote ou plutôt un souvenir qui vous montrera en même temps quels honneurs l'Allemagne sait rendre aux professeurs et aux instituteurs de la jeunesse. En mars 1867, le vénérable M. Ranke, frère du célèbre Leopold Ranke qui a écrit cette remarquable histoire des Papes que vous connaissez; M. Ranke atteignait sa cinquantième année de professorat. On lui fit une grande célébration ou *jubilé*; j'étais présent à cette fête; des drapeaux et banderolles ornaient comme ici aujourd'hui quelques rues de la ville et une foule émue et empressée contenant l'élite de la société se porta vers les trois institutions qu'avait dirigés l'heureux et noble vieillard, vn collége, une école de demoiselles, et une école pratique. Il y eut discours, musique, poésie, et tout ce qui peut se désirer en pareille solennité; malheureusement pour moi dans les deux premières institutions presque tout se fit en allemand; ce ne fut pu'au *real-shule* d'où il m'avait semblé que les langues mortes devaient être bannies que j'eus le plaisir d'entendre du grec et surtout du latin, car pour le grec, je l'avoue à ma honte, c'était encore un peu de l'allemand pour moi. (Rires.) Peut-être le personnel du *real-shule* était-il comme bien d'autres en ce monde, appréciàit-il mieux ce qui n'est que facultatif que ce qui est obligatoire.

N'exagérons donc point un mouvement bien nécessaire sans doute; mais faisons-le sans détruire ou amoindrir trop ce qui a fait notre gloire. Au sujet de l'éducation comme au sujet de la nationalité étendons, ne repoussons point, n'exaltons pas un moyen de succès aux dépens des autres; prenons-les tous et afin de donner la part large et juste à chacun, redoublons s'il le faut la somme totale de nos efforts et de nos sacrifices. Préparons-nous par les études pratiques, par les connaissances usuelles, préparons-neus aux grandes destinées qui s'ouvrent pour les deux rives du St. Laurent, formons des marchanes, dez ingénieurs, des chimistes, des manufacturiers; mais soyons certains aussi qu'un peu de littérature est un lustre qui ne nuit pas à l'éclat de l'or, que Virgile ou Racine ne contredisent rien de ce qu'enseignent Euclide et Barême. et que pour avoir commenté Homère, M. Gladstone n'en est pas moins un des plus grands économistes, un des plus grands financiers de l'Europe. Ne négligeons point non plus les beanx-arts qui au point de vue même de l'industrie ont une si grande portée et qui eux aussi élèvent les

idées et les aspirations du peuple. Vous surtout, messieurs, qui vivez à l'étranger, prenez ce qu'il vous faut du progrès moderne, mais ne renoncez pas au glorieux héritage du passé ; ne vous en laissez pas imposer par ceux qui vous représentent vos pères ou vos frères comme des ignorants. Sous ce rapport comme sous tous les autres vous pouvez, suivant le mot d'Isidore Bédard ; *marcher tête levée.*

Non, ils n'étaient pas, ils ne pouvaient être des ignorants ceux qui ont eu la suprême science : croire, espérer et attendre ; ceux qui n'ont point abandonné l'idée religieuse et nationale dans les plus rudes épreuves, ceux qui ont préparé ce que nous voyons ! Cette magnifique démonstration, l'ordre, la décence, l'intelligence, les sentiments généreux, l'élégance qui y président nous ont fait voir que vous avez conservé sur tous les points de l'Amérique beaucoup plus intact qu'on ne le pensait le précieux dépôt de nos traditions et que vous rapportez ici avec vous et la langue que les orateurs choisis par vous ont si purement parlé et le titre glorieux de peuple gentilhomme dont vous savez vous montrer dignes. Soyez en fiers, revêtez-vous en comme d'un splendide vêtement afin que l'on dise de vous comme Virgile disait de ses compatriotes : *populum Romanum gentem que togatam.* (Applaudissements prolongés.)

Et tandis que j'y suis, messieurs, tout dernièrement encore on a voulu, pour justifier la guerre impie que l'on fait à nos frères les Acadiens sur ce terrain même de l'Instruction Publique, on a voulu contraster le chiffre des élèves de nos écoles avec celui des écoles du Haut-Canada, aussi celui des personnes sachant lire et écrire dans chaque province, d'après le dernier recensement. Disons de suite que ce recensement a fait justice du reproche d'exagération adressé a nos statistiques scolaires : le recensement publiant le nombre des enfants fréquentant les écoles un jour donné et la statistique scolaire celui de toute l'année, il doit nécessairement y avoir une différence. Or cette différence est proportionnellement la même pour Ontario que pour Québec ; un rapport est donc confirmé par l'autre. Mais pour ce qui est de ce chiffre lui même, ce n'est ni à l'enseignement religieux, ni au système scolaire qu'il faut s'en prendre. Qui ne connaît point les difficultés plus considérables qui existent dans notre pays, par le climat, par la richesse moins grande des populations dont on nous fait il est vrai également un crime, et surtout par la disposition des établissements qui sont plus compactes dans le Haut Canada où il y a beaucoup plus de petites villes et de villages ? Il y aurait bien aussi quelque chose à aire sur l'étrange manie de tout apprécier uniquement par les chiffres, c'est-à-dire par la quantité et non point par la qualité. Un calcul à faire ce serait de trouver le nombre d'hommes ne sachant que lire et écrire qu'il faudrait réunir pour égaler la puissance réelle d'un homme véritablement instruit.

Quoiqu'il en soit, Messieurs, que ces reproches vous animent et nous animent nous aussi à de plus grands, et s'il est possible à de plus généreux efforts.

Une chose surtout ressort de cette mémorable réunion : c'est la solidarité de toutes les populations franco-canadienues de l'Amérique. Ne craignez pas dans vos besoins de vous adresser à nous. Déjà dans bien des endroits nos prêtres et nos religieuses sont allés vous trouver et quelques-uns des élèves de nos écoles normales ont accepté la même mission. Je ne saurais vous dire avec quel orgueil nous voyons ici un d'entr'eux, M. Lebœuf qui remplit maintenant aux Etats-Unis des fonctions judiciaires importantes. (Vifs appl).

Jusqu'à un certain point, notre rôle envers vous est celui que la France, notre vieille mère-patrie a joué envers nous, et ce rôle les communautés les plus nombreuses, les mieux installées parmi vous pourront bientôt le remplir à l'égard de celles où les groupes français sont encore isolés. Déjà vous avez vos journaux et vos ecoles ; bientôt vous aurez vos livres et la langue française se sera implantée en plus d'un

endroit qu'on lui croyait fermé pour toujours.

Certes, messieurs, tout le monde ici sympathise avec le désir si énergiquement manifesté par plusieurs d'entre vous de repatrier en masse nos compatriotes; mais cette tâche ne pourra jamais s'accomplir que partiellement et graduellement et dans l'intérêt même de cette cause, il faut veiller à l'autonomie de ceux qui resteront. La manifestation d'aujourd'hui y contribuera puissamment ; nous nous sommes comptés et suivant le mot si vrai de M. Gaillardet qui eut lui aussi cette grande idée de l'union des populations franco-américaines, c'est déjà quelque chose de se compter car, disait-il, si le droit est la force aux yeux de Dieu, le nombre est la force aux yeux des hommes !

L'instruction dans la langue maternelle, la lecture des livres français, celle des livres canadiens après le lien plus puissant encore de la religion sont les meilleurs gages de votre autonomie. Faites connaître à vos enfants le mouvement littéraire et intellectuel de votre pays depuis les jours où les Viger, les Morin et les Parent ont jeté les fondements de notre littérature et rendu à notre langue qui déjà commençait à s'altérer, sa pureté première, jusqu'à cette floraison si rapide qu'étalent aujourd'hui tant de jeunes et brillants écrivains. Faites-leur lire nos poètes, nos historiens, nos publicistes, ce sera un des meilleurs moyens de leur faire aimer notre nationalité.

Je sais que comme nous, plus encore que nous, vous avez besoin d'une autre langue ; mais rien ne vous empêche de conserver en même temps la vôtre. C'est une grande et belle chose que de parler les deux plus belles langues des temps modernes, celles des deux plus grandes nations de l'Europe. C'est même un immense avantage au point de vue du développement de l'intelligence; car là où double, est la peine, double aussi est la récompense.

Messieurs, cette pensée de fraternité bien comprise qui vous a réunis de tous les coins de l'Amérique, elle sera utile aux plus grandes comme aux plus petites communautés de notre origine. Ce que l'une fera pour les autres lui sera rendu au centuple. Déjà dans les limites de notre Confédération il n'est pas impossible que le salut de la plus grande province franco - canadienne, celle de Québec, ne soit dû un jour aux Acadiens des Provinces Maritimes ou aux Métis de Manitoba. Faites beaucoup pour les Acadiens, nous disait dans une conférence M. Rameau, faites beaucoup pour eux et soyez certains qu'un jour ils vous le rendront. Ce généreux Français, qui le premier s'est occupé sérieusement de nous, qui le premier nous a conseillé l'immigration française et belge comme moyen de réparer les pertes que nous ne pouvons pas entièrement empêcher,—car sur ce point encore je vous dirai : ne soyez pas exclusifs—ne repoussez pas un moyen de salut parce que vous en préférez un autre, employez-les tous et vous n'en aurez peut-être point trop. —M. Rameau donc nous disait que c'était la charité cosmopolite de la France qui sauverait un jour la France elle-même, et il nous donnait la même recette. Eh bien ! elle peut s'appliquer et elle s'est déjà appliquée à l'instruction publique et c'est une gloire pour le Bas-Canada de songer que les établissements d'éducation catholiques et français qui se développent sur tant de points en dehors de nos limites sont dus en grande partie aux sacrifices des habitants de la vieille province, permettez moi de le dire, de la province mère !

Et même aujourd'hui la France sans presque le savoir continue sa glorieuse mission à notre égard : à nos prêtres et à nos religieuses cependant si nombreux viennent s'ajouter chaque jour ses prêtres et ses religieuses, et souvent prêtres français et prêtres canadiens, religieuses françaises et religieuses canadiennes partent ensemble pour les points les plus éloignés de ce continent.

Pour l'ignorer, messieurs, il ne faudrait connaître ni cette noble maison de St. Sulpice de Montréal, qui a fait encore, et qui fera longtemps de si grandes choses dans notre pays, ni cette illustre Compagnie si connue dans

notre histoire et qui nous donne aujourd'hui l'hospitalité ; toutes deux, ainsi que tant d'autres ordres religieux, se recrutent encore plus en Europe que parmi nous. (Appl.)

Mais je m'oublie, messieurs, on ne m'avait donné que vingt minutss pour traiter ce grand sujet, pour vous dire ce que l'éducation a fait pour nous, ce que nous avons fait pour elle ; et j'ai déjà dépassé ces limites : je demande quelques minutes de plus pour un acte de justice et de reconnaissance.

Je ne saurais laisser passer cette solennelle occasion de rendre témoignage à la mémoire d'un homme dont la mort a été un grand deuil public à Sir George Cartier qui m'a si puissamment aidé, et souvent je n'ai pas honte de le dire, sl habilement dirigé, pendant mon administration scolaire. A son énergie, à sa persévérance sont dus la passation de plusieurs lois importantes sur l'instruction publique avant la Confédération ; à son aide actif celle qui, dèpuis, a réglé des questions importantes entre la majorité et la minorité religieuse. Dès le principe nous avons adopté une politique libérale qui a eu son contre coup dans le Haut-Canada tout en empêchant bien du mal chez nous ; en allant plus loin encore nous aurons fait un grand bien à nos compatriotes des provinces maritimes ; si la majorite qui les froisse dans ce qu'ils ont de plus cher, peut apprendre quelque chose de notre exemple ne fut-ce que d'avoir la moitié de la justice et de la libéralité que nous avons montrés.

J'ai aussi à remercier mon honorable successeur M. Ouimet, qui s'est mis à l'œuvre avec tant de zèle et d'habileté, des paroles beaucoup trop bienveillantes qu'il a eues pour moi dans ses discours publics et dans ses rapports officiels.

Enfin, monsieur le président et messieurs, j'ai à vous remercier et à vous demander pardon : à vous remercier de votre indulgente attention, à vous demander pardon n'avoir osé traiter dans un cadre nécessairement si restreint un pareil sujet. Mon excuse est dans l'obligeante invitation de votre comité, dans l'enthousiasme du jour, dans cette atmosphère toute imprégnée d'un patriotisme tellement enivrant que ceux qui l'ont respirée ne doutent plus de rien.

Même dans les circonstances les plus défavorables il était impossible de refuser son concours à cette réunion fraternelle où sont accourues portés par l'électricité les félicitations, les sympathies de tous les groupes français de l'Amérique depuis Vancouver jusqu'aux rives de l'Atlantique, nobles témoignages qui ont été couronnés par la plus auguste et la plus émouvante de toutes les approbations, en un mot grande et belle journée dont le souvenir imposant sera lui-même une des pages de notre histoire.

Après M. Chauveau, M. Landry prit la parole et s'exprima a peu près en ces termes :

Messieurs,

J'arrive de l'ancienne Acadie pour prendre part à la fête nationale des Canadiens. Je voudrais pouvoir m'exprimer plus facilement en français, mais le malheur de notre position a voulu que mon instruction française ait été négligée. Veuillez excuser mes fautes, en songeant que je suis resté Français par le cœur tout comme vous. J'ai é é heureux d'entendre M. Chauveau parler de l'Acadie, et je l'en remercie ; c'est la première fois dans cette fête que l'on a songé à nous. Mais n'oubliez pas qu'il y a là-bas une population qui vous est sympathique, des hommes qui sont vos frères et qui attendent de vous secours et protection. En ce moment, l'un et l'autre nous sont plus que jamais nécessaires, car jamais la persecution n'a ete plus terrible contre nous.

Je so s d'une élection et j'ai été battu dans le comté de Westmorelan t. Les élections ont tourné contre nous presque partout. Ce n'est pas son mérite qui a valu cette victoire au gouvernement, mais le fanatisme religieux qu'il a soulevé. Dans ce même comte, où nous ne comptons que pour un tiers, j'ài déjà été elu par 300 voix de majorite sur ceux qui étaient elus en même temps que moi. Vous savez qu'il y a trois ans, la loi nous permettait d'avoir des écoles séparées où nos enfants recevaient une instruction religieuse, suivant les désirs des parents, mais cette loi a été abrogée. Bien des protestants condamnèrent les écoles sans Dieu d'abord, et la majorité étaient contre ce système, mais on a soulevé le fanatisme religieux, et aujourd'hui les élections n'ont ete que sous l'influence de ce mauvais conseiller. J'espère que nous aurons bientôt une nouvelle Convention, et que l'Acadie, alors

plus heureuse, sera représentée par plus de députés qu'aujourd'hui.

M. O. Loranger fit remarquer que nous venions d'entendre parler un représentant d'une population éloignée, et qu'il fallait aussi écouter la voix de Manitoba. Il invita M. l'abbé Lacombe à prendre la parole.

Le saint Missionnaire prononça un discours qui fut vivement applaudi.

L'orateur qui m'a précédé, s'est excusé de ne pouvoir parler français aussi correctement qu'il le voudrait. J'ai les mêmes excuses à faire, je suis missionnaire et il y a vingt quatre ans que je vis de la vie des sauvages Je suis arrivé à parler leur langage et même à penser sauvage. Je n'ai pas regretté de ne pas parler plus souvent le français avant cette fois, mais aujourd'hui je le déplore vivement, car je ne puis exprimer tout ce que je ressens, je ne puis vous dire en français tout ce que je pense en sauvage [appl]

Je suis heureux de représenter Manitoba et les grands territoires du Nord-Ouest dans cette assemblée de Canadiens ; je suis heureux de vous dire que vous avez là bas de chauds amis qui ont sans cesse les yeux tournés de votre côté. Permettez-moi de vous le dire, mes sauvages et les Métis vous aiment et vous connaissent Que de fois, ils me demandent des nouvelles " des Français du côté de Montréal " car c'est ainsi qu'ils désignent les Canadiens.

Moi qui ai été si longtemps éloigné du Canada, je me suis émerveillé de tout ce que j'ai vu hier. J'avais une souvenance des fêtes nationales d'autrefois, c'était resté grand dans mon imagination, mais la démonstration d'hier surpasse tout cela, j'en suis des plus heureux.

Depuis que je suis au Canada, je n'ai cessé d'attirer l'attention des Canadiens sur un sujet important et je vous demande un moment d'attention Je veux vous parler de l'immigration à Manitoba.

Il nous faut une immigration française si nous voulons conserver notre position Sachez qu'il y arrive en moyenne par mois, *quarante familles d'Ontario*. Manitoba est un beau pays, sa richesse attire nos voisins. Les laisserez-vous seuls s'emparer d'un sol qui vous appartient autant qu'à eux. Venez au Manitoba, vous Canadiens des Etats-Unis, qui voulez revoir la patrie, venez là et vous vous trouverez chez vous. Le gouvernement vous offre 160 âcres de terre moyennant $10 et peut-être à meilleur condition. La prairie est là qui vous attend. Vous n'aurez qu'à passer la charrue dans cette terre fertile, y jeter des grains et vous aurez de belles moissons. Le froid n'y est pas aussi grand qu'on le dit, mais il est plus fort qu'au Canada, cependant on n'y gèle pas. Il y a moins de neige qu'ici beaucoup moins et les animaux restent dans la prairie jusqu'à la fin de Décembre. Si quelqu'un voulait se mettre à la tête d'un mouvement en faveur de l'immigration, j'attendrai pour conduire les familles qui seraient prêtes à venir nous rejoindre. J'ai écrit dans les journaux des lettres sur l'immigration vers ce pays et je les ai signées *un ami de ses compatriotes* et depuis leur publication je reçois beaucoup de lettres qui me demandent de nouveaux renseignements.

Je termine en disant que nous Canadiens des Etats-Unis et de Manitoba, nous devons regarder la Province de Québec, comme celle-ci regardait jadis la France et que nous devons attendre d'elle ce qu'elle attendait de nos amis d'Europe.

Après M. Lacombe, M. l'abbé Lamarche prit la parole. Il nous dit qu'il croyait que tout ce que nous avons vu et entendu depuis deux jours reposait sur une grande idée : l'idée religieuse. Ce que les Canadiens aiment pardessus tout, c'est la religion ; le peuple canadien est le plus catholique du monde. Soyons fidèles à notre religion qui est la gardienne de notre nationalité. L'orateur développe cette idée et conclut en exprimant l'espoir que le Canada français restera fidèle à ses croyances et au Saint-Siège.

SEANCE DU SOIR.

A la séance du soir, après le dépouillement des lettres de créance, M. Coursol fut élu président, M. Fréd Houde, vice-président, et M. Lebœuf, secrétaire.

Le rapport du comité de la convention, rédigé par M. Beausoleil, fut alors soumis à l'assemblée et pris en considération. Ce rapport est basé sur les réponses faites par les Canadiens des Etats-Unis aux questions qui leur avaient été adressées.

Une motion priant instamment les gouvernements local et fédéral d'établir des manufactures, fut alors proposée par M. H Beaugrand et secondée par M L O David et cette motion fut acceptée après une discussion intéressante à laquelle prirent part M. Beaugrand, rédacteur de l'*Echo du Canada*, M. Drapeau, d'Ontario, M Houde du *Foyer Canadien*, M. Lebœuf, M Bélanger, de Sherbrooke, et M. Thibault et M Montmarquet.

M. Stanislas Drapeau proposa alors, secondé par M. J O Dion, une motion en faveur du repatriement et des moyens à prendre pour l'opérer.

Cette motion fut adoptée.

M. Chs. Thibault prit ensuite la parole et prononça le discours suivant :

Monsieur le Président,

Messieurs les Délégués des E. U.

et Messieurs.

Appelé, par les vœux des Canadiens de Troy, spécialement à prendre la parole dans cette circonstance mémorable, je ne puis me refuser d'accepter votre bienveillante invitation. Rien cependant ne vous autorisait MM. à me faire cet appel ; rien, si ce n'est peut-être les légers services que j'ai pu rendre à mes compatriotes du Canada et des E. U., soit en écrivant dans nos journaux des articles propres à revendiquer leur position, trop souvent méconnue, à relever leur courage, en leur montrant la sublimité de leur mission dans ces pays, soit encore en me rendant à leur appel, dans des circonstances analogues à celles qui nous réunissent ce soir, pour leur retracer les grandes et sublimes vertus de nos ancêtres ; leur faire aimer davantage la patrie absente et les encourager sur la terre de l'exil. D'ailleurs, pourquoi ne parlerais-je pas en ce jour où tout parle, tout chante, tout sourit ? La nature elle-même nous paraît plus grandiose, plus sereine et plus riante. Cette fête, bénie par la religion, ennoblie par le patriotisme, est belle entre toutes ; elle commande aux ris et à la joie avec plus d'autorité que la douleur ne commande aux larmes ; la douleur s'impose mais la gaieté véritable ne peut être que le résultat du bonheur comme celui qui vous enivre en ces jours. Vous travaillez, Messieurs, en ce moment a élever un temple magnifique à la concorde, à la fraternité chrétienne, à l'harmonie, à l'union des cœurs et des intelligences ; est-ce à la jeunesse de notre époque, dont j'ai l'honneur de faire partie, à hésiter d'entrer en lice pour engager le grand combat ? A se taire, à refuser d'apporter son grain de sable à la construction de ce *temple auguste* que j'entrevois comme résultat de vos nobles efforts, de votre patriotisme éclairé et de votre ardent désir à servir la cause sacrée de cette *Alma Mater*, qui est la patrie de vos cœurs, de vos intelligences, de vos souvenirs et de vos espérances ?

Pour être patriote, MM., il faut penser, agir et faire, ce que pense, agit et fait sa patrie ; or, ce soir, vous la représentez à mes yeux, et par vos cœurs, elle me demande à parler. Je le ferai, en réclamant toutefois cette indulgence que j'ai toujours rencontrée chez mes compatriotes ; cette indulgence que vous accordez toujours à ceux qui comme moi la sollicitent, à ceux qui comme moi en ont un si grand besoin. Tout d'abord, MM., qu'il me soit permis de souhaiter la bienvenue à nos compatriotes de l'exil et de leur témoigner ma reconnaissance pour s'être ainsi rendus à l'appel de la Patrie ; de leur dire qu'à la pensée de leur retour dans *Rama* on s'est livré à la joie, les lamentations ont cessé, la Patrie a retrouvé ses fils, et que de toute part il s'est fait, dans cette Province, un immense tressaillement d'allégresse, à la pensée de votre arrivée prochaine parmi nous. Eh ! bien, Amis ! Vous êtes venus, soyez des nôtres, puisque vous êtes nôtres, par le cœur, par le sang, par la foi, par la langue et par l'intelligence.

MM. il n'y a que quelques années, un grand artiste, Horace Vernet, célèbre peintre de la nature, traversait l'Océan : Or, comme une grande tempête s'élevât, ce peintre demanda aux matelots la faveur de l'attacher au mât du navire, pour pouvoir mieux contempler la sublime, l'épouvantable horreur de l'ouragan ! afin d'en mieux graver le souvenir dans son esprit et le retracer plus exactement sur la toile. Laissez moi, messieurs, vous attacher un instant au pied du grand arbre de la Patrie afin de mieux contempler :

1o. sa noble origine et ses luttes ;
2o. ses souffrances et son deuil à la vue de l'émigration de ses enfants ;
3o. ses succès et ses espérances. Enfin, en conclusion, quels sont les résultats pratiques qu'elle a droit d'attendre de cette fête.

1o. NOBLE ORIGINE DE LA PATRIE ET SES LUTTES.

MM. A un moment donné dans la vie des nations, quand la colère du ciel s'appesantit sur elles, il se fait un tra-

vail de dissolution, de ruines et de mort. Alors, le Seigneur taille de larges zones dans les flancs du globe et appelant à lui le peu de Justes qu'il lui restent fidèles il leur donne pour patrie ces zones nouvelles ; il les prend sous sa protection puissante, et, nouveaux missionnaires, ils les envoie à la conquête de ces nouveaux Pays qu'il leur destine. A l'approche de ses hommes les difficultés s'aplanissent, les obstacles sécartent, les ennemis fuient, au son des trompettes retantissantes les murs des Jéricho nouvelles s'ébranlent, se brisent et s'écroulent avec fracas, entraînant sous leurs ruines, leurs prévaricateurs habitants. Voilà le secret de notre origine, MM. Defait, c'était presqu'au commencement de ce 16è. siècle si corrompu en Europe, de ce siècle épouvantable où l'*Eglise* était plongée dans la plus lugubre tristesse. A cette époque où l'Europe vit les guerres funestes de 30 ans, celles des paysans, les guerres civiles de France, d'Allemagne, d'Angleterre et de Flandre ! Les assassinats du prince d'Orange, de Charles 1er. d'Henri III, de Marie Stuart, les massacres de Mérindol, de la St. Barthelemi. A cette époque néfaste où le moine Luther venait de lever l'étendard de la révolte la plus audacieuse contre sa mère, l'Eglise, et où, jetant ses principes de mort dans la société vermoulue du temps, avait contribué à saper les fondements sur lesquelles étaient assises les nations.

L'édifice social ainsi renversé, les plus mauvaises passions du cœur humain s'insurgèrent contre l'autorité ; le monde européen, faiblissant à sa mission, allait à jamais s'engloutir dans l'abîme qui se creusait sous ses pas ! La colombe de l'Eglise, triste et inquiète, ne sait où poser le pied ! Partout l'erreur, partout la violence, partout la persécution. Or, voilà, que sur une plage, encore inconnue au vieux monde, vivaient, plongées dans les sombres ténèbres de l'idolatrie, de nombreuses peuplades. Au cadran du temps l'heure du Canada allait sonner. Voilà qu'un homme s'embarque sur un frêle vaisseau pour chercher ce monde nouveau dont l'idée avait longtemps travaillé le génie de Colomb. Et sur ce vaisseau ne voyez-vous pas, MM., la colombe de l'Eglise qui s'y repose avec confiance ? Cette nouvelle arche fut donc notre berceau et notre destin, longtemps ballotté sur les flots de l'Atlantique, fut à jamais scellé sur ces rives enchanteresses de notre fleuve Roi, qui depuis cette époque redit les échos joyeux de nos fêtes, comme les plaintes déchirantes de nos amertumes et de nos discordes civiles, religieuses, et politiques.

Jacques Cartier, en abordant ces rives s'en empara au nom de son Dieu et de son Roi. Il plante une simple croix de bois pour annoncer que désormais le règne du Christ est arrivé et que sa volonté y sera faite à jamais.

Puis, remontant ce fleuve majestueux jusqu'à la bourgade d'Hochelaga, il peut s'aventurer, au milieu des scènes les plus grandioses et les plus nouvelles jusque sur les sommets enchanteurs de cette montagne, magnifique rempart de notre Cité, qu'il trouve si belle, qu'il l'appelle Mont-Royal. Là, dans la personne de Jacques Cartier, nous contractâmes cette solennelle alliance avec le ciel, que je prie ma patrie de conserver toujours. Comme au Père des Croyants, une nouvelle terre de Jessen fut donnée en partage à nos pères, à nous, et à nos descendants ! Héritage sacré, contrat solennel, puissions-nous vous conserver toujours intacts malgré les violences, les persécutions et et les difficultés.

Notre patrie, vous l'avez vu par sa noble origine, a une alliance intime, avec sa mère l'Eglise dont elle est la fille aînée la plus chérie en Amérique. Je viens de vous le démontrer, la foi émigra de l'ancienne France, autrefois florissante et glorieuse et aujourd'hui la *Niobée* des Nations pleurant en vain ses deux dernières filles perdues sans retour, l'Alsace et la Lorraine, pourtant si patriotiques, si nobles, si malheureuses,—à cette France nouvelle si remplie d'espérance, de patriotisme, de foi et d'avenir Mais pour atteindre à la position du jour que de luttes ! que

de souffrances ! que d'héroïsme ! que de combats !

Suivez le parallélisme glorieux que je vais établir. La destinée de notre patrie est tellement subordonnée à celle de l'Eglise que ce que celle-ci souffrit en général, celle là le souffrit en particulier. Ici cette vérité est palpable ; les faits attestent pour elle.

A sa naissance, l'Eglise souffre toutes les persécutions les plus sanglantes et les plus cruelles de la part des Puissants de la terre, qui ne déposent le glaive que sous la victoire écrassante de la croix, portée triomphalement sur les étendards de Constantin : le sang des chrétiens coula à flot et cette semence fit croître des défenseurs et des adeptes à la religion. Au berceau du Canada, le farouche Endien, puissant tyran de la forêt, fera couler le sang de nos frères et de nos-missionnaires et il ne déposera la hache sanglante du combat qu'épuisé et terrassé lui-même, par ce signe redoutable qu'avait entrevu Constantin le catholique. A la lutte infructueuse du sang, succéda contre l'église celle des schismes, de l'impiété, et du mensonge. Contre ces nouveaux ennemis la barque de l'Eglise tint ferme, elle appelle à elle des savants, les pères de l'Eglise, les conciles, les chrétiens fervents, les moines et les anachorètes, qui tous, forment une armée invincible avec laquelle l'Eglise triomphe et marche d'un pas assuré vers ses immortelles destinées.

Egalement pour notre Patrie MM. à la lutte sanglante que la barbarie lui a faite, elle eut à soutenir les plus graves assauts de la part du schisme, de l'impiété, de la force brutale, et du mensonge : notre patrie s'est vu abandonnée et reniée lâchement par la France, calomniée et traitée en vaincue, *vae victis*, par l'Angleterre, écrasée sous le talon du militaire grossier et insolent et quelquefois trahie par les siens, vendus d'avance à ses plus mortels ennemis ! Ni la coupe des tribulations, ni celle des ignominies ne lui furent épargnées. Cependant, s'armant alors d'une nouvelle énergie, appelant à elle tous ses enfants dévoués, ses héroïques défenseurs, elle accepte toujours le combat pour finir sans cesse par la victoire, pour ne s'arrêter jamais sur le chemin de sa grande mission en Amérique.

Enfin, MM., une persécution *contenporaîne*, sous une forme nouvelle, s'est livrée contre l'Eglise, c'est celle des loges et du *radicalisme* ; c'est le dernier combat possible, c'est le *nec plus ultra*, de la *ruse*, du mensonge et de l'hypocrisie. Je n'entre pas dans les détails, MM., ce serait abreuver vos cœurs d'angoisses dans un jour consacré à la joie.

Vous me pardonneriez, cependant, vous rappelant que sur la même *lyre* se retrouvent les accents du désespoir et de la félicité et que le cœur humain est un mystérieux instrument qui possède toutes les facultés à la fois ; celle du rire et des larmes, de la gaieté et de la douleur. Mais cela m'entraînerait trop loin, d'ailleurs, l'Eglise est certaine de sa victoire ; j'entends déjà son *hosanna* solennel dans les airs,

Dites le moi, notre pays, depuis les rives de l'Altantique, à celles du Pacifique, ne souffre-t-il pas dans la personne de ses descendants français les plus hypocrites persécutions ; celle des loges et du *radicalisme*. D'un côté la tyrannie s'entendant nous refuse le libre exercice de nos droits religieux comme catholiques, de l'autre, le libre exercice de nos droits politiques comme peuple.

Cependant, ne vous découragez pas, MM., car à nos yeux, comme à ceux de l'armée du 1er. Empereur Chrétien comme à ceux de l'Eglise brille le *Labarum* du salut, signe de notre *espérance* sur lequel sont gravés ces mots : " *In hoc signo vinces*. Aussi compte-t-on bientôt que les écoles athées du N. B. s'écrouleront d'elles-mêmes et que sur les ruines de leurs ennemis, les *Métis* de l'Ouest entonneront bientôt le chant de triomphe et *l'alleluia* de la délivrance.

2o Souffrance de la patrie et son deuil a la vue de l'émigration de ses enfants.

MM., à la cession du Canada à l'Angleterre, cette Province se trouva isolée, abandonnée, meurtrie, appauvrie,

soumise à des maîtres étrangers, durs et impitoyables et Dieu seul sait tout ce que nous avons souffert, non seulement de souffrances morales, mais même de souffrance physiques ! Ce n'était pas assez de perdre la France, il fallait encore être abreuvés d'outrages et écrasés d'impôts, pour faire vivre une nuée d'étrangers, s'abattant, comme des oiseaux de mauvais augure, sur une proie faible et sans défense.

La culture de nos terres était abandonnée, les droits seigneuriaux, les *lods et ventes* surtout, nous ruinaient. Notre langue était menacée de prohibition ; le pays était pauvre, triste, découragé. Par une politique étroite et mal inspirée, avant '37-'38, au lieu de travailler aux grandes améliorations publiques de notre pays, on amassait, dans les coffres publics, ces monceaux d'or que la Maison *Baring & Cie.*, de Londres, devait engloutir après l'Union et que le Haut-Canada convoitait avec cet appétit qui ne s'est jamais démenti, chez ses habitants. Aussi, tandis que nous perdions notre temps en vaines disputes, après l'effort surhumain que nous virent tenter les tristes années 1837-1838 pour reconquérir nos libertés et nos franchises, vit-on le Haut-Canada à l'œuvre pour nous imposer cette *Union* bâtarde de 1841 que nous avons brisée, par la Confédération ; union qui a englouti notre or, nos espérances, nos richesses au détriment du B-Canada et au profit d'Ontario seul. Cette Province, plus pratique, plus égoïste que nous, s'emparant alors de nos trésors, paya ses dettes, fit des améliorations publiques, agrandit ses canaux, construisit des *voies ferrées*, développa son agriculture et laissa périr sa province sœur du Bas-Canada. *Ce fut* après ces déplorables résultats, *après* 38, que commença cette douloureuse exode de notre peuple vers les Etats-Unis. C'est alors que l'on vit les flots de l'Emigration se succédant sans interruption et entraînant par milliers nos compatriotes sur la terre étrangère. C'est depuis cette époque aussi que le Canada est plongé dans le deuil à la vue de ses campagnes fertiles, abandonnées et qui attendent en vain le retour de leurs anciens possesseurs; à la vue de ce torrent dévastateur qui nous décime et va grossissant toujours le flot qui chasse devant lui, vers des plages étrangères, nos populations, si laborieuses, si patriotiques, et si utiles à notre pays.

Comment pouvions-nous nous livrer à la joie quand on savait tant des *nôtres* éloignés de tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, du toit qui les abrita pendant leur jeunesse, du sol qui les nourrit, *des tombeaux de leurs ancêtres* des souvenirs d'enfance, des joies de la famille, etc, etc.

Assurément le plus grand secret de notre réunion de ce jour touche: 1e à ce mystère du cœur humain qui a nom le Patriotisme, 2e à l'état avantageux que notre Pays offre maintenant à ceux qui veulent y revenir. Assez longtemps, compatriotes, *vous vous êtes* assis sur les fleuves de *l'Exil* et assez longtemps, vous y avez pleuré. Assez longtemps, comme les restes d'Israël, vous avez craint d'être toujours privés de la Patrie: *Patria privari verebantur*, assez lengtemps, Rachel a gémi sur ces enfants, sur ceux qu'elle croyait à jamais perdus, voici le moment favorable, voici le moment du retour, livrez-vous tous à l'espérance, applaudissez tous, car. je viens vous apporter une bonne nouvelle. Celles de nos succès et nos espérences.

3e Succès et espérances de la Patrie.

MM., ayant jeté un coup d'œil sur notre origine, nos luttes, nos souffrances et notre deuil. Reposons-nous un instant, comme le voyageur fatigué de la route parcourue et des obstacles franchis, à la vue de nos succès et de nos espérances légitimes.

A votre départ de ce pays, MM., des E. U. il y a 20, 25 ou 30 ans, comme nous venons de le voir, le pays était plongé dans le découragement ; mais voilà que tout à coup à l'orage politique qui nous avait décimés succède des jours de calme et de travaux un système nouveau s'inaugure : des patriotes ardents apparaissent, travailleurs infatigables, ils ont renouvelé la face de notre pays. A dater de la fameuse

coalition de 1854, nous sommes entrés à pleines voiles dans la voie du progrès. Toutes les difficultés s'applanissent. Le système féodal s'effondre. Le pays se sillonne de voies ferrées : Le Pont Victoria s'érige, l'International se construit ; nos canaux s'agrandissent, se creusent, se multiplient, nos fleuves sont explorés, notre marine est crée, nos forêts reculent,notre culture fleurit, notre commerce se développe, notre industrie,protégée suffisamment,s'agrandit chaque jour. Voyez partout, nos usines, nos chantiers, nos manufactures et du coté d'Hochelaga, ne voyez-vous pas la grande filature Hudon lançant du haut de son site pittoresque et historique, un encourageant défit à de semblables entreprises ?

Nos cités se multiplient, reculent leurs limites, regorgent de population, d'espérance et d'avenir. Et pour grossir nos rangs, disséminés et amoindris, par la malheureuse émigration de nos compatriotes, nous dûmes ouvrir nos portes aux peuples malheureux du vieux monde. Aussi ceux qui n'avaient plus de Patrie, de famille, ni d'amis retrouvaient ici tous ces biens inappréciables. Nous sèchions les larmes de Campbell, mettant dans la bouche des Irlandais proscrits, ces tristes lamantations :

" Where is my cabin door fast by the [wild wood?
Where is my sire that wept for its fall ?
Where is the mother that watched over [my childhood ?
Where is my bosom friend dearer than all .
Sad is my fate said the heart broken [stranger.
The wild deer and wolf to a covert can [flee.
But I have no refuge from famine and [danger.
A home and a country remain not for me.

Ce n'était pas assez d'avoir fait tant de grandes choses, créé tant de merveilles, fondé de si belles institutions, fallait leur donner une sanction légale et les protéger de toute atteinte. Le Code Civil,qui nous assure ces choses, nous est donné.

Ce n'est pas tout. Dans notre mouvement progresssif l'on se trouve comme à l'étroit dans d'immenses possessions, l'on se souvient que des frères nous restent, non seulement aux E. U , mais encore au N. Brunswick, à Manitoba et même jusqu'aux bords lointains du Pacifique. Alors un projet gigantesque est mis au jour.

On se souvient de l'alliance contractée sur cette montagne témoin de notre foi et de nos serments. L'on veut reprendre, par une révolution pacifique, toutefois, notre héritage, toutes les terres sises entre les deux grands *Océans* et que l'injustice des armes nous avait fait perdre. Le plan de notre immense Confédération est conçu, élaboré, mis à éxécution. Nous voilà un grand peuple. Nos frères les *métis* et les Acadiens nous sont rendus et il ne nous reste plus, qu'à repatrier nos frères dispersés des E. U. pour être le peuple le plus prospère et le plus heureux de la terre, pour pouvoir s'écrier, avec beaucoup plus de raison que le poëte ancien : " *Deus nobis hæc otiæ fecit.*

Ne craignez pas, MM., que je fasse, ici de l'amplification ; les faits sont là, patents pour tous et ce n'est pas quand la lumière vous éblouit, que vous en nierez l'effet. D'ailleurs il y a un argument brutal auquel on ne résiste *guère*, c'est celui des chiffres. C'est ce critérium de la vérité que je vais vous exposer en deux mots : En 1854, MM., le commerce total des Canadas Unis était de $63,548,515,00. En 1872, pour ces deux mêmes provinces il s'était élevé à $153,990,704,00, c'est-a-dire, avait augmenté dans une proportion d'au-delà de 142 pour 100. Il n'y a pas un peuple sur ce globe qui n'aurait pas lieu de s'énorgueillir d'un pareil succès.

Maintenant je prends le dernier rapport de l'hon. ministre des Finances, tel que posé dernièrement devant nos chambres. Le commerce de la Puissance s'est élevé pour l'année finissant au 30 juin dernier à la somme de $216,000,000,00 laquelle répartie sur une population de 4 millions représente $54,00 par tête de toute la population de la Puissance.

MM. une petite comparaison vous fera mieux comprendre l'importance de

notre commerce. Je la prends chez nos voisins, les Américains, le peuple le plus extraordinaire en fait d'industrie et de commerce. Eh ! bien, le commerce total des E. U. pour 1870 a été de $961,420,145, que je vous prie de répartir sur une population de 38 millions, ce qui ne s'élève qu'à $25,30 par tête, tandis que le nôtre, pour la même période s'élève à $54,00 par tête.

Si vous mettez en considération, MM., que ce n'est que depuis 20 ans que nous avons construit tous nos chemins de fer et fait nos grandes améliorations, soutenues par nos subsides, vous en viendrez à la conclusion qu'un pays qui peut se vanter d'un aussi grand résultat, dans une période aussi restreinte, peut se livrer à l'espérance la plus legitime et s'avancer résolûment et fièrement, vers les progrès qui l'attendent dans l'avenir.

III

Résultats pratiques de notre fête.

Aux temps hébraïques, il existait une loi sévère qui obligeait chaque homme, à une époque fixe, de se transporter au lieu natal pour s'y faire enrégistrer et montrer la force de la nation à ses ennemis.

Aujourd'hui MM., sans autre loi que celle de l'amour, nos compatriotes des E. U. viennent en ce jour montrer à la patrie sa force et lui témoigner leur attachement ; aussi y eut-il jamais un plus beau jour ! De tous les points de notre immense cité l'on voyait flotter dans l'air, ces bannières magnifiques, ces drapeaux symboliques, mariant leurs couleurs différentes dans d'universelles alliances. Toutes ces couleurs, M., forment celle de l'arc-en ciel. Ah ! Puissent-elles donc être le gage de notre nouvelle alliance politique et religieuse et l'assurance qu'il n'y aura plus parmi nous de divisions, de tempêtes ni d'orages au dessus de nos têtes ! Voilà un des grands résultats que je vous supplie d'obtenir à tout prix.

De fait, qui peut s'opposer aujourd'hui à notre union ? Depuis longtemps nous la sollicitons et déjà en 1857 même le pouvoir d'alors la faisait offrir à l'opposition du temps.

Aujourd'hui plus que jamais, puisque la persécution redouble nous avons besoin de resserrer nos rangs—cette fête nous le prouve. Il faut absolument montrer un front ferme à nos ennemis, faire mentir le vieil adage dirigé contre les races latines que leur destin est la discorde et la désunion par la haine.

" I was fate they say, a way ward fate,
Your web of discord wove,
And while your tyrants joyned in hate
You never joined in love.

Donc 1er résultat ; nous avons compté nos forces, nous nous sommes réunis. J'en trouve la preuve dans l'enthousiasme du peuple qui rivalisa de zèle pour préparer cette grande démonstration. Cette marche imposante de toute une nation s'avançant processionnellement vers la maison de son Dieu pour y renouveler sa foi et demander au maître de la vie la continuation de ses faveurs est le spectacle le plus sublime qu'il soit donné à la terre de contempler.

Là, hier matin, aux pieds des autels du Dieu vivant, comme sur la montagne qui entendit le serment de de Vergara, poitrine contre poitrine, cœur contre cœur, " ceux qui avaient " éte ennemis s'appelaient frères ; ceux " qui avaient fait un pacte avec la di- " vision, se donnaient le baiser de paix; " ceux qui n'avaient jusque là échangé " que la haine échangeaient le salut de l'amitié." Ceux qui s'étaient toujours méconnus s'appréciaient mutuellement.

Nous sentions que nous étions enfants d'une *même mère.*

Et s'il nous fallait, MM., porter à l'ordre du jour tous ceux qui ont rivalisé de zèle pour le bien, l'union et l'honneur en cette circonstance, il faudrait nommer tous les Canadiens ou ne nommer personne selon cette belle parole de *Charette* au ministre de la guerre, à propos de ses Zouaves, après la

sanglante hécatombe des collines de Patay.

MM., autrefois un peuple tiré d'esclavage s'avançait vers l'avenir qui lui était préparé, protégé par *Jéhova*, conduit par ses chefs, qui, comme la plupart des nôtres ne devaient pas voir la terre promise, marchait sous l'égide d'une nuée généreuse qui les éclairant pendant la nuit, les garantissait, pendant le jour, des ardeurs du soleil.

N'avons-nous pas, MM., jouit du même privilége jusqu'à ce jour ? Notre patriotisme religieux n'a t-il pas été pour nous comme la nuée pour Israël, notre protecteur, notre guide et notre soutien ? Ah ! il est vrai que nous avons souvent méconnu notre devoir au détriment de l'union mais plus d'antipathie, plus d'obstacle, plus de division, et comme autrefois dans la Judée, quand on trouvait le cadavre d'un homme assassiné sur la route, on faisait assembler tous les habitants de la ville près de laquelle gisait cette victime et là, la main étendue vers elle chacun jurait de ne pas avoir participé à ce crime. Eh bien, vous tous, hommes de partis, je vous conjure, venez et la main étendue sur la Patrie mutilée et assassinée par vos haines et vos divisions, venez jurer que vous n'êtes pas coupables du terrible état dans lequel vous avez plongé la Patrie et alors unissons-nous. Un poëte polonais a composé un apologue touchant pour sa Patrie, laissez-moi la livrer à vos méditations : " Une femme étant tombée en léthargie, son fils appela des médecins. Je le traiterai selon la méthode de Brown, disent les uns ; qu'elle meure plutôt que d'être traitée selon Brown ; je la traiterai selon la méthode d'Hanemann, disent les autres ; qu'elle meure plutôt que d'être traitée selon Hanemann ! alors, dans son désespoir, le fils s'écria : ma mère, et cette femme se réveilla guérie." Eh bien ! la patrie est notre mère à tous, criez-lui donc du fond de vos cœurs unis et elle se réveillera pleine de vie, d'amour, de force et d'espérance. Ainsi, MM., tout nous invite à *l'union* intime entre nous : union politique, union religieuse. Tout est préparé pour cette universelle entente. La patrie nous y sollicite, des écrivains de talents nous en supplient, le Patriotisme l'exige, l'avenir le commande, la *Religion le prescrit*, le salut commun l'ordonne. Voix impérieuses auxquelles vous tous ne sauriez résister sans être traîtres et parjures à la Patrie. Donc l'union entre nous sera le 2e. résultat obtenu par notre fête.

En 3o. lieu, MM., cette visite de nos compatriotes ici aura un merveilleux effet, celui de créer de nouvelles relations avec notre pays, puis surtout de ranimer le patriotisme. Il y avait autrefois un géant énorme qui, fils de la terre, reprenait une vigeur extraordinaire chaque fois qu'il touchait sa mère et son ennemi pour le terrasser et le vaincre dût l'enlever dans les airs ainsi en sera-t-il des Canadiens des E. U. Ils auront touché au sol de la Patrie, qui est leur mère aussi et désormais il seront invincibles, car, ils auront bu à la source du véritable patriotisme ; ils auront raffermi leur espérance en notre avenir, après avoir constaté nos succès.

Puis, notre pays a besoin, pour exploiter nos richesse, et développer notre industrie et nos manufactures de mains habiles, où pourrons-nous en trouver de plus expérimentées que parmi nos compatriotes qui ont grandi au sein des manufactures américaines ; ainsi au lieu de faire venir à grands frais d'Europe des étrangers, ne serait-il pas plus avantageux d'ouvrir ici une carrière lucrative à nos proches, à nos amis, en favorisant leur repatriement ? Puisse cette convention forcer nos gouvernements à créer un tarif protecteur et en offrant de grands avantages à la colonisation réaliser aussi cette légitime espérance. Qu'on ne voit plus de barrière morale entre les Canadiens de cette province et ceux des Etats-Unis. Qu'il n'y ait plus de ligue, c'est-à-dire d'obstacle sérieux au repatriement de nos frères ! Voilà à quoi doit tendre cette démonstration ; car il faut absolument arriver à une idée fertile de repatriement en cette cir-

constance, sinon notre fête n'a plus de signification. Un ancien empereur s'écriait avec désespoir : " Varus, rends moi mes légions."—Eh ! bien, un demi-million de Canadiens dispersés aux quatre points de la république américaine vous crient : " Rendez-nous notre Patrie !" Eh ! bien, rendons la leur.

Non, MM., il ne faut pas seulement étaler pompeusement nos *fastes* il faut arriver à un résultat pratique et comme les anciens Romains, si nous demandons des plaisirs, tâchons aussi de donner du *Pain* à ceux qui désirent revenir à nous. Travaillons à agrandir le champ de notre industrie, à attirer le commerce de toutes les nations parmi nous. Opposons-nous, de toutes nos forces, à toutes les entreprises préjudiciables à notre agrandissement, et tandis que nous nous livrons à la joie surveillons nos affaires de manière à ne pas perdre, à Montréal, le monopole du grand commerce qui fait notre fortune, en faisant le canal Caughnauwaga, à notre détriment et en tolérant que le Pacifique n'ait pas son terminus au milieu de nous.

De plus, MM., pour donner une grande confiance à nos compatriotes, protégeons-nous mutuellement, revendiquons nos droits et sachons les faire respecter, c'est à ce prix que les Canadiens des E. U. reprendront la confiance qu'ils ont perdue et qu'ils reviendront, non pas seulement, s'asseoir un instant au banquet de notre fête nationale, mais qu'ils reviendront reprendre parmi nous la position véritable à laquelle ils ont droit par leur énergie, leur intelligence, leur patriotisme et leur foi.

C'est alors, MM., que notre joie sera complète, et que nos forces seront centuplées de manière a résister à tous les ouragans qui nous assaillent de toute part, alors, MM., le vaisseau qui porte nos destinées poura étendre ses voiles, depuis les rives de l'Altlantique à celle du Pacifique, et voguer majestueusement vers le brillant avenir qui est destiné à notre nation sur cette terre d'Amérique.

Voici le

Rapport à la Convention des Délégués.

Sur les réponses aux questions posées par le comité d'organisation de Montréal aux sociétés canadiennes des Etats-Unis.

MESSIEURS,

Le comité d'organisation de la société St Jean-Baptiste de Montréal, n'a pas vu dans la célébration de la fête nationale seulement une occasion de déployer un faste plus ou moins considérable de membres et de faire parcourir les rues de notre grande ville par une procession plus ou moins nombreuse. Il a pensé, sans doute, qu'un peuple doit savoir s'affirmer en toute occasion et témoigner à la fois de sa force, de son nombre et de son union patriotique. Il n'a pas douté que les circonstances ne fussent favorables à un déploiement aussi imposant que possible et il attend de la magnifique démonstration qui vient d'avoir lieu un redoublement de respect de la part des nationalités qui nous environnent et nous pressent de tous côtés.

Mais il avait en vue un autre résultat non moins grand, non moins noble et qu'il se flatte d'obtenir avec non moins de certitude.

Depuis vingt-cinq ans, la province de Quebec souffre d'un fléau qui la dépeuple et lui fait plus de mal que la guerre ne pourrait lui en causer. Des milliers de ses habitants, tous jeunes, vigoureux, pleins de sève et de vie partent chaque année, quittant patrie, famille, amis, tout ce qu'ils ont appris à chérir, pour aller vivre sur une terre étrangère dont ils ignorent la langue, les mœurs et les lois, où ils n'ont peu ou point de secours religieux et de ressources pour l'instruction de leurs enfants. Vous parcourez les campagnes et à chaque pas vous rencontrez les maisons abandonnées et des terres en friche, vous vous informez des causes de cette désolation et vous apprenez que la famille est partie pour les Etats-Unis après avoir vendu tout son roulant.

La guerre civile même n'a pas détourné le courant de l'émigration, et dans les flots de sang qui ont coulé sur les champs de bataille pendant cinq ans, il y avait du sang, beaucoup de sang canadien.

Toutes les mesures prises jusqu'à présent pour arrêter le fléau ont été vaines. Il a défié les efforts du clergé et du Parlement, et il continue de sévir, emportant chaque année 25, 30 et même 40 mille de nos compatriotes sur la terre étrangère.

Le comité d'organisation a pensé qu'il y avait ici une œuvre patriotique à entreprendre. Ne doutant point du patriotis-

me de nos compatriotes émigrés ; sachant qu'ils ont conservé l'amour du pays et celui de leur religion ; qu'ils chérissent la langue et les institutions de leur patrie, il a décidé de les inviter à prendre leur place dans la grande démonstration nationale et à déléguer des représentants à cette convention, afin que le Canada apprenne de leur propre bouche, les causes de leur départ, et ce qui les engagerait à revenir.

Car nous comprenons ici et nous sentons parfaitement que le nombre est devenu, dans notre système politique, la grande puissance ; que c'est lui qui gouverne, lui qui travaille, consomme, enrichit un peuple et fait vivre une nationalité.

Nous savons que la race française ne peut s'implanter solidement en Amérique et maintenir son terrain dans ce Canada, arrosé du sang de nos pères et conservé au prix de tant de sacrifices, que par le concours de toutes ses forces. Plus qu'à aucune autre époque de notre histoire, nous réalisons l'indispensable nécessité de l'union de tous les cœurs dans un même sentiment patriotique, de tous les bras et de toutes les intelligences dans le travail et la lutte qui devront nous assurer notre place dans le jeu de la constitution comme élément distinct.

Le comité d'organisation n'a pas eu à chercher pour savoir où se trouve le salut, la force et l'avenir de notre nationalité. Il a vu de l'autre côté des lignes un demi million de patriotes dont le retour placerait la province de Québec à la tête de la Confédération, et il s'est dit : voyons s'il ne serait point possible de les réunir de nouveau à la grande famille, au centre du foyer national.

Le but de la convention est donc de rechercher les moyens de rapatrier les canadiens-français émigrés. Afin de préparer ses travaux, un questionnaire a été adressé aux diverses sociétés avec prière d'y répondre le plus tôt possible.

Les questions portent spécialement sur les trois points suivants :

1o. Le nombre et les occupations des Canadiens français émigrés aux Etats-Unis ;

2o. Leur position sociale, religieuse et politique ;

3o. Le nombre de ceux qui désireraient revenir au Canada ; le genre d'occupations qu'ils rechercheraient et les avantages qui les induiraient à se livrer à l'agriculture et à la colonisation.

Le nombre comparativement limité de réponses mises entre nos mains ne nous permet pas de préciser quant au chiffre exact des Canadiens émigrés ; mais on sait déjà, et personne n'ignore, qu'il dépasse considérablement un demi million.

On sait également que la plupart de nos compatriotes émigrés sont employés dans les diverses manufactures qui couvrent la république voisine, telles que les fabriques de coton, de laine, de chaussures et de métaux. Beaucoup y travaillent comme ouvriers, c'est-à-dire hommes du métier, et les autres en qualité de journaliers ou d'aides.

Un certain nombre sont menuisiers et charpentiers, d'autres forgerons.

Il y a quelques commis, un certain nombre de médecins, trois ou quatre avocats et plusieurs prêtres. Bien peu s'occupent de travaux agricoles, excepté dans les Etats de l'Ouest où cette classe est plus importante.

Le plus grand malheur des Canadiens émigrés est l'absence presque totale d'hommes instruits. A part quelques centres populeux et plus favorisés, ils sont livrés à eux-mêmes, sans guide, sans point d'appui et sans personne qui s'occupe de leurs affaires et fasse valoir leurs intérêts.

On peut juger de la position sociale d'une population par le nombre d'hommes qu'elle fournit aux situations influentes de la société, instruits, capables de jouer un rôle dans le gouvernement de la nation. Ceux-ci sont les chefs naturels d'un peuple : ce sont eux qui représent son intelligence développée, se font les interprètes de ses vœux et font triompher sa cause.

Or, les Canadiens qui émigrent appartiennent pour la majeure partie à la classe agricole qui n'a eu que peu d'occasions de s'instruire ou à la classe ouvrière dont l'instruction est assez légère. Ce n'est que depuis peu d'années que des prêtres et des médecins sont allés s'établir aux Etats-Unis. Partout, ils ont reçu le plus chaleureux accueil et produit le plus grand bien.

La chose se comprend facilement. La plupart de nos compatriotes ne parlent pas l'anglais. Les prêtres qui desservent les congrégations irlandaises ne comprennent point le français, et il en résulte pour les canadiens un état d'isolement qui leur est fort pénible, car ils sont restés aussi attachés que nous à la religion de nos pères. La vue d'un prêtre leur fait plaisir et ils n'apprennent pas plutôt la présence de quelqu'un au milieu d'eux qu'ils s'empressent d'aller se jeter à ses genoux. On cite à ce sujet des exemples qui font le plus grand honneur à nos compatriotes, mais qui témoignent en même temps combien est sérieuse la lacune dont ils se plaignent.

Un autre danger non moins grand est celui qui résulte de l'absence d'écoles catholiques et françaises pour les enfants des deux sexes. Les écoles catholiques sont assez rares aux Etats-Unis, mais les écoles françaises le sont bien davantage.

Car le français étant une langue étrangère n'est enseigné que d'une manière très imparfaite et dans les centres les plus populeux et les plus riches seulement Les Canadiens sont donc obligés d'envoyer leurs enfants aux écoles publiques où les leçons qu'ils reçoivent et qui ne les entretiennent que des Etats-Unis menacent de leur faire perdre les souvenirs et l'amour de la Patrie qu'ils ont puisés au sein de la famille. C'est ainsi que les américains finiront par s'assimiler la population canadienne-française, si nous ne nous hâtons de la rappeler au Canada.

On conçoit que dans ces circonstances, nos compatriotes ne peuvent exercer une influence politique sensible. La plupart ne sont pas naturalisés, ne prennent aucun intérêt à la politique; ne votent point aux élections et vivent pour ainsi dire, en dehors de la société qui les entoure. Le nombre des hommes riches est très minime, plusieurs vivent à l'aise ; mais la majorité vit au jour le jour, du salaire de son travail qui varie de $1 50 à $2 50 suivant les saisons et l'habileté qu'ils déploient dans leurs métiers respectifs.

Leur position, à tous les points de vue, laisse donc beaucoup à désirer, et il n'est pas étonnant qu'ils témoignent en général un désir très-vif de revenir au pays où ils trouveraient des compatriotes, des amis, un clergé nombreux et dévoué, une organisation puissante et un système politique où ils exerceraient naturellement tous les droits qui appartiennent à des hommes libres.

Sur ce point les réponses sont pour ainsi dire unanimes. Mais un obstacle s'oppose à cet élan ; un obstacle sérieux et qui nécessite l'intervention du Parlement fédéral et de la Législature provinciale.

Les Canadiens-français ont émigré, non point par goût, mais par une dure nécessité ; parce qu'ils ne pouvaient trouver ici les moyens d'élever et d'établir leurs enfants. Ils ont trouvé chez les américains des occupations et des avantages auxquels ils ne peuvent renoncer, à moins que le Canada ne leur en offre d'équivalents. Comme ce point est de beaucoup le plus important, nous ferons quelques extraits des réponses qui nous ont été communiquées.

Les canadiens de Westborough écrivent : "Un grand nombre seraient désireux de se rapatrier, s'ils étaient certains de trouver de l'ouvrage dans leur pays. Etablissez des manufactures et vous aurez le moyen de rapatrier."

La société St. Jean-Baptiste de Ware, Mass., suggère comme moyens de rapatriement " l'encouragement des manufac-" tures, l'octroi gratuit des terres et un " encouragement libéral de la part du " gouvernement."

La société de Lowell, le grand centre manufacturier de Massachusetts, qui compte au-delà de 4,000 Canadiens, répond : " *Tous* ont le désir de se rapatrier, si seu-" lement vous leur offriez les mêmes avan-" tages qu'ils ont ici. Quelques-uns dési-" rent se livrer à l'agriculture, mais la " plupart préfèrent les manufactures, en " particulier les chefs de famille, vu que " les enfants, et surtout les filles, y trou-" vent de l'emploi,"

On n'en finirait plus, s'il fallait tout citer ; mais tous insistent sur ce point : que la plus grande partie des Canadiens emigrés rechercheraient au Canada le travail industriel qu'ils laisseraient aux Etats-Unis.

Il ne faut pas oublier en effet que les familles qui sont parties depuis dix ans ou plus ont contracté des habitudes qu'ils ne peuvent changer du jour au lendemain. Les enfants, à mesure qu'ils ont grandi, ont appris des metiers, sont entrés dans des fabriques, ont acquis des connaissances spéciales qui suffisent à assurer leur existence, et plus tard celle de leurs familles. Demander à ces jeunes hommes de s'établir sur des terres incultes et de commencer des travaux de défrichement auxquels ils ne sont pas habitués, serait évidemment une absurdité. Il faut donner à chacun une occupation qui convienne à ses goûts et à ses penchants naturels.

C'est donc dans le développement des diverses industries que l'on trouvera le secret du rapatriement d'une forte proportion des Canadiens émigrés.

Les autres, et ce sont ceux qui ont quitté des terres pour se rendre aux Etats-Unis, seraient assez disposés à venir reprendre les travaux des champs, mais dans le cas seulement où ils auraient des garanties sérieuses que ce ne serait point pour reprendre la misère. Ce qu'ils demandent, c'est une législation généreuse, dont les traits caractéristiques seraient :

1o. Des octrois gratuits de terres, dont le titre ne leur serait livré qu'après un certain nombre d'années de résidence et l'exécution de travaux de défrichements spécifiés.

2o. Des avances pour l'achat de grains de semence, d'instruments aratoires, de maisons, d'habitations, remboursables à longs termes.

3o. La confection de bons chemins qui mettent les nouveaux établissements en communications rapides et faciles avec les grands centres.

4o. La préférence donnée aux colons pour les travaux de colonisation et les approvisionnements.

5o. L'octroi de billets gratuits de passage des divers points des Etats-Unis à Montréal.

6o. L'établissement en cette ville d'une grande agence centrale chargée de fournir les renseignements, de placer les nouveaux

venus, de les diriger vers les terres qui leur sont destinées, en un mot, qui en prenne soin depuis leur arrivée jusqu'au moment où ils seront bien établis.

7o. Enfin, pourvoir avant tout aux besoins religieux par la construction d'églises et l'établissement de bonnes écoles.

Tels sont, dans leur ensemble et dans leurs détails, les désirs formulés par nos compatriotes des Etats-Unis ; tels sont les renseignements qu'ils nous ont eux-mêmes fournis sur la position qu'ils occupent dans la république voisine.

Les différents points qui ne sont ici qu'indiqués seront sans doute l'objet, devant cette convention d'une discussion approfondie.

Des voix autorisées se feront entendre qui feront du haut de la tribune les avantages que la législation récente confère aux émigrants, les sacrifices que le gouvernement s'impose pour augmenter la population et les chances que nos compatriotes auraient, en revenant, d'améliorer leur position.

Mais rien n'empêche que nous ne signalions les progrès que notre province a faits depuis quelques années ; l'aspect nouveau que présente nos villes ; les développements de nos ressources agricoles, industrielles et minières, et celui dont elles sont susceptibles. Il n'y a peut-être pas de pays au monde que la nature ait mieux doué que la Province de Québec Elle ne manque de rien de ce qui est essentiel pour assurer sa grandeur, sa puissance et sa prospérité. Ses terres sont fertiles et ne demandent qu'une agriculture améliorée pour récompenser largement le travail du fermier. Ses facilités industrielles sont incomparables. Nous avons dans nos fleuves et nos rivières le pouvoir moteur que les autres nations empruntent si cher à la vapeur. Nos mines de toutes sortes sont d'une richesse fabuleuse.

Enfin, sous peu de jours pourrions-nous dire, l'immense marché américain nous sera ouvert par le traité de réciprocité, et le Canada y trouvera les consommateurs qu'il craignait de ne point avoir en nombre suffisant dans ses propres limites.

Le moment ne saurait donc être mieux choisi pour le rapatriement, et s'il fallait quelque chose de plus, la convention pourra le demander en adoptant la forme qu'elle jugera convenable.

Nous n'avons aucun doute que les représentations d'un corps aussi imposant ne manqueront pas de recevoir des pouvoirs qui nous gouvernent toute l'attention qu'elle méritent.

SEANCE DE VENDREDI.

La Convention des Sociétés Nationales se réunit vendredi pour la dernière fois. Elle siégea depuis dix heures a. m. jusqu'a 2 heures p. m. Des résolutions importantes furent adoptées à cette réunion. Le nom de la Convention fut déterminé après une longue discussion. Un comité provisoire chargé d'élaborer une constitution fut nommé. Plusieurs autres mesures furent aussi adoptées.

La discussion s'ouvrit sur le nom de la Convention. M. Joson Perreault commença le débat en proposant une motion qui changeait par une de ses clauses le nom de "Convention Canadienne-française" et celui de "Convention française." La discussion se fit sur ces deux mots. La plupart des délégués prirent la parole chacun à son tour. M. Thibeault se prononça contre la clause, ainsi que le Rvd. M. Michon, curé de Lawrence, M. L. O. David, M. Marchand, M. P., M. Lebœuf, etc.

M. Beaugrand, qui avait secondé la motion, défendit la clause en question, et dit que la Convention devait comprendre tous les français des Etats-Unis et du Canada, et par conséquent s'appeler "Convention française" et non "Convention Canadienne-française."

M. le Major Mallet, délégué des Canadiens de Washington, dit qu'il connait bien les Français des Etats-Unis et les Canadiens, et qu'il est convaincu qu'il est impossible de les unir. Ils sont trop portés à la discorde et à la division. Il sait que les Français catholiques, aux Etats-Unis, sont nos meilleurs amis, mais que les Français impies et irréligieux n'aiment pas notre race et ne nous font pas bon accueil. Ce qu'il nous faut, c'est une Association de Canadiens-français, ayant les mêmes sympathies religieuses et sociales. Avec cette condition, il est impossible de pouvoir nous allier étroitement avec tous les Français d'Amérique et de leur ouvrir l'accès à notre Convention.

Mais c'est là une question d'importance relativement secondaire. Au lieu de perdre à ces discussions un temps que nous pourrions employer plus utilement à jeter les bases d'une organisation solide, nous devrions procéder de suite à la nomination d'un comité qui serait charge de régler cette question, en élaborant une constitution.

M. Bélanger, rédacteur du *Pionnier de Sherbrooke*, combat aussi la motion de M. Perreault. Il dit qu'en repoussant le nom de canadien, et en travaillant à former une union française, nous risquerions d'éveiller les soupçons des races anglaises de ce continent. Nous avons des susceptibilités à ménager, et, dans toutes nos démarches, nous devons tenir compte du fait que nous partageons en commun notre sol et le gouvernement du pays avec les races étrangères.

A propos de la politique à adopter en vue de la colonisation et du repatriement, il est d'avis que le gouvernement ne soit

pas appelé à établir cette politique en vue de nos compatriotes seuls, et d'une manière exclusive, de crainte d'exciter le mécontentement de nos compatriotes des autres origines, qui contribuent comme nous au revenu public. Le gouvernement devrait être invité à travailler en général au repatriment des Canadiens qui ont émigré en favorisant la colonisation et en facilitant l'immigration en général de toutes les nationalités.

M. Marchand, député d'Iberville, approuve parfaitement cette idée et applaudit.

M. le Shérif Quesnel, d'Arthabaska, parlant du nom à donner à la Convention, dit que les Délégués n'ont pas le pouvoir étant envoyés par des sociétés canadiennes françaises, de changer le nom de l'association. Ils sont des délégués canadiens, et ne sont pas autorisés à changer ce nom pour celui de français.

M. Tassé exprime la même idée. Les délégués doivent tenir à honneur de conserver à la Convention son nom de "Canadienne-Français." Nous recevrions certainement un vote de censure des sociétés qui nous ont envoyés des délégués si nous changions le titre de notre association Nous ne voulons aucunement, pour cela exclure les français qui voudraient se rallier à nous. Nous serons au contraire toujours heureux de les accueillir. Les sociétés canadiennes des Etats Unis comptent présentement un bon nombre de français. et nous en voyons même quelques-uns parmi les délégués ici présents Tout ce que nous voulons, c'est que le nom de la Convention ne soit pas changé.

M. Lebœuf dit que si l'on ne donnait d'autre nom à la convention que celui de française, cela enlèverait à beaucoup de canadiens le désir d'entrer dans l'association, qui aurait perdu son caractère national et canadien. Il suffit que nous puissions accepter les français qui se présentent et qui nous conviennent.

Le second amendement, proposé par M. Marchand, et demandant de donner à la Convention le nom d'Union Canadienne Française d'Amérique et d'y admettre tous les américains d'origine française ou canadienne-française, fut alors mis aux voix et perdu.

Le premier amendement ayant ensuite été accepté, la motion principale telle qu'amendée fut adoptée. En voici la teneur :

Considérant qu'avec une organisation nationale puissante, les Canadiens-Français d'Amérique pourraient avoir une large part d'influence, il est proposé :

1o. Qu'une association composée des sociétés nationales canadiennes-françaises et de secours mutuels de l'Amérique, soit créée sous le nom d'Union Nationale Canadienne-Française de l'Amérique."

2o. Que le siège de cette association soit fixé à Montréal.

3o. Qu'un bureau de direction provisoire soit nommé et qu'il soit composé d'un délégué, ou, à défaut d'un délégué, du président de chacune des sociétés nationales canadiennes-françaises en Amérique et de leurs sections, avec pouvoir d'adopter une constitution et de prendre les mesures nécessaires pour la faire fonctionner.

4o Que MM. le juge Coursol, F. Houle, H. Fabre, L. O. David, Loranger, Beaugrand, Gagnon, Drolet, Bélanger, Révd. Primeau, Lareau, Drapeau, Révd. Thérien, Révd. Père Lacombe, Landry, Marchand et le moteur ; forment un comité d'organisation chargé de mettre immédiatement en rapport avec les différentes sociétés nationales, obtenir leur concours et appeler une convention de leurs délégués, chargés de l'adoption de la constitution.

M Pagnuelo fait alors remarquer que les canadiens et les métis de Manitoba ne sont pas représentés dans ce comité et il propose que le nom de Louis Riel soit ajouté à ceux qui composent le comité d'organisation. Cette idée rencontre de l'opposition dans l'assemblée.

M. Coursol, président de la Convention étant arrivé à ce moment dans la salle, est invité par le vice-président M. Houle, à prendre la parole.

M. Coursol prononça un discours plein de tact, de convenance et de modération.

A propos de la discussion qui a lieu à cet instant, il dit que ses sympathies pour la cause des Métis et de Riel sont bien connues. Il a lui-même, à la tête de la démonstration qui a eu lieu en l'honneur de Mgr Taché, lu l'adresse que les citoyens de Montréal ont présentée à ce vénérable évêque. Cependant, en ce moment, il partage d'avis de ceux qui s'objectent à la proposition.

L'objet principal de la Convention était de trouver les moyens de repatrier les Canadiens émigrés aux Etats-Unis. Il comprend toute l'importance de cet objet, et combien il est nécessaire de réunir tous nos efforts pour l'obtenir. L'entreprise est grande, et nous aurons beaucoup de difficultés à surmonter pour l'exécuter. L'ouvrage du comité sera assez difficile sans susciter d'autres questions que celles qui concernent spécialement la Convention. L'appel de M. Riel à la convention donnerait à penser que nous voulons faire une démonstration politique, et nuirait à notre entreprise et changerait son caractère. (C'est bien ! c'est bien !)

Nous ne devons pas oublier que nous ne sommes pas seuls en Bas-Canada. Nous devons penser qu'il y a d'autres nationalités parmi nous. Parmi ces nationalités nous avons des amis, des hommes, des

hommes dont nous avons besoin et dont nous avons conquis les sympathies. Nous devons nous rappeler qu'au-dessus de nous flotte le drapeau d'une puissance qui a garanti nos droits et nos libertés, une puissance qui est la plus forte et la plus libre du monde. (Appl.)

Les Etats-Unis sont aussi un pays libre, et ceux qui vont y habiter, sont aussi protégés et y jouissent de la liberté. Là nous avons des droits égaux avec toutes les nationalités. Les terres, les forêts et les avantages naturels du pays nous sont ouverts. Nous aurons notre juste part pour nous et nos compatriotes, et la seule question qui doit nous occuper en ce moment et que nous ne devons pas perdre de vue est de savoir comment opérer le repatriement de nos compatriotes.

Le moyen qu'on suggère à cet effet, est d'obtenir des concessions de terres publiques et d'argent, d'ouvrir des chemins de colonisation et de construire d'autres travaux publics ; et c'est au comité à déterminer quelles seraient les mesures les plus justes et les plus expédientes dans ces circonstances. Nous avons eu hier une discussion intéressante sur cette question, et, n'ayant pas eu l'avantage de voyager aux Etats Unis, j'ai appris des faits importants en écoutant ce débat. Repatrions nos compatriotes et favorisons leur établissement parmi nous, c'est une grande et belle entreprise ; mais n'oublions pas que les autres nationalités ont aussi droit de participer aux mêmes avantages, et suivant la mesure de leur contribution aux revenus communs.

Que les fils de l'Angleterre, des Etats-Unis, de l'Irlande, viennent ici. Nous devons les accueillir à bras ouverts. Justice égale pour tous, telle doit être notre maxime. Nous demandons notre juste part parmi les octrois qui doivent être accordés pour faciliter le rapatriement, sans vouloir empêcher les autres nationalités d'avoir part à ces octrois dans la proportion à laquelle leur donne droit leur part de contribution au revenu public. Nous ne pouvons demander une politique exclusivement en vue du rapatriement des Canadiens-Français. Nous devons seulement tâcher d'obtenir une bonne politique de colonisation qui facilite l'établissement de colons, et par conséquent le retour de nos compatriotes, sans limiter toutefois ces facilités aux seuls Canadiens-français, ce qui créerait inévitablement des mécontentements parmi les races étrangères.

Le Révérend M. Michon dit qu'il ne peut approuver la proposition, et que la motion ne peut avoir d'effet, pour la raison que M. Riel n'est pas délégué et ne peut par conséquent faire partie du comité.

M. Pagnuelo croit malgré les opinions contraires qui viennent d'être exprimées, que sa proposition d'ajouter le nom de M. Riel à ceux des membres du comité d'organisation, comme représentant des Canadiens et Métis de Manitoba, est juste et devrait être acceptée par la Convention. Si nous voulons avoir l'influence à laquelle nous avons droit, nous ne devons pas courber le dos lâchement quand on nous frappe. C'est en montrant de l'énergie dans la réclamation de nos droits que nous parviendrons à établir nos droits et à obtenir justice. Nous devons soutenir et appuyer partout ceux qui soutiennent nos droits, comme M. Riel.

M. Joson Perrault combat les arguments de M. Pagnuelo. Il dit qu'il n'est pas plus question de Riel ici que de l'empereur de la Chine. Il propose qu'on laisse ce débat de côté et qu'on en vienne à la question principale, celle de la nomination d'un comité chargé d'élaborer une constitution. D'abord, personne ne connaît l'adresse de Riel. Quant à lui, il déclare qu'il résignera comme membre du comité si la proposition est acceptée et le nom de M. Riel ajouté à ceux des membres qui composent le comité.

M. Pagnuelo finit par retirer sa motion. En proposition de quelques membres, les noms suivants sont ensuite ajoutés au comité d'organisation chargé d'élaborer un projet de constitution et de le soumettre aux différentes sociétés nationales ou de bienfaisance : Bélanger, Lareau, Drapeau, Paré, Gagnon, Revds. MM. Thérien, Primeau, Michon.

M. Joseph Tassé proposa ensuite la résolution suivante, secondé par M. J. C. Bélanger :

Considérant qu'un grand nombre de nos compatriotes émigrés aux Etats-Unis désirent retourner au Canada et qu'ils sont pour la plupart employés dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre ;

Considérant qu'ils ne reviendront en grand nombre au pays que dans le cas où nous pourrions leur offrir le même travail qu'ils obtiennent dans ces manufactures ;

Considérant que nous ne saurions développer notre industrie manufacturière sans l'adoption du système protecteur qui a prévalu dans tous les pays où cette industrie a pris de l'importance et de l'extension ;

Il est résolu que, pour atteindre cette double fin, l'établissement des manufactures et le repatriement de nos compatriotes émigrés, il importe qu'une protection suffisante soit accordée à nos manufactures dans les branches d'industries les plus propres au pays, pour leur permettre de lutter avantageusement avec ceux de l'étranger.

M. Tassé dit qu'il n'accompagnera pas cette résolution de longs commentaires, malgré son extrême importance. Il sait que la Province de Québec est favorable presque tout entière à une protection sa-

ge et modérée qui favoriserait le développement de notre industrie manufacturière, et il sait aussi que la grande majorité des délégués de la convention ne pensent pas autrement sur cette question. Il se contentera de faire remarquer que c'est la protection qui a créé l'industrie manufacturière en Angleterre, en France, aux Etats-Unis et dans tous les pays où elle a pris le plus de développement. Elle aurait pour notre pays les mêmes avantages et elle lui assurerait en peu de temps une position importante parmi les peuples manufacturiers. S'il n'y a pas de meilleur moyen pour faire revenir au pays le plus grand nombre de nos compatriotes émigrés, que d'établir des manufactures, on ne saurait adopter un moyen plus efficace que celui qui lui est indiqué dans cette résolution. Ces remarques dont nous donnons la substance furent vivement applaudies par l'assemblée dont elles exprimaient évidemment les opinions.

M. David répliqua que la protection est considérée d'une autre manière actuellement par les les manufacturiers, qui sont le mieux en état de juger de la question. Les manufacturiers sont d'avis que le libre échange avec les Etats-Unis serait plus avantageux que la protection pour notre industrie. Pendant que le gouvernement fédéral est à préparer un traité de libre-échange des produits manufacturiers, il est peut-être inopportun d'agiter cette question ici. Si les manufacturiers sont d'opinion qu'il faut la protection contre l'Angleterre et le libre-échange avec les Etats-Unis, ne doit-on pas penser qu'ils sont en état de juger la position mieux que tout autre? Du moment qu'ils se prononcent, leur opinion doit prévaloir.

M Bélanger dit que ce qu'il faut offrir aux Canadiens des Etats-Unis, c'est le travail des manufactures Il appert que le désir de nos compatriotes émigrés est de voir ici des manufactures et de revenir y travailler. La résolution de M. Tassé demande la protection pour ces manufactures, elle ne peut donc qu'être favorablement accueillie par nos compatriotes des Etats-Unis.

Demandons au gouvernement fédéral de remanier le tarif, de tenir compte de la condition où se trouve la province de Québec, du fait de l'émigration. Je suis certain que nos ministres ne peuvent se refuser à reconnaître l'importance de cette question et la nécessité de la protection industrielle, que mon ami, M. David, démontrait lui-même en termes si éloquents pas plus tard qu'hier soir.

M. Marchand dit qu'il est très-dangereux, en économie politique d'affirmer un principe d'une manière absolue. Tout est relatif dans ces sortes de questions. Il croit qu'un traité de Réciprocité serait favorable à l'industrie canadienne.

La motion de M. Tassé est alors mise aux voix et adoptée par une forte majorité.

La motion suivante est ensuite proposée par M Ferd. Gagnon, secondé par M. Chs. Thibault, et adoptée à l'unanimité :

" Que cette Convention générale des délégués du peuple Canadien-Français désire affirmer solennellement les principes catholiques qui sont la base de la nationalité canadienne-française, il est résolu qu'une adresse signée des noms des délégués de toutes les Sociétés, par le Président de cette Convention, représentées à cette Convention, soit envoyée au St. Père, le remerciant pour sa bénédiction papale et lui offrant les vœux du peuple canadien pour son bonheur et le prolongement de son existence jusqu'à ce qu'il puisse voir le jour de son triomphe ; que le Grand-Aumônier de l'Association St. Jean Baptiste de Montréal soit prié de préparer et transmettre cette adresse au Souverain Pontife.

M. Mallet, délégué de Washington propose à son tour une autre résolution pour affirmer d'une manière officielle les principes religieux de la Convention.

Les Canadiens-Français doivent être fiers de leur foi et se trouver heureux d'être nés au sein de l'Eglise catholique. C'est notre devoir de la défendre et nous devons sympathiser avec les catholiques persécutés d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne. Après quelques objections de M Joson Perreault, qui trouve que la résolution qui vient d'être adoptée affirme assez les principes de l'assemblée, sans qu'il soit besoin d'une deuxième,

Cette motion est adoptée.

Le Rév. M. Thérien, curé de Notre-Dame du Desert, lut les résolutions suivantes :

1o. Que le gouvernement de Québec soit respectueusement requis d'ouvrir de nouveaux chemins de colonisation, et d'améliorer ceux qui existent déjà, spécialement sur la Gatineau et la Rivière-aux-Lièvres ;

2o. Qu'on crée en divers endroits des établissements pour recevoir et loger les nouveaux colons sans ressources comme on fait pour les immigrants européens ;

3o. Que l'on donne avis dans les journaux du Canada et des Etats-Unis de l'état des terres publiques, du prix, des conditions et des avantages de la colonisation, et toutes les autres informations nécessaires, contenant la valeur des produits de la ferme, le salaire des travailleurs et les moyens d'arriver aux terres publiques ;

4o. Que les agents des terres soient requis de visiter leurs sections et de fournir des rapports sur la qualité du sol, les progrès de la colonisation et les avantages que ces sections offrent, etc.

M. Thérien développa ces idées dans un

discours remarquable : les résolutions furent adoptées à l'unanimité.

M. Pagnuelo présente ensuite une nouvelle resolution exprimant des sympathies de la Convention pour Riel, et proposant d'adresser une pétition au gouvernement federal pour demander l'amnistie.

M. J. Perrault et quelques autres combattent cette proposition. M. Perrault dit que plusieurs membres de la Convention donneront leur démission, si elle est adoptée. Suit un débat des plus violents.

M. Montmarquet, délégué de Keesville, dit qu'il ne conçoit pas que l'on bannisse ainsi le nom de Riel d'une assemblee canadienne, et qu'on craigne de prononcer ce nom dans une Convention nationale comme celle-ci. Si vous avez peur ici de parler de Riel, nous, délegues des canadiens des Etats-Unis, nous ne craignons pas d'affirmer un principe, lorsqu'on nous demande de le faire. Dans quelques jours quand nous serons de retour sur le territoire americain, nous pourrons *affirmer* nos opinions sur ce point, si on nous interdit de le faire ici et de saisir la seule occasion que nous ayions d'affirmer nos sympathies pour la cause des canadiens et métis du Nord-Ouest.

A ce moment M Frédéric Houde laisse le fauteuil présidentiel, pour pouvoir prendre part à la discussion.

Il prononce un discours des plus énergiques, en faveur de Riel et de la motion qui est devant la Convention. Il dit que les Canadiens ne doivent pas avoir peur de lever la tête et de faire connaître leurs sentiments. On a eu recours partout au fanatisme pour combattre Riel. Dans le Haut-Canada, les sociétés n'ont pas eu peur d'affirmer leurs sympathies pour Scott et leur haine pour Riel. Des résolutions incendiaires ont été passées partout, même en plein parlement, à la face des canadiens courbant la tête. Et nous n'avions pas le courage de demander un acte de justice, lorsque les adversaires de notre race sont si énergiques pour demander une injustice. Nous aurions peur lorsqu'ils montrent cette audace ! C'est le moyen de nous faire écraser tout-à-fait.

Si les Canadiens-Français n'avaient pas courbé l'échine sous la verge du fanatisme, à la dernière session federale la question de Riel ne serait pas si désespérée aujourd'hui. Nous avons enhardi le fanatisme par notre lâcheté.

M. Charles Thibault propose de modifier la resolution de la manière suivante :

Que nos gouvernants protègent également et rendent justice égale à nos compatriotes de Manitoba et des autres provinces. Le fanatisme les guette pour les assassiner, que nos gouvernants les protègent.

M. Montmarquet : *Le fanatisme les guette pour les assassiner*, parceque nous avons peur ; parceque nous n'osons pas combattre le fanatisme.

Un délégué de Hull dit qu'il n'aurait pas présenté lui-même la motion, mais que, puisqu'elle est devant la Convention, il considère de son devoir de voter pour.

M. Houde : Si le parti actuellement au pouvoir croit s'attirer des sympathies des Canadiens des Etats-Unis et les encourager à revenir en Canada, en abandonnant comme il le fait nos compatriotes des autres provinces, il se trompe grossièrement.

M. J. Perrault. Nous voulons faire notre devoir, mais il y a souvent plus de courage à montrer de la prudence qu'à casser les vitres. La résolution qui est devant la Convention ne peut pas être adoptée. Nous n'avons pas d'epithètes injurieuses à lancer aux ennemis de Riel. Nous ne disons pas qu'ils sont des fanatiques. Si nous voulons avoir la liberté de défendre Riel, donnons aux autres la liberté d'approuver Scott,

M. Houde : Quand *les autres* étaient au pouvoir, vous ne chantiez pas sur ce ton-là.

M. Perrault : Je propose la contre-motion suivante :

Que cette Convention sympathise avec les efforts du gouvernement fédéral pour régler la question si regrettable du Nord-Ouest et pour obtenir la justice pour M. Riel.

Une voix : Où sont les efforts du gouvernement pour obtenir tout cela ?

M. Perrault : Vous ne les voyez peut-être pas : mais ils n'en sont pas moins réels.

La chaleur de la discussion qui suivit empêcha M. Perrault de continuer. Enfin une motion de M. Mallet, délégué de Washington, pour renvoyer la question à plus tard fut adoptée par la Convention, qui se dispersa, après s'être ajournée *sine die*, et avoir laissé au comité provisoire le règlement des questions d'organisation.

CONCERT PIQUE-NIQUE A L'ILE STE. HELENE.

Nous voudrions avoir l'espace et le temps de donner un compte-rendu de ce jubilé national dont le succès l'emporte sur tout ce que nous avons jamais réalisé en Canada sous le rapport musical. De bonne heure, les promeneurs partirent en foule et toute la journée les bâteaux traversiers regorgèrent de monde, à tel point, que près de 18 à 20,000 personnes furent transportées sur l'Ile Ste. Hélène. Nous avons vu cette multitude immense tressail-

lir aux accents vigoureux de la musique martiale et du noble chant canadien.

Les fanfares des Etats-Unis ont rendu a merveille la cantate de M. J. Bte. Labelle, organiste de Notre-Dame. Le concert était sous sa direction. Il a mérité de chaudes félicitations et les présidents des corps de musique américains lui présentèrent des adresses de remerciment.

Certes le concert a été à la hauteur de la grande fête nationale et vers 6 heures Montréal recevait ses patriotiques enfants et ceux qui pour avoir longtemps vècu sur le sol étranger, venaient au jour marquer cimenter l'union que la communauté d'origine établit entre nous.

FÊTE AU CARRÉ VIGER.

Attirée par la nouvelle que nous avions annoncée, la semaine dernière, que des corps de musique américains donneraient un concert au Carré Viger, une foule immense se rendit à cet endroit. La musique ne se fit entendre qu'à 9½ heures.

Entre chaque morceau, des fusées, des chandelles romaines et autres piéces furent lancées de chez M. Duvernay, aux grands applaudissements de la foule. Au moment où les musiciens quittaient le jardin, M. Duvernay les invita à entrer chez lui et à prendre quelques rafraichissements. Ils acceptèrent l'invitation. Après avoir passé quelques instants chez lui ils prirent congé en jouant *Auld Lang Song* et *Home Sweet Home.*